JOSEPH MAIRE

SOUVENIRS D'ALGER

PARIS
CHALLAMEL AINÉ
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE
5, RUE JACOB ET RUE FURSTENBERG, 2
—
1884

6586

JOSEPH MAIRE

SOUVENIRS D'ALGER

PARIS
CHALLAMEL AINÉ
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE
5, RUE JACOB ET RUE FURSTENBERG, 2

1884

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/souvenirsdalger00mair

SOUVENIRS D'ALGER

« Ce sont icy mes humeurs et opinions, ie les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Ie n'enseigne pas, ie raconte.
« MONTAIGNE. »

« Ainsi déjà pour moi bien des contrées du monde se sont réalisées et le souvenir qu'elles m'ont laissé est loin d'égaler les splendeurs du rêve qu'elles m'ont fait perdre.
« GÉRARD DE NERVAL. »

I

EN RADE — ALGER — MUSTAPHA — SAINT-EUGÈNE
LA SOCIÉTÉ — LE SIROCO

Quand l'ami Richard X..., à qui j'emprunte ces souvenirs débarqua dans le port d'Alger un beau matin de ces derniers novembre, il n'avait jamais mis le pied dans « notre belle colonie » ; il ne la connaissait que par les racontars de quelques vieux militaires, par les centaines de livres et les milliers d'articles dont elle est chaque année le prétexte, hélas ! trop souvent déplorable. Sa première impression fut un enthousiasme sans mélange. Il venait de laisser en France le froid, la neige, la pluie,

les arbres sans feuillage, le ciel sans lumière, la nature sans vie, les rhumes, les toux, les rhumatismes, toutes les tristesses et toutes les misères, et voilà qu'après deux jours de traversée, les trésors perdus réapparaissent comme dans une apothéose de féerie, empruntant un éclat plus vif à la nouveauté orientale du climat et à l'inattendu de la résurrection. En face de lui, un amphithéâtre gracieux de maisons blanches, d'une blancheur d'écume et de neige, encadrées de verdure sombre, entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau ; derrière lui, au bout de l'horizon, une traînée lumineuse qui passe du jaune à l'orange, de l'orange au pourpre, du pourpre à l'or, à travers laquelle se laisse entrevoir d'abord l'illusion d'un phare, puis celle d'un incendie lointain, enfin, le feu d'artifice triomphal du soleil levant, pâlissant le ciel, assombrissant la mer, découvrant le cap Matifou, le Djurdjura, l'Atlas, à demi noyés dans un fin brouillard rose, apportant la clarté, la chaleur et la vie, semant, comme dans un conte des Mille et une Nuits, les étincelles et les pierreries aux quatre coins du paysage. Richard venait de fermer un livre où ces splendides impressions de l'arrivée étaient traduites par cette phrase épique, digne d'un colleur d'affiches ou d'un peintre en bâtiments : « L'aspect général est blanchâtre ; » il le jeta par-dessus le bord, convaincu qu'il le restituait à son élément naturel et que de pareilles sécrétions pseudo-littéraires devaient se produire entre deux coquilles, à l'abri des grands rochers couverts d'algues marines. Il eut en même temps, en sa qualité de poète, c'est-à-dire de voyant, l'intuition très nette qu'il avait, du premier coup d'œil, aperçu le plus beau d'Alger et de la première bouchée, mangé le meilleur de son pain de voyage. Cette intuition était-elle exacte ? Il va nous l'écrire lui-même avec cette plume que je lui passe et dont il se servira mieux que moi.

A peine le nouveau débarqué a-t-il gravi les rampes ou les escaliers de la Pêcherie, donné un regard d'admiration à la rade sans pareille où se balance, au milieu de vingt autres, le navire qu'il vient de quitter et au quai monumental d'une demi-lieue de

long, qu'il tombe sur un grand rectangle bitumé, plein de foule et de bruit. Dominé par un bronze équestre du duc d'Orléans d'assez fière allure, le cheval surtout, ouvert du côté de la mer, sauf en un coin où se dresse la masse imposante et étincelante de la principale mosquée, fermé sur les trois autres faces par de lourds édifices sans style, percé d'arcades à l'espagnole, flanqué de quatre kiosques où les éducateurs de la pensée locale entreposent leur marchandise, planté d'une trentaine de platanes moribonds, et d'un plus petit nombre de palmiers malades, ce rectangle relie sous le nom de Place du Gouvernement la rue Bab-Azoun à la rue Bab-el-Oued. C'est « le boulevard des Italiens », le cœur d'Alger. On trouve là pour deux sous, presque à l'ombre, une chaise presque propre, entre une nourrice, un retraité et un poitrinaire, et, pour peu qu'on possède des poumons blindés contre la poussière, des narines réfractaires aux mauvaises odeurs, une patience à l'épreuve des marchands de curiosités, des cireurs de bottes et des porteurs de journaux, on jouit d'un coup d'œil extrêmement original. Pêle-mêle chatoyant de races et de costumes où passent et repassent avec la rapidité gaie du mouvement parisien, le blanc, le jaune, le noir et les nombreuses nuances intermédiaires, le français, l'algérien, l'anglais, l'anglo-maltais, l'espagnol de Murcie et l'espagnol des Baléares, l'arabe de la tente et l'arabe de la ville, le juif, le cafre et toutes les dames de tous ces messieurs ; des cheveux noirs, blonds, châtains, blancs, plats, frisés, crépus, en nattes, en bandeaux, en repentirs, en chien fou ; des yeux d'or, de saphir, de diamant noir, de porcelaine, étincelants, éteints, chassieux, purs, avivés de noir, cerclés de rouge, des yeux de faucon, de gazelle, de bœuf, de poisson mort ; des nez droits, des nez tors, des nez camards, des nez en battant de cloche et pas de nez du tout ; des bouches noires aux dents blanches et des bouches roses aux dents noires, calices de fleurs et gueules d'égoûts ; des tuyaux de poêle, des panamas, des casques, des casquettes à ponts, des turbans avec ou sans cordes en poil de chameau, des chechias écarlates, des fez,

des chapeaux de la bonne faiseuse, des fleurs, des plumes, des bonnets, des mouchoirs, des madras, des mantilles, des uniformes, des redingotes, des vestons de velours andalous et des vestes arabes aux broderies bizarres, des burnous à capuchons, des robes de Paris, d'Alger et de Mahon, de grandes draperies bleues, blanches,

Mauresque

rayées de rouge, des gilets polychromes, des pantalons étroits et des jupons larges aux plis flottants, des bottines, des souliers, de hautes bottes en maroquin, des espadrilles, des sandales, des pieds nus, des naissances de jambes sculpturales et d'ignobles éléphantiasis; la vulgarité, l'élégance, la sveltesse, l'embonpoint, la raideur, la grâce, la laideur, la beauté, un arc-en-ciel de toilettes et de haillons, de jolies formes et de difformités ; des omnibus, des paniers, des voitures de maître, des camions, des chevaux de tra-

vail, des chevaux de luxe, des troupeaux de chèvres promenant le tintement de leurs grelots, des troupeaux de petits ânes pensifs et doux.

Dans la griserie de l'œil que donne ce fouillis mouvant et

Arabe

ensoleillé d'êtres et de couleurs, deux images se détachent aussitôt et se fixent pour toujours : la Mauresque voilée, drapée, aux yeux noirs agrandis par le koheul, aux mains jaunies par le henné, glissant, toute blanche, à larges pas rythmés, avec sa grâce farouche de jeune reine sauvage, et le maigre fils du désert bien campé sur sa selle haute, ses bottes rouges dans les étriers profonds, faisant flotter son burnous blanc sur son coursier blanc,

escorté du Slouguï, à la tête longue, au flanc large, au ventre évidé. Deux jolis sujets de pendule qu'on est tout étonné de voir vivre.

Il y a de la poussière à Alger, comme à Narbonne, Perpignan, Avignon, pas beaucoup plus. Il y a aussi de la puanteur faite d'ordures putréfiées, d'égoûts engorgés, de haillons pourris et de corps malpropres, défiant celle-là toute comparaison. Dans les rues, sur les places, à chaque pas, un relent vous arrive ; avec un haut-le-cœur mal dominé, vous cherchez autour de vous les vieux fromages ou les vieilles viandes qui sont d'ordinaire en France les coupables de ces surprises-là ; ni fromages, ni viandes, rien que des Arabes. De cette expérience souvent renouvelée se dégage une première impression qui devient bientôt un axiome : « Les odeurs de l'Arabe n'ont rien de commun avec les parfums de l'Arabie. »

A moins d'être fonctionnaire ou commerçant, c'est-à-dire courbé sous le joug d'une nécessité implacable et quotidienne, ce que je ne souhaite à personne, on n'habite pas Alger. Le boulevard de la République qui jouit d'une vue exceptionnelle sur la mer est malheureusement infecté dans toute son étendue, non seulement, par les odeurs indigènes, mais par des émanations d'huile, de goudron, de poisson gâté, amalgame intolérable pour peu que la température s'élève. Les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued, de la Marine, de la Lyre, de Constantine et d'Isly, avec leurs arcades surbaissées, leurs chaussées étroites, leurs boutiques humides, leurs entresols obscurs, sont boueuses l'hiver, poussiéreuses l'été, sales en tout temps. La zone pestilentielle, foyer permanent d'épidémies, comprend la partie entière de la ville étranglée entre la montagne et la mer, elle s'étend même de beaucoup au delà. L'air approximativement respirable ne se trouve qu'au bout d'une série de pentes, de tournants, comme on dit ici, dont la dernière vous met au niveau de la Casbah, véritable échelle de Jacob, un peu haute et un peu raide pour tout autre qu'un clown ou un

singe. La plupart des maisons, faites de briques et de boue, laissent pénétrer avec une complaisance déplorable le vent et l'humidité. Aucune porte, aucune fenêtre ne ferme, en revanche, toutes les cheminées fument. En guise de parquets, des carreaux de faïence, pères nourriciers de corizas et de fluxions de poitrine. Signalons enfin comme un comble de disposition confortable cette habitude très générale de loger les concierges algériens, non près des portes qu'ils sont destinés à ouvrir, mais sur les terrasses où ils narguent tout à leur aise les suppliants appels de la cloche et du marteau. Quelque défectueuses que soient ces maisons, on les paie comme parfaites, c'est-à-dire, fort cher. « Il est devenu presque absolument impossible à une famille d'ouvriers ou de petits employés de se loger convenablement à moins de payer 50 ou 60 francs par mois pour trois ou quatre petites chambres et une cuisine » (Extrait du *Petit Colon*, numéro du lundi 30 avril 1883). Restent les villages de Mustapha et de Saint-Eugène. Il y a deux Mustapha, l'inférieur, un grand faubourg bruyant, malpropre, malsain, traversé par des égouts qui noircissent et empoisonnent la mer à plusieurs kilomètres de distance ; ne nous y arrêtons pas. Le supérieur, étagé sur de jolies collines, est la proie des Anglais. De nombreuses tribus de « ladies and gentlemen » s'y installent depuis vingt ans, comme à Nice, à Biarritz, à Pau et en Touraine, accaparant à grands frais les logements les plus confortables, laissant leurs larges traces dans la poussière de tous les chemins, noyant le souvenir de leurs brouillards dans une actualité de soleil, assombrissant le paysage, épouvantant les oiseaux du ciel de leur langage dur, de leurs casques blancs, de leurs voiles verts, de leurs silhouettes sans grâce, recouvertes de vêtements sans goût. Pour un minimum de deux mille francs par an, on peut trouver là, en cherchant bien, une petite maison non meublée, avec un petit jardin et une petite échappée de vue sur cette baie aux aspects changeants et gracieux qui est la merveille d'Alger.

Saint-Eugène, au bout d'une route attristée par deux cime-

tières, s'étend le long d'une côte abrupte, semée de rocs nus, battue par une mer sans plage, au pied de montagnes trop prochaines qui coupent l'horizon d'une ligne impérieuse et dénuée d'harmonie. Les Anglais y sont remplacés par des Juifs d'une laideur égale, mais différente. Chacun des deux villages compte ses jardins par centaines. Dans la grande symphonie de couleurs qui s'en échappe et retient l'œil charmé, sans parler des roses, des œillets, des pétunias, des géraniums, des héliotropes, des volubilis et autres fleurs d'Europe, le blanc, depuis le vieil argent jusqu'à la céruse, est représenté par l'oranger, le citronnier, le faux dragonnier, le phyllodendron, la carmentine de Ceylan, le datura, le pittospore de la Chine, la liane porcelaine ; le rose, par le polygala, le duranta, le strelitzia, le laurier ; le rouge, depuis la rouille jusqu'à l'écarlate, par le callistemon de la Nouvelle-Hollande, le grenadier, l'hibiscus, le bignonia, la liane de Bougainville ; le jaune, par le lantana, le mimosa, le tecoma, l'abutilon ; enfin le bleu avec toutes les dégradations si délicates de ses nuances, de l'outre-mer au saphir et du saphir à l'opale, par le pomaderis, le wigandia, le jacaranda, le bombax, le dentelaire du Cap. Et la variété des formes ne le cède pas à la variété des couleurs, des grappes, des thyrses, des épis, des bouquets, des lyres, des buires, des clochettes, des coupes renversées, des casques antiques, à travers des feuilles, larges, étroites, longues, courtes, pennées, dentelées, lancéolées, découpées en éventail, unies, cirées, gaufrées, vert pâle, vert bronze et vert-de-gris. Au-dessus de ces parterres luxuriants, les oliviers, les palmiers, les platanes, les pins, les acacias, les eucalyptus, étendent leurs ombrages altiers et protecteurs. Et, de tout cela se dégage, surtout après les journées de siroco, quand la nuit tombe, silencieuse et fraîche et que la brise de mer se lève, un parfum complexe, fait de mille parfums, puissant, enivrant, plein d'appels à la volupté. Cette flore, fille du soleil algérien, est digne de lui. De la petite villa de Saint-Eugène où j'écris ces lignes, le coup d'œil n'est pas le premier

venu. En haut, au Zénith, une voûte immense, d'un bel azur tendre ; à droite, une montagne d'une verdure intermittente, mal couronnée d'une espèce de plum-pudding en maçonnerie servant d'église, égayée sur ses flancs par le cheminement des troupeaux ; en face et à gauche, des massifs d'arbres variés, tamisant la lumière et l'égrenant en perles à travers le treillis mouvant de leur feuillage. Plus loin, des toits rouges, des murailles blanches ; plus loin encore, fermant l'horizon, mêlant, sans les confondre, sa ligne à celle du ciel, une mer indigo, légèrement frangée d'écume à ses bords, à peine ridée, presque muette. Ne trouverais-je pas là, si j'avais le bonheur d'être peintre, les éléments d'un gracieux tableau ? Je tiens à constater que je n'ai aucun parti pris de dénigrement et que je sais faire, quand il y a lieu, bonne mesure d'enthousiasme.

En dehors des Anglais, des Juifs, des Arabes, des commerçants et des fonctionnaires, il y a encore, tant à Alger que dans ses annexes, au milieu de beaucoup de gens comme vous et moi, de vieux militaires qui n'ont pu se décider à quitter le berceau de leur gloire et de leurs rhumatismes, de malheureux phtisiques, cherchant à se persuader, grâce à la complicité du soleil, qu'ils ont seulement de gros rhumes, des victimes de la politique, des fruits secs de toutes les carrières métropolitaines, aussitôt transformés, par un coup de baguette de la fée coloniale, en journalistes influents et en agents d'affaires occupés, des commerçants dont l'ambition a eu plus de souffle que le crédit, d'anciens officiers ministériels taquinés par les parquets de France, des dignitaires exotiques, des nobles de contrebande qui pourraient mettre un casier judiciaire dans leurs armoiries, des cantinières passées générales au choix, des concubines passées légitimes à l'ancienneté, des ménages libres, voire adultérins : toute une population d'irréguliers attirée et retenue par le débraillé tolérant de la société algérienne. On se visite avec ardeur, on cancane avec rage. Radicalisme et libre-pensée : voilà la note politique et religieuse. Elle

est donnée chaque jour par une volée de petites feuilles rédigées. Dieu sait comme, dont les rédacteurs sont condamnés par une tradition déjà ancienne à représenter, sous des titres neufs, des articles morts de vieillesse, à courir sus, pour la joie de la foule, aux détenteurs des pouvoirs publics, à courber les fonctionnaires de tout ordre sous la peur du scandale, à escalader les murs Guilloutet, sans scrupules, sans souci des tessons de bouteilles plantés par une loi qu'on n'ose pas leur appliquer, à chercher pâture dans tous les fumiers, dans toutes les boues, à créer, quand elles manquent, ces matières odorantes et grasses et à s'en débarbouiller mutuellement dans le loisir des entr'actes. Il y a aussi les questions spéciales à la colonie. Êtes-vous Arabophile ou Arabophobe ? faites-vous partie de la ligue pour la protection des colons ou de celle pour la protection des indigènes ? Êtes-vous pour l'assimilation ou pour le refoulement, pour le rétablissement ou la suppression des bureaux arabes ? Si vous n'avez pas d'opinion là-dessus, si vous n'avez pas la préoccupation de vous en faire une, retournez en France par le premier paquebot, vous ne serez jamais qu'un indécrottable Roumi.

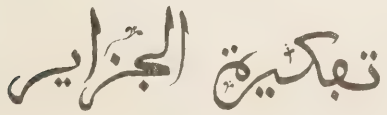
Et malgré les visites, les cancans, les journaux, la politique, les questions coloniales, je vous jure qu'on s'ennuie ferme. Derrière les rideaux des fenêtres donnant sur les places et sur les rues, que de désœuvrements enragés, que de curiosités poussées au paroxysme ! Passants, parlez bas, marchez vite, des paires d'yeux écarquillés et d'oreilles tendues vous guettent. Deux ou trois fois l'an, il y a des soirées dansantes, même costumées, où défile courageusement toute une vieille garde qui ne veut pas se rendre, teint ses cheveux, farde ses rides, fait venir ses dents de Paris et, travestie comme à vingt ans en marquises Pompadour et en doges de Venise, agite d'une main tremblante les grelots de la Folie. Cimetière et carnaval ! Les amateurs de cheval se réunissent en escadrons, envoient l'un d'eux parsemer de petits papiers blancs les vallons et les montagnes, et se lancent au grand galop sur la

piste ; distraction anglaise très spirituelle, sans en avoir l'air. Les promeneurs arpentent les routes poudreuses de la Pointe Pescade au jardin d'Essai, on les voit à Fontaine-Bleue, à El-Biar, au Frais-Vallon, à la Vallée des Consuls : un tas d'endroits qui cachent leur insignifiance parfaite sous des noms charmants et demandent à être pris d'assaut. Quand les jambes leur manquent, ils ont, ou plutôt ils avaient à leur disposition les tramways, voitures démantibulées, traversées aux quatre coins par des courants d'air homicides, traînées sur de mauvais rails par de mauvaises rosses, conduites par de mauvais cochers. Ces voitures viennent de disparaître devant la réprobation publique et ont été remplacées par des omnibus qui sont loin d'être le dernier mot du confortable, même l'avant-dernier, et qui ne s'écartent pas d'un itinéraire tracé. Dès qu'on veut faire tant soit peu de fantaisie, il faut avoir recours aux corricolos et aux calèches. Les corricolos, un nom cocasse, une drôle de chose ! Caisses démodées, détraquées, disloquées, hors d'âge, venues on ne sait d'où, échouées ici on ne sait comment, aux vitres ébréchées, aux marchepieds tordus, aux coussins rembourrés de noyaux de dattes et enguirlandées des surnoms les plus jolis : Le *Jean-Bart*, l'*Invincible*, la *Belle-Mahonnaise*, la *Belle-Espagnole*, la *Perle d'Alger*, le *Berceau-d'Amour*, *Jeanne-d'Arc*, le *Plaisir-des-Dames*, le *Petit Va-et-Vient*, j'en passe et des meilleurs. Les calèches faites de pièces et de morceaux disparates défient toute description, c'est comme l'Invalide à la tête de bois, il faut les avoir vues pour y croire. Toutes les bêtes attelées à tous ces véhicules sont plus ou moins nourries de caroubes (la caroube est au cheval ce que le haricot est à l'homme) et plus ou moins atteintes de dyspepsie flatulente. Cette flatulence répand dans les environs immédiats et médiats des odeurs analogues à celles que produit un cadavre de vieux Juif exhumé après trois mois de sépulture. Je n'ai jamais, je m'empresse de le dire et j'en remercie le ciel, assisté à pareille exhumation, mais je connais une personne qui en connaît une autre, laquelle a mis son nez sur la chose : eh

bien, il paraît que c'est la quintessence des quintessences, le bouquet des bouquets ! Les studieux apprennent l'arabe ou se livrent à des études palpitantes sur les origines du tombeau de la Chrétienne. Les oisifs patients vont à la pêche. Il est doux de voir filer sa barque sur le dos de la vague berceuse et clémente et de humer à son premier souffle la bonne brise qui vient de France, le malheur est qu'on attrape infiniment plus de rhumatismes que de poissons dans toute l'étendue de cette rade mise à sac par les filets maltais. Après dix tentatives infructueuses, j'ai réussi, un jour que le temps était exceptionnellement propice, à ramener un joli poisson rose, long et large d'un doigt, encore n'était-il pas au bout de ma ligne, mais au bout d'une ligne voisine que j'avais accrochée. Voilà un des signes auxquels on reconnaît tout de suite les gens qui n'ont pas de chance !

La température d'Alger est généralement agréable d'octobre à mai, toujours insupportable de mai à fin septembre. En toute saison, deux ou trois fois par semaine, avec une intensité variable, souffle le vent du désert, le terrible siroco. Évidemment, il serait excessif de symboliser l'Algérie par le siroco, comme la Provence par le mistral, la Corse par le libeccho ; mais n'en pas tenir compte, faire sur ce pays des livres où il n'en est pas question, laisser croire qu'il n'existe pas, c'est un odieux mensonge d'hôtelier qui a sa boîte à remplir, un abus de confiance, un guet-apens. Le siroco n'est rien moins que le glaive flamboyant de l'archange invisible préposé à la garde de l'Orient, le glaive qui fait aux occidentaux téméraires leur première blessure. Vous jouissiez d'un appétit formidable, brusquement, sans cause apparente, il vous abandonne et vos mets de prédilection vous dégoûtent ; vous dormiez bien, vous ne dormez plus ; vous aviez des jambes excellentes, vous ne pouvez plus les mouvoir ; toutes vos articulations jouaient librement, elles sont ankylosées et douloureuses ; vous ignoriez la migraine, elle vous étreint le crâne dans un étau de fer et de feu ; ne cherchez pas, c'est lui. Vous étiez doux et bon, vous devenez

querelleur et méchant ; c'est toujours lui. Pendant les quatre mois de saison chaude, il redouble de fréquence et de violence, alors le thermomètre s'approche de 40 centigrades, les oliviers mourant de soif tendent vers l'implacable fournaise du ciel leurs longs bras maigres, tors et désespérés, l'aigre soprano des cigales tranche sur la basse coassante des grenouilles, des myriades de moustiques et de mouches pompent nuit et jour, sans trève et en musique le sang appauvri de leurs victimes ; sur tous les nerfs de l'organisme, comme avec un archet de fer rouge, un Paganini bourreau joue des variations épileptiques ; alors, la bêtise s'enfle jusqu'à l'idiotisme, la méchanceté s'exaspère jusqu'à la rage et la plus grande innocence peut être conduite droit aux plus grands crimes. Il empoisonne en même temps qu'il torture, amenant la plupart des épidémies, les aggravant toutes. Pour apprécier ses ravages, il faut quitter l'Algérie en juin et n'y revenir qu'en octobre : vous rentrez, frais, reposé, gaillard, les malheureux qui n'ont pas bougé n'ont plus face humaine ; yeux cernés, bouches flétries, chairs exsangues et flasques que les os percent : des spectres ! Les indigènes eux-mêmes, quoique moins soumis à cette influence, la subissent pourtant. Il est de notoriété qu'un affreux siroco soufflait le jour où le dernier dey d'Alger a donné sur les doigts de notre consul le coup de chasse-mouches qui lui a coûté si cher.



II

NOURRITURE — FOURNISSEURS — DOMESTIQUES
ALGER, STATION SANITAIRE

Sur la question si grave de l'alimentation, toutes les personnes auxquelles le sens du goût n'a pas été refusé sont d'accord ; on mâche à Alger, on ne mange pas ; on s'emplit, on ne se nourrit pas. Fabriqué avec des « minots et des tuzelles » de sortes inférieures, additionné de son, d'avoine, de seigle, d'amidon, de plâtre, et parfois d'une espèce de pois chiche appelé « gesse » qui produit sur les consommateurs d'habitude les agréables phénomènes de l'ataxie locomotrice, mal pétri, mal cuit, le pain n'a de commun que le nom avec cette chose blanche, dorée, croustillante, exquise, qui tente l'œil et la dent derrière les vitrines des boulangeries parisiennes. Le bœuf, dur, filandreux, rougeâtre, rebelle à toute tentative de transformation en bifteck, rappelle obstinément la vache enragée qui tient une place plus ou moins large dans les souvenirs alimentaires de nos jeunes années. Le veau qui, des pieds à la tête, sous forme de rôti, de ragoût, de pâté, joue les premiers rôles sur les tables françaises, le veau n'existe pas. Ayez la témérité d'en demander à un de ces citoyens obèses qui portent un grand couteau dans une gaîne de bois, en pal sur le flanc, et dont les tabliers san-

guinolents flottent aux vents empestés de la place de Chartres, il vous servira aussitôt, avec toutes les apparences d'une conscience tranquille, du bœuf de deux ans immangeable ; revenez lui faire part de votre déception, renouvelez votre demande en la précisant, il vous répondra en se grattant l'oreille et en écarquillant les yeux, ce qui constitue chez les bouchers du monde entier la pantomime de l'extrême surprise : « Monsieur voudrait peut-être du veau de lait, c'est rare, mais nous tâcherons d'en avoir », et, quelques jours plus tard, il vous remet, au prix de cinquante sous la livre, en l'accompagnant d'une tirade gratuite sur sa succulence, une abominable tranche de quadrupède mort-né, sans plus de saveur que les mets en carton peint des repas de comédie.

De toutes les bêtes de boucherie, le mouton est certainement celle qui se conduit avec le plus de convenance ; quoique les meilleurs soient généralement expédiés en France, ceux qui restent se laissent assez souvent manger. Le malheur est qu'on débite un peu partout, sous leur nom, avec certains artifices de préparation, d'innombrables côtelettes et gigots de chèvre, or, la chèvre est purgative dans ce pays. Purgative n'est pas assez dire, le terme exact serait « éméto-cathartique ». C'est, en effet, par en haut comme par en bas, que s'opère avec une violence inouïe, deux ou trois heures après l'absorption, la sortie en mauvais ordre de cette viande venimeuse. Il y a des apparences de charcuterie, mais les réalités, dès qu'on se risque à faire leur connaissance, vous remplissent de craintes et de regrets.

La volaille arabe, presque exclusivement nourrie de vers et de sauterelles, a la fibre dure et la chair d'un violet brillant, ce qui n'est flatteur ni pour la dent ni pour l'œil. Le gibier, très abondant, et moitié moins cher qu'en France, ne vaut malheureusement pas le peu qu'on le paie. Si la fantaisie d'un civet vous prend, il vous faut ici, non seulement un lièvre, mais encore le sang de deux poulets, tant est rare et pauvre celui du petit quadrupède.

Quant à la perdrix, si vous avez entrepris la tâche ingrate d'at-

tendrir sa coriacité et de la transformer en rôti passable, votre premier soin doit être de la bourrer avec une demi-livre d'excellent beurre, article inconnu d'ailleurs chez les marchands d'Alger.

Savez-vous quel est ici le gibier recherché, ce qu'on appelle le gibier d'évêque, c'est l'étourneau. Quoi! cet oisillon au plumage gris-violet, piqueté de blanc, qui voyage par bandes, si filandreux, si sec, si fadasse, qu'en France il passe à peine pour comestible! Mon Dieu, oui, lui-même! J'ai entendu de mes oreilles un monsieur très bien, drapé dans une robe rouge, coiffé d'une toque en velours cerclée d'or, quelque chose comme un avocat général, prononcer cette phrase absolument stupéfiante : « La luxure et la gourmandise l'ont conduit sur ces bancs, on le voyait chaque jour, en compagnie de femmes perdues, faire des orgies d'étourneaux dans les cabarets de la banlieue », et tandis que sa dextre s'étendait menaçante vers le jeune accusé confus, les douze bons boutiquiers, transformés en magistrats, se regardaient entre eux, échangeaient des signes, et se passaient la langue sur les lèvres d'un air qui voulait dire : « En voilà un qui ne se refusait rien : des femmes perdues, des étourneaux, des orgies d'étourneaux, quel gaillard! » Nous avons le becfigue, l'ortolan; ils ont l'étourneau! Dieux puissants, dieux vengeurs, de quels crimes punissez-vous cet infortuné pays! Le poisson, moins ferme, moins savoureux que celui de nos côtes, que celui de l'Océan surtout, se rencontre difficilement à l'état frais; le syndicat de Juifs et de Maltais qui en monopolise la vente, ne le cède à des prix abordables qu'après l'avoir laissé se décomposer sur les tables malpropres de la pêcherie. Des légumes plus précoces et plus gros que les nôtres, mais infiniment moins fins, et pas bon marché du tout. « Jamais on n'avait vu les denrées alimentaires atteindre les prix actuels; aux marchés de Chartres et de la Lyre, les pommes de terre les plus ordinaires coûtent cinquante centimes le kilo. Les autres légumes sont inabordables » (Extrait du *Petit Colon*, numéro du 30 avril 1883). Ni pommes, ni poires, ni pêches, ni cerises, des fraises inférieures, des

abricots et des figues qui sentent l'eau, d'énormes raisins à peau dure qui ressemblent comme goût à des groseilles à maquereau macérées dans le sucre ; la mandarine est le seul fruit possible. De l'huile, du vinaigre, de la margarine d'exportation, c'est-à-dire fabriqués par des droguistes au lieu de l'être par des chimistes ; de l'eau saumâtre qui réclame le filtre, du vin à l'état de promesse. On m'affirme que la nourriture est moins mauvaise dans les deux autres provinces, je n'y suis point allé voir. Je connais un moyen, un seul, de manger proprement à Alger, c'est de faire venir son vin de Bordeaux et de Bourgogne, ses conserves de Paris, ses pâtés du Périgord, sa charcuterie de Lyon et de Bayonne, son beurre de Bretagne, et son fromage de Brie. Le moyen est très pratique, surtout depuis l'organisation des colis postaux ; il demande seulement une cinquantaine de mille francs de rente. Ce n'est pas uniquement la nourriture qu'il faut chercher en France, c'est aussi le service : bonne d'enfants, nourrice, femme de chambre, cuisinière, cuisinière surtout. Si vous connaissez là-bas une artiste tant soit peu digne de ce nom, amenez-la, dussiez-vous vous engager à ne pas fumer devant elle, dussiez-vous la couvrir d'or, entretenir ses amants, reconnaître ses enfants naturels. Les maritornes du cru, quel que soit leur pays d'origine, sont très promptement et très fortement imbues des grands principes de 89, voire de 93 ; un effet de l'Algérie ! Si elles se résignent à subir l'exploitation de l'infâme capital, ce n'est pas sans conditions. Il leur faut de gros appointements, de grosses étrennes et de gros égards. Les égards consistent à leur laisser la liberté des nuits, toutes les fois que parlera la nature, et soyez prévenu qu'elle parlera souvent ; à ne jamais prendre avec elles le ton et les manières du commandement, mais vous laisser glisser gracieusement sur la pente de cette familiarité douce qui rapproche les distances et répare les injustices du sort ; avoir soin de vous lever avant elles, et faire en sorte qu'elles n'aient point à allumer leur feu, ne pas les assujettir à l'obligation du rôti pendant les chaleurs, dîner hors de chez vous

les dimanches et fêtes, ne pas leur imposer des draps de lit d'une toile trop neuve et trop rude, et, surtout, ne jamais vous livrer, dans l'examen des comptes du marché, à cet épluchage mesquin si nuisible au bon accord ; moyennant quoi elles consentiront peut-être à vous servir deux fois par jour la plus abominable ratatouille qui ait jamais attristé l'estomac d'un pauvre homme. Il faut dire, à leur décharge, qu'aucune cheminée ne tire, et que presque tout le charbon est incombustible. Réunies chaque matin dans un cabaret borgne aux environs des halles, elles y règlent, en sirotant le café, les figures compliquées de la danse de l'anse, tiennent la bourse de la carotte, décident de combien sera majoré le prix de la viande, et quel tribut sera prélevé sur le légume. Une revanche du *pauv' peuple !*

Charmants aussi les fournisseurs ! Gardez-vous de les confondre avec leurs congénères de France. Là-bas, quand vous pénétrez dans un magasin, dans une boutique, tout le monde s'empresse ; on vous débarrasse de vos paquets, on caresse vos enfants, on vous offre une chaise, un verre d'eau, on cirerait vos bottes au besoin ; votre argent vous est soutiré avec tant de délicatesse, de politesse et de grâce que vous ne vous en apercevez pas et que vous avez, une fois mis à sec, envie de remercier ; l'extraction du porte-monnaie, non seulement sans douleur, mais avec plaisir ! Ici, rien de pareil. Le monsieur quelconque qui trône derrière son comptoir ne se dérange jamais à votre approche, il met son orgueil à ne pas sembler vous voir, il n'a pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin de lui, vous êtes l'obligé, le corvéable à merci ; sa mine revêche, son ton sec, sa parole brève vous le font bien sentir. J'allais oublier de dire qu'il vous surfait invariablement de moitié. L'ouvrier est taillé sur le même modèle. Ne le demandez, ni quand le siroco souffle, ni quand la pluie tombe, ni quand il se livre aux douceurs de la sieste, ni quand il a des besoins d'estomac ou des besoins de cœur, il ne daignerait même pas vous répondre. En dehors de ces cas qu'il vous appartient de prévoir, il viendra quinze jours après votre appel et vous fera pour beaucoup d'argent

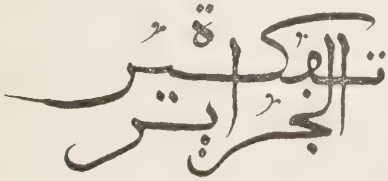
une besogne ridicule. La note, par exemple, viendra toute seule, et pas modeste, je vous en réponds. J'ai connu, intimement connu, dans un village à quelques kilomètres d'Alger, un vitrier qui ne se dérangeait jamais à moins d'avoir un minimum de trois vitres à remettre. Quand, par suite d'un accident quelconque, il vous en manquait une, il vous fallait, ou procéder vous-même à la réparation, ou en briser deux autres pour obtenir le concours de cet artiste unique et féroce ; c'est à cette dernière extrémité que ma maladresse me réduisait toujours. Alger est le paradis des ouvriers, des fournisseurs et des domestiques, l'enfer des autres. Les chiens eux-mêmes, déférents pourtant par nature, prennent dans ce milieu des allures intransigeantes ; ils ne se détournent pas pour vous laisser passer, se soulagent entre vos jambes et ne daignent s'apercevoir de votre présence que quand vous leur caressez l'échine à coups de trique ! Tous libres, tous égaux, tous frères ; c'est à dégoûter de la République.

On se figure généralement en France, le pays des préjugés, que le climat d'Alger est à la fois très doux, très sec et très sain ; autant d'erreurs ! La thermalité à propos de laquelle les météorologues algériens soutiennent avec ceux de Cannes et de Nice, dans l'intérêt de leurs marchands de soupe respectifs, des polémiques absolument désopilantes, dépasse trop souvent les exigences des vers à soie. L'humidité est extrême, constante, et, par l'abondante transpiration qu'elle entretient à la surface des corps, rend plus sensibles les abaissements de température, plus pénibles les chaleurs estivales. L'insalubrité s'affirme avec une éloquence cruelle. Presque partout où on fouille le sol pour une carrière, une tranchée, un égout, les fondations d'une maison, on voit surgir la fièvre intermittente, toujours prête à se transformer en fièvre pernicieuse. Il n'est pas même besoin de fouiller le sol ; le miasme paludéen existe à l'état endémique dans les couches inférieures de l'atmosphère, à la surface des marais, des plaines basses et humides, dans les environs d'Alger, par exemple, sur les bords de l'Harrach,

de l'Oued Mazafran. Les habitations manquent de confortable, la nourriture est inférieure, l'eau mauvaise et rare, les promenades poudreuses et difficiles, il n'y a d'établissements hydrothérapiques que dans les hôpitaux. Les bains ordinaires sont mal tenus et fort chers, les bains de mer impraticables. On a le choix entre les rochers pointus et les oursins de Bab-el-Oued et Saint-Eugène, les ordures indescriptibles que les égoûts vomissent à flots sur la plage de l'Agha et les courants perfides qui se jouent sur la plage d'Hussein-Dey. Le pal, l'empoisonnement, la noyade, ce n'est pas la variété qui manque. Pas de distractions. Pas de casino. Un théâtre intermittent et lamentable. Il faut avouer qu'il est difficile de réunir un faisceau plus compact de conditions mauvaises. La typhoïde, la variole, l'ophtalmie purulente, la diphtérie et une foule d'autres maladies, ignorées avant 1830, se sont installées avec nous. Les enfants surtout leur paient un effrayant tribut. Que j'en ai vu passer depuis deux ans, sur le chemin de Saint-Eugène, des cercueils, grands comme des berceaux, emportant au cimetière la douloureuse énigme de ces commencements qui sont des fins, de ces naissances qui sont des morts ! Il convient de signaler aussi que les adultes, même les vieillards, attrapent très couramment la coqueluche et la rougeole, c'est le seul mode de rajeunissement qui puisse être mis à l'actif du climat.

Un caractère commun à la plupart des maladies algériennes, c'est eur foudroyante rapidité. Vous avez vu quelqu'un aujourd'hui, il était bien ; demain, il est mal ; après demain, il n'est plus ; on ne traîne pas du tout. La phtisie, la terrible phtisie, ne se guérit nulle part ; trouve-t-elle du moins un soulagement quelconque dans le climat d'Alger ? D'après les médecins et les travaux que j'ai consultés à cet égard, il faut distinguer. Si le malade est encore assez valide pour pouvoir vivre souvent de la vie en plein air, si d'un autre côté, il est assez indépendant, assez riche pour ne travailler, ne sortir qu'à ses heures, échapper autant que possible aux influences de la pluie et du siroco et jouir du peu de confor-

table dont le pays est pourvu, il pourra retirer quelques bénéfices d'un hivernage en Algérie, ni plus, ni moins d'ailleurs que d'un hivernage dans le midi de la France. Si le malade est trop fiévreux, trop faible pour pouvoir sortir fréquemment, ou si sa pauvreté le condamne à des privations, à des sorties et à des travaux réglés, il fera mieux de rester dans le pays où il a ses relations, son médecin, ses garde-malades accoutumés et de consacrer à des améliorations de son hygiène les dépenses que nécessiterait le voyage. Dans aucun cas, il ne devra rester en Algérie pendant l'été, les fortes chaleurs lui seraient plus pernicieuses que n'importe quel hiver de France. Les névropathes, ceux surtout à qui est échu le joli lot de l'ataxie locomotrice, ne mettront jamais les pieds sur ce littoral où l'humidité et le siroco, deux de leurs mortels ennemis, montent une garde permanente et leur offriraient en guise d'hospitalité, un choix de tortures absolument inattendu. Une maladie, une seule, me semble devoir trouver à Alger soulagement immédiat et guérison certaine, c'est celle qui consiste à surmener son cerveau ou ses muscles et à leur faire commettre des excès de travail. L'influence alourdissante de l'atmosphère, le spectacle, le contact, la contagion de l'universelle paresse auraient bientôt ralenti et régularisé le mouvement; le malheur est que cette maladie partout très rare, de plus en plus rare, ne fournira jamais les éléments d'une clientèle.



III

JUIFS — MALTAIS — MAHONNAIS — ESPAGNOLS

Au moment d'écrire sur les Juifs, je tiens à déclarer que je n'ai contre eux aucun parti pris, aucune rancune historique. Je ne suis, ni clérical, ni même religieux, au sens ordinaire du mot.

Je ne leur dois pas d'argent, je ne songe pas à leur en emprunter, je ne me fournis de quoi que ce soit chez aucun d'eux, je suis donc pour les peindre dans les meilleures conditions d'impartialité. Ils sont hideux ; qu'ils portent le turban noir ou bleu, la casquette de velours ou le chapeau, la veste aux manches collantes et galonnées ou la redingote, la jupe à plis bouffants avec bas bleus et souliers plats ou le pantalon avec bottines. Des amas de chairs flasques, teintes en jaune par un sang vicié, envahies par un développement extraordinaire du système pileux, et surtout, surtout : des bouches où semble être le sceau de réprobation marqué sur la race, odieusement dessinées, épaisses, visqueuses, rappelant le tentacule du poulpe et la ventouse de la sangsue, faites pour mettre en fuite éternelle la troupe délicate des Baisers. Ils sont hideux. Leurs femmes costumées à la française ont l'air de domestiques qui ont mis au pillage la garde-robe de leurs maîtresses, ou, grimées à la juive,

donnent un exemple navrant de ce que la laideur peut gagner à un encadrement de mauvais goût. Une espèce de serre-tête noir qu'on appelle ici, non sans raison, le sac à teigne, cache le haut du front et les cheveux, un mouchoir polychrome dont les bouts flottent par derrière forme une mentonnière au-dessous de la bouche, comme dans les cas de fluxion dentaire; ajoutez à cela un teint terreux,

Juive du commun

des yeux étranges, à la fois brillants et morts, des yeux de verre, un châle de couleur criarde sur une robe de soie ou un corsage court aux manches larges sur une jupe quelconque, de gros pieds bêtes dans des galoches ou des sandales, un balancement d'oie trop gavée, et, si le coup d'œil vous satisfait, vous n'êtes vraiment pas difficile. Parfois, dans le court, très court passage de la nubilité à la maturité, certaines épaules, certaines poitrines, certaines hanches, certaines jambes juives présentent des lignes, des courbes,

des perspectives vraiment harmonieuses, la quantité semble y faire assez bon ménage avec la qualité, mais le moindre accident provoque des écroulements lamentables, l'accident du mariage, par exemple. Le vertical se change en horizontal, les collines en vallées, les vallées en ravines, la glissade en trainage, le rose en terre de sienne. La vierge charmait, la femme épouvante. Jamais

Juive riche

Diane, jamais Vesta n'ont plus impitoyablement puni les infractions de leurs nymphes et prêtresses aux lois de la chasteté. Fromentin a consacré quelques lignes au sujet qui m'occupe ; les voici, textuelles :

« Les Juives sont belles. Elles s'en vont, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales sans quartiers, leurs longs corps serrés dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et, portant toutes,

comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux nattés. Elles marchent, le visage au vent, et ces femmes en robes collantes, aux joues découvertes, aux beaux yeux fixes, accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde universellement voilé. Grandes et bien faites, elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un peu fades, les bras gros et rouges, assez propres d'ailleurs, mais avec des talons sales; il faut bien que leurs admirateurs qui sont nombreux, pardonnent quelque chose à cette infirmité des Juifs du bas peuple, heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon comme l'humanité d'Achille ! »

Est-ce lui qui a mal vu, est-ce moi? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes, comme on dit en argot judiciaire, contraires en fait, au moins, quant à la beauté; peut-être la génération actuelle ne ressemble-t-elle plus à l'ancienne ou quelque sentiment de reconnaissance personnelle a-t-il influencé le jugement de Fromentin!

Après un long séjour de deux années, deux types juifs, deux sans plus, ont frappé mes yeux, sans me soulever le cœur, et enrichi ma galerie de souvenirs. D'abord, dans l'encadrement d'une boutique obscure et basse, pleine de vieux cuivres, de vieilles armes, de vieilles faïences, d'étoffes, de broderies, de tapis, de colliers, de serpents et d'oiseaux empaillés, de peaux de quadrupèdes sauvages mangées aux vers, un ancêtre, octogénaire pour le moins, des cheveux blancs sous une calotte noire, des yeux d'aigle perçants et fixes sous des sourcils en broussaille, un nez en bec de corbin, véritable hameçon de chair tendu sur une barbe de fleuve : la tête légendaire du vieil alchimiste de comédie qui demande à son creuset le secret perdu de la pierre philosophale, marchand de poudres pour faire aimer et de poudres pour faire mourir.

Ensuite, sous des vêtements de servante, les pieds nus dans la poussière du chemin, une fillette de quatorze ans à peine, éblouissante avec son front bas et pur de statue grecque, ses yeux volup-

tueux d'odalisque attendue par le sérail, sa peau transparente et délicate comme un pétale de rose à sa première aurore, sa bouche un peu grande, mais d'un dessin parfait et divinement meublée. Si

Vieux Juif dans sa boutique

cette beauté-là tient dans son été la moitié des promesses de son printemps, et qu'elle aille se faire voir à Paris, je lui prédis un joli succès.

Les Juifs ont dans l'univers entier la réputation d'être sales, je suis bien obligé de reconnaître que ceux d'ici ne la volent pas.

Quand on pénètre à une heure quelconque dans leurs maisons, on y trouve, avec des traces de lavage à grande eau, des ordures dans tous les coins, sur toutes les marches d'escalier, des guenilles sur toutes les rampes, une odeur fétide partout, odeur de fauve, de

Jeune Juive

crasse et de latrines, où il est difficile de faire la part de la nature et celle de l'éducation, mais qui atteste par son énergie une collaboration fructueuse de ces deux éléments. Quand une Juive se marie, et quand elle accouche, ces deux événements sont l'occasion de pratiques tellement dégoutantes qu'on ne peut même du bout de la plume les décrire. Dans les grandes forêts de l'Afrique Centrale, là où les singes n'ont été encore ni dérangés, ni corrompus par

l'homme, je suis sûr que les choses se passent avec infiniment plus de décence et de propreté. Quelques familles francisées ou croyant l'être, invitent sur bristol élégant tous les fonctionnaires en relief à leurs cérémonies de mariage. Dans un fauteuil quelconque, une fille, vêtue de blanc comme une mariée de France, couverte de gros bijoux comme une idole indienne ; autour, un chœur de femmes agitant des mouchoirs et esquissant des pas de danse sans aucune grâce aux sons d'une musique sauvage empruntée aux Arabes ; de jeunes circoncis s'essayant sans aucun succès au rôle de cavaliers servants, des sirops nauséabonds, des pâtisseries indigestes, voilà le fond de la fête. Les fonctionnaires s'en vont déçus, mais la juivaille qui a balancé le passif des sirops absorbés avec l'actif de la vanité satisfaite se trouve en bénéfice et se frotte les mains.

Le même cercueil sert à ces gens-là pour tous les transports au cimetière. Le mort est couché dans la fosse, vêtu d'un simple suaire, et, avant de le couvrir, on lui pose sur le nombril, sans doute pour le bien caler, une sorte de pyramide en pierre dont la dimension et les ornements varient, suivant les goûts, les moyens et la générosité des héritiers. Chaque dimanche, dans la matinée, une phalange d'horribles mégères se réunit au cimetière et y gémit, à tant par heure et par tombeau ; on reçoit des abonnements pour les fêtes et anniversaires. Les Juifs sont tumultueux et discordants. A l'encontre des Arabes, si nobles dans leur port et leur démarche, si sobres de gestes et de bruit, ils ont, comme disait le nerveux Baudelaire, « des mouvements qui dérangent les lignes, des voix, qui rompent désagréablement les harmonies du silence. » Ils occupent une place énorme eu égard à leur nombre ; ils mettent, le samedi, en désertant leurs magasins, Alger en deuil et Saint-Eugène en fête, s'installent et s'étalent comme en pays conquis dans les établissements publics, dans les omnibus, s'assoient sur vos genoux, vous fument au nez, s'invitent à votre conversation, en ramassent les miettes avec des abandons, des gaîtés, des familiarités de chiens à qui on vient d'ôter la corde ; vous avez toujours envie de leur dire :

A bas les pattes, Azor ! Ils ne s'appellent pas Azor, mais Baruch, Isaac, Aaron, Mardochée, Mathathias, Sarah, Rachel, Rebecca, et ces noms bibliques qu'ils se renvoient à chaque phrase dans leur jargon hébraïco-arabe frappent l'oreille d'étonnement ; ils font à la mienne, je ne sais trop pourquoi, comme un bruit de clochettes fêlées dans un désert très lointain. Leurs noms de famille sont parfois sinistres : « Lellouf, Maklouf, Chiche, Portiche, Mesguiche, » on croirait y voir l'indication de quelque métier inavouable. Ils ne sont pas belliqueux, oh ! non, et ne prennent guère l'initiative des querelles que s'ils se sentent au moins dix contre un ; malgré cela, peut-être à cause de cela, ils ont la manie de déguiser leur progéniture masculine en mousses et en enfants de troupes. Étranges ! étranges ! ces figures de scrofuleux ultra-placides, figées en gouttes de suif, sous des képis et des chapeaux cirés où sont écrits en lettres d'or : *Le Téméraire*, *Le Glorieux*, *L'Invincible*. C'est à pleurer ! Témérité, gloire, victoire ! eh bien, non ! voyez-vous, bons Juifs, vous n'avez jamais eu, vous n'aurez jamais ça en magasin. Ce qu'ils ont, tout le monde le sait, des marchandises quelconques, des étoffes, des confections, des curiosités, des vieilleries qu'ils s'ingénient à transformer en argent liquide pour en alimenter aussitôt leur vrai commerce, l'usure. Et remarquez qu'ils s'arrangent pour ne faire aucune avance, pour n'y être, comme on dit, jamais du leur. Le mécanisme est aussi simple qu'ingénieux. Un Juif débutant, un Eliacin, débarque en France plus ou moins recommandé et cautionné par des cocirconcis déjà vieux dans le crime, achète n'importe quoi, d'un débit courant, à six mois de terme, revient le vendre en Algérie, au-dessous du cours, s'il le faut, et s'empresse de placer le produit à 25, 50, 100 0/0, moyennant garanties solides, entre les mains éternellement tendues d'Arabes ruinés par la sécheresse et la paresse. Les garanties finissent toujours par lui rester ; vous voyez d'ici le bénéfice. Ni charpentiers, ni maçons, ni architectes, ni agriculteurs, ni artistes, ni producteurs de quoi que ce soit parmi eux, tous commerçants et usuriers ; ils rôdent

aux abords des agences louches où se préparent les basses œuvres de la cuisine judiciaire et conduisent les mouches dans la toile, moyennant une part de proie. Quand la première pelote est faite, ils deviennent banquiers et s'appellent « Israélites ». Leur sobriété égale celle du chameau. Ils savent commander à leurs passions quand elles coûtent trop cher, jouer en virtuoses de la

Juif et sa proie

fraude et de la faillite, glisser avec une souplesse d'écureuil à travers les mailles du code, ne pas payer leurs dettes ou ne les payer qu'à l'extrême limite, pour la plus grande fructification des petits intérêts : J'en ai connu qui, pendant des années, ont fait accepter comme monnaie courante par leurs fournisseurs les rossignols de leurs magasins ; exploiter au profit de la caisse leurs relations et leurs amitiés ; j'en ai connu qui ont eu le joli cynisme de réclamer et toucher une commission sur des cadeaux offerts à

leurs femmes par des familiers de la maison ; transformer les injures et les coups en dommages-intérêts, râcler sur un sou, tondre sur un œuf, et par cette effrayante tension d'une volonté unique, ce

Mauresque et marchand Juif

développement d'un vice qu'aucune vertu ne gêne, cette pensée fixe du gain, à laquelle aucune pensée distrayante ne se mêle, réaliser des résultats énormes. Une de leurs victimes, de race française sans doute, a prétendu que dans les accouchements laborieux le tintement d'une pièce d'argent près de la patiente suffisait pour faire apparaître le moutard Juif, les mains tendues, et qu'à toutes les époques, le tinte-

ment d'une pièce d'or provoquait une fausse couche immédiate. Ces Français croient se venger de tout avec une raillerie et une chanson.

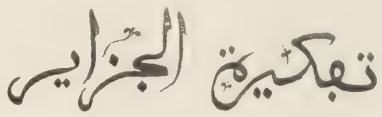
Autrefois, avant la conquête, les Juifs procédaient absolument comme ils procèdent, mais honteusement, dans l'ombre, astreints à des costumes spéciaux, parqués et bâtonnés comme des chiens gâleux.

Quand ils étaient trop gras, un pressurage périodique et implacable les ramenait à des proportions décentes et les réduisait en somme au rôle de collecteurs d'impôts. Aujourd'hui, non seulement on ne les pressure plus, mais on les caresse, on les décore, on consulte leur goût pour les nominations de quelque importance, et plus d'un personnage du jour leur doit son panache ; aussi, ils enflent, ils enflent à crever. Ils font chanter leurs louanges par des journaux vendus, ils ont des privilèges ; leurs fils sous les drapeaux obtiennent des congés pour faire leurs pâques ; ils se marient souvent devant leurs rabbins sans passer par la mairie et invoquent ensuite le vice de ces mariages pour en contracter d'autres, laissant dans la détresse la première femme et les enfants. Ils ont des équipages, ils se bâtissent des châteaux d'un luxe criard, sous les ombrages, au milieu des fleurs, les stercoraires sordides, les grosses araignées repues. Taisez-vous, cachez-vous ! Vos châteaux s'élèvent sur des ruines, vos ombrages ont la pâleur mortelle des cyprès, je vois des traces de larmes et de sang sur vos fleurs ! Voilà les gens dont on a fait des citoyens français, sans doute pour dégoûter les Arabes de la naturalisation, dont les bulletins de vote inconscients, dictés par un comité rétrograde, tombent depuis treize ans dans les urnes avec les nôtres, dont on envoie en France, sous le même uniforme que nos soldats, les rares produits bons pour le service, et qui, sur les mêmes bancs que nos jurés, jugent leurs anciens maîtres. Avoir perdû l'Alsace et la Lorraine et s'être assimilé ça, c'est vraiment trop de malheurs à la fois pour une seule nation ! Toussenel a écrit dans son beau livre : *La féodalité financière :* « Juif, citoyen français, cet accouplement m'a tou-

jours semblé monstrueux. » A moi aussi, Monsieur, à moi aussi, surtout quand il s'agit de Juifs africains, mais on désaccouplera, j'espère. Ils s'y attendent bien un peu, et regardent l'avenir de côté comme s'ils se méfiaient de lui. Il paraît que dans les endroits écartés, à l'abri des regards indiscrets, si riches qu'ils soient, si Français qu'on les ait décrétés, ils courbent encore leur souple échine pour baiser la botte de l'Arabe, en souvenir d'hier et par crainte de demain. En attendant, ils possèdent la moitié de l'Algérie et ils vont, d'une marche constante et sûre, à la conquête du reste. Tel est le résultat le plus clair d'une occupation de cinquante années. C'est pour en arriver là que la France prodigue depuis si longtemps son or, la sueur de ses colons, le sang de ses soldats, la pauvre France dont les flancs nous portent, nous autres, depuis cent générations, que nous vénérons comme une aïeule, que nous chérissons comme une mère et dans laquelle ces ignobles adoptés de contrebande ne verront jamais qu'une sentinelle puissante et gratuite à la garde de leurs coffres-forts !

Les Maltais, généralement petits et bruns, ont le monopole de la pêche. Les émigrés des Baléares, plus grands et non moins bruns, ont le monopole du jardinage. Les Espagnols, de tailles variées, toujours bruns, et souvent aussi près du type arabe qu'on peut l'être d'un type d'aïeul, font du petit commerce et de la petite culture. Ils occupent presque seuls, au commencement du faubourg Bab-el-Oued, un quartier considérable « la Cantera », où ils ont transporté les coutumes et les odeurs de leur patrie. Il est curieux de les voir aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, se répandre sur les rochers qui servent de plage, se livrer tout le jour à des orgies de gâteaux nauséabonds, cuits dans de l'anisette, et rentrer le soir, bras dessus, bras dessous, âges et sexes mêlés, aux sons chers à leurs cœurs de l'accordéon et de la guitare. Quand l'anisette a trop coulé ou que le soleil a trop chauffé, ils se cassent leurs instruments de musique sur la tête et échangent quelques coups de la navaja nationale ; c'est presque dans le programme de la fête.

Ils inspirent, surtout depuis les évènements de Carthagène, de légitimes défiances et il serait prudent de les soumettre, avant de les admettre, à un éclectisme méticuleux. La *Numancia* a déposé à cette époque-là sur nos côtes algériennes une jolie cargaison d'échappés de bagne que notre philantropie légendaire a traités en belligérants et qui nous en remercient en nous servant, à toute occasion, des plats de leur ancien métier. L'année dernière, à Coléah, aux portes d'Alger, quatre gredins ont assailli, le soir, sur un chemin fréquenté, un ancien officier supérieur de l'armée française qui rentrait en voiture, ont massacré son domestique sous ses yeux, l'ont terrassé, bâillonné, dépouillé, torturé, lui ont scié longuement la gorge avec un mauvais couteau et finalement tiré une balle de pistolet dans l'oreille. Le malheureux qui avait de la vitalité et du courage à revendre, n'a pas succombé, il s'est traîné à genoux jusqu'à sa maison, il a gravi son escalier, laissant à chaque marche des traces de sang, et, avant de s'étendre sur son lit qu'il devait croire son lit de mort. il a eu l'incroyable énergie de remplir son devoir social et de coucher par écrit toutes les observations de nature à éclairer la justice. Il tenait sa plume d'une main, tamponnant de l'autre, à tour de rôle, sa gorge ouverte et son oreille perforée. Comme je serais tranquille, si nous avions dans notre armée beaucoup d'hommes de ce calibre-là ! Trois des assassins ont été arrêtés, trois Espagnols, dont deux forçats évadés. Monsieur d'Alger a fait un sort bien légitime à l'un d'eux, la peine des deux autres a été commuée par ce bon M. Grévy qui n'habitera jamais Coléah ; c'est vraiment trop de bonté !



IV

ARABES — KABYLES
EN POLICE CORRECTIONNELLE — EN COUR D'ASSISES
MAGISTRATURE INDIGÈNE — MAGISTRATURE FRANÇAISE
MONSIEUR D'ALGER

Les Kabyles diffèrent des Arabes sur quelques points et leur ressemblent sur beaucoup d'autres. Voici d'abord les différences : La langue kabyle emprunte à l'arabe ses caractères graphiques, n'en ayant pas qui lui soient propres, mais c'est à peu près la seule analogie qu'elles présentent; on n'en trouverait aucune, ni dans la consonnance, ni dans la construction. Les Kabyles, d'un teint généralement plus clair, de traits plus réguliers, se rapprochant parfois des nôtres de façon à faire soupçonner une lointaine communauté d'origine, ne mènent pas l'existence nomade. La tente et le rustique gourbi sont remplacés chez eux par des maisons de pierre, recouvertes en tuiles, qu'ils groupent en façon de villages, comme en France; ils sont moins moins fainéants, moins fatalistes, moins aveuglément attachés à leurs pratiques religieuses. Leur organisation est plutôt démocratique. Leurs femmes, quoique maintenues, elles aussi, dans un état d'infériorité et de dépendance, se découvrent le visage, sortent seules et ne sont pas l'objet d'une

surveillance si tyrannique. Passons aux ressemblances : Même costume à très peu de chose près. Même saleté. J'ai fréquenté assidûment depuis deux ans les salles d'audience des diverses juridictions, perdu dans la foule, coudoyant héroïquement des guenilles indigènes de toute provenance ; l'odeur variait d'intensité, suivant l'élévation de la température et le nombre des cassolettes ; la nature, la composition chimique, la marque de fabrique, ne variaient jamais. C'est spécial, national, inattendu, inouï, sans aucune comparaison possible, et je me demande vraiment si les mon-

Arabe

tagnes et les forêts de France auront assez de senteurs balsamiques pour me désinfecter les narines. Je ne parle pas des insectes de toute espèce logés dans les plis des burnous, un mouvement suffit pour en faire sortir des légions. L'autre matin, à la porte d'une pharmacie, dans une boîte aux ordures, au milieu de fioles brisées, de sparadraps après usage, de papiers salis et de cotons suspects, gisait un os de gigot plus qu'au trois quarts rongé ; des chiens avaient passé, le flairant, n'y touchant pas, témoignant leur dégoût par un arrosage significatif : une vieille femme survint, s'en

empara avidemment et s'en fut le déchiqueter, non pas à belles dents, hélas ! mais avec les rares chicots qui lui restaient, dans une des ruelles sombres par où on grimpe à la Casbah. Un pain sous son bras excluait l'hypothèse du besoin ; elle s'offrait tout simplement un petit extra gratuit, trouvant sans doute que l'os de gigot, comme le corps d'un ennemi, sent toujours bon. C'était une Kabyle.

J'ai vu, l'autre jour, sur un des bancs de la Grande-Place, un indigène d'âge et d'aspect vénérables, le ruban de la Légion d'honneur au burnous ; il regardait droit devant lui, fixement, caressait de temps à autre sa longue barbe argentée et paraissait plongé dans une méditation profonde.

Tout à coup, relevant la tête, il tira d'une poche intérieure un petit miroir, un petit pot, un petit pinceau, se regarda attentivement, trempa le pinceau dans le pot, et, avec une lenteur d'artiste amoureux de son œuvre, sans souci des passants, sans aucun amoindrissement de son incontestable dignité, s'estompa les sourcils et le dessous des yeux. Cette besogne faite, il ôta, d'abord, une de ses galoches poudreuses, puis sa chaussette jadis blanche, recouverte d'une couche de crasse solide comme une teinture et s'en servit pour adoucir en les essuyant à droite et à gauche les touches de koheul que le miroir lui montrait trop dures. C'était un Arabe.

Ils se livrent avec une égale facilité à la superstition, au mensonge, au vol, au viol, à la pédérastie, aux voies de fait, à l'assassinat : ce que j'ai à dire là-dessus s'applique indistinctement aux uns et aux autres. Leur superstition passe toutes les bornes. Ils font peindre des mains sur leurs portes principales pour détourner le mauvais œil, accrochent des cornes de bœuf et de bélier aux branches de leurs arbres et sur des perches au-dessus de leurs champs, pour assurer la récolte, envoient leurs femmes le mercredi au bord de la mer, sous la conduite de vieilles négresses, pour y brûler de l'encens, y plumer des poulets et lire l'avenir dans les dessins que font la fumée et les plumes livrées au vent. Ils croient aux prophètes, aux sorciers, aux guérisseurs. Un de ces derniers qui a plus

d'aplomb que de diplômes, habite les environs immédiats d'Alger, reçoit ses clients à ciel découvert, sous un grand arbre, à la mode de saint Louis, récite ses ordonnances, sans jamais les écrire, et pour cause, et gagne à ce métier les appointements d'un receveur général. On l'a poursuivi pour exercice illégal de la médecine, mais il s'est présenté avec une telle escorte de malades guéris et

Kabyle

reconnaissants que le tribunal intimidé l'a condamné seulement à un franc d'amende. Toujours la foi qui sauve! Les Marabouts, les curés du cru, se font un joli casuel en vendant aux imbéciles des papiers où sont transcrits des versets du Coran appropriés aux circonstances. Les uns garantissent un bon voyage, les autres aident à retrouver les objets perdus ; il y en a pour les gens altérés de vengeance, pour ceux altérés de richesse, pour les ambitieux, pour les amoureux, pour tous les besoins, toutes les passions, toutes les sottises. Dernièrement comparaissaient au parquet d'Alger une

grande fille arabe très robuste et un vieux barbier de même race, d'apparence assez frêle ; celle-là accusant celui-ci de l'avoir violée, et, comme le magistrat lui faisait remarquer l'évidente disproportion

Femme Kabyle

des forces et l'invraisemblance de l'accusation : « Croyez-vous que j'aie pu me défendre, s'écria-t-elle, il m'avait fait manger le papier du marabout. » Le barbier n'a pas nié, on l'a relâché tout de même.

Ils excellent dans le mensonge, le faux témoignage, le vol surtout. Ils opèrent avec une dextérité de main, une élasticité de

muscles, une sobriété de mouvements, un bonheur à éviter le bruit qui dérouteraient nos prestidigitateurs les plus habiles. Un commissaire de police me racontait qu'après avoir interrogé assez longuement, à l'aide d'un interprète, un Arabe inculpé d'un délit quelconque, il l'avait fait conduire à la geôle et que là on avait trouvé dans le capuchon de son burnous une boîte d'épingles, un peleton de fil, un crayon, un porte-plume, un bâton de cire, du papier et un étui à lunettes, le tout, volé sur son bureau pendant l'interrogatoire, sans qu'il se fût aperçu de rien, non plus que son collaborateur. Ils sont sans rivaux dans l'art d'escalader les clôtures, de percer les murailles et de crocheter les portes. Il faut remarquer à ce propos que les chiens de garde, quels qu'ils soient, ne mordent jamais l'Arabe nu et lui épargnent même leurs aboiements : aussi l'artiste digne de ce nom n'opère-t-il qu' « *in naturalibus* ». Quand le vol est consommé, quand les bestiaux ont disparu du pacage ou de l'écurie, les grains du silos, et que le volé s'est livré pendant quelques jours à des recherches vaines, voici généralement ce qui se passe. Un indigène étranger au douar se présente, déclare que le hasard lui a appris le lieu du recel et offre de le faire connaître, moyennant rémunération, bien entendu. L'offre acceptée, la restitution a lieu dans la plupart des cas. C'est ce qu'on appelle « Bechara », ce qui signifie ou à peu près : Agence de renseignements. Quand la justice française met la main sur des fonctionnaires de cette agence-là, elle a pour habitude de les condamner impitoyablement, soit comme escrocs, soit comme complices des voleurs, et, n'a pas tort; on m'a pourtant assuré que cette profession originale était parfois exercée par des « lazzaroni », des « buveurs de soleil », sans accointance aucune avec les coupables. Quand un de ces derniers comparait devant un tribunal, il ne manque pas de prétendre qu'il a des relations de vieille date avec la femme du plaignant, qu'il a encouru les peines de l'adultère, mais non celles du vol. Si le président lui demande des preuves, et même spontanément, il tire de dessous son burnous une longue

mèche de cheveux, évidemment cueillie sur une tête féminine, et qui a dû servir à pas mal d'autres dans des cas analogues. Cette démonstration lui paraît sans réplique. N'est-ce pas de là que vient l'expression française : « Il y a mèche, il n'y a pas mèche. » Je livre cette hypothèse hasardée, je le reconnais, aux méditations des étymologistes.

Le viol est une de leurs distractions familières, ils le pratiquent, non seulement, sur leurs femmes en retard de nubilité, et souvent à l'aide de bâtons pointus, non seulement, sur les pauvres fillettes quelconques que le hasard livre à leur lubricité (un vieux médecin de colonisation nous affirme que les virginités indigènes les mieux préservées ne vont guère au delà de dix ans) mais encore, je pourrais presque dire, mais surtout, sur les petits garçons. On est tenté de mettre des gants épais pour décrire cette plaie hideuse du vieil Orient. Elle s'étale avec une fréquence, avec un cynisme lamentables. Ce serait aller trop loin sans doute que de voir dans tous les Indigènes des « Corydons » et des « Alexis », mais irait-on beaucoup trop loin? Que voulez-vous ! à Alger, du moins, avec leurs jupons,leur démarches languissantes, leurs yeux cernés, aux regards fuyants, leurs fleurs dans les cheveux, ils en ont l'air. Et puis, la statistique criminelle est là.

Je connais là-dessus une bonne histoire très authentique, qui aurait sa place indiquée dans un recueil de causes célèbres algériennes, sous ce titre piquant et neuf : « Le Pédéraste par vengeance. »

Un Arabe, sur le point de partir pour un long voyage, avait confié la garde de sa jeune femme à un de ses voisins, tellement laid, tellement difforme, qu'il semblait prédestiné à cet emploi ; revenant à l'improviste, il s'aperçut que certains appétits déconcertent toutes les prévisions : bref, il tomba sur un de ces flagrands délits, limpides, éloquents, qui feraient prendre les armes aux brigades de gendarmerie les plus ankylosées. Il ne dit rien à la femme qui s'enfuit vers les aloès ou les eucalyptus prochains, sans le moindre désir d'être

vue; mais, saisissant le complice à la nuque, il le remit dans la position qu'il venait de quitter, et séance tenante, lui fit subir ce qu'on est convenu d'appeler, dans des cas moins contre nature, et avec certaines modifications d'entrée en matière : « le dernier des outrages. »

La poigne était solide, la nuque l'était moins, une strangulation s'ensuivit qui mit la justice dans l'obligation d'intervenir. Comme procédé de vengeance, c'est évidemment répréhensible, mais comme manifestation de virilité, c'est bien remarquable !

Les coups de trique (en sabir, matraque), les coups de couteau, les coups de pistolet, les coups de fusil, se distribuent chez eux avec une prodigalité sauvage. Le sang n'a pas de prix, ils le versent comme de l'eau, pour une injure, un mouton ou une motte de terre contestés, un regard jeté du côté des femmes. Ces dernières fournissent le gros contingent des victimes. Épouses, filles, sœurs, mères, grand'mères : toutes y passent. Un Arabe, ancien officier à notre service, très au courant de notre langue, aussi francisé qu'un de ces Bédouins-là peut l'être, m'exprimait en ces termes son chagrin d'avoir perdu sa mère : « Je l'ai mise là, Monsieur, au bout du jardin, à la place qu'elle m'avait indiquée souvent, et c'est une grande consolation pour moi que de lui porter des fleurs et réciter mon chapelet près de sa tombe. » Mes oreilles s'ouvraient émerveillées à ces confidences empreintes d'une piété filiale aussi touchante que rare en ce pays, il continua sur le même ton : « Une bien bonne mère, Monsieur : malheureusement, elle ne s'entendait pas avec ma femme et j'ai dû user plus d'une matraque pour les mettre d'accord. » Un soupir ponctua la phrase de l'excellent fils. Sa femme, si je ne m'abuse, avait dû recevoir la grosse part; sa maman, les éclaboussures.

Ils rossent leurs conjointes, les assomment, les poignardent, leur font rôtir la plante des pieds, les coupent en morceaux, sous les prétextes les plus futiles. « Elle était à moi, je l'avais payée, » telle est toujours la première réponse du bourreau dérangé par la justice dans son petit travail.

Quelquefois, rarement, elle se défend ou se venge, la pauvre marchandise humaine, en égrenant dans la soupe du ménage un peu du sulfure d'arsenic qui lui sert à s'épiler, et, franchement, il serait difficile de ne pas lui reconnaître des circonstances atténuantes.

Quel abîme entre Paris, où la femme est si orgueilleusement reine, et l'Algérie où elle est si humblement esclave !

Un des modes indigènes d'assassinat les plus originaux consiste à retourner violemment d'avant en arrière, la tête de la victime. Les vertèbres craquent, se disjoignent, compriment la moëlle; la mort est foudroyante. C'est une chose atroce, inoubliable, paraît-il, que le spectacle de cet occiput ramené sur la poitrine, de cette face de cadavre, dans le dos.

Un décret du 31 décembre 1859 a organisé la justice indigène. Il y a par circonscription judiciaire un Cadi Maleki (rite musulman) et, lorsque le chiffre de la population Hanefi (autre rite) le rend nécessaire, un Cadi Hanefi. Le personnel de chaque Mahakma (audience, prétoire) de Cadi se compose du Cadi et de deux Adels au moins, dont l'un remplit les fonctions de suppléant, l'autre celles de greffier, de un ou deux Aouns ou huissiers, et d'un certain nombre d'Oukils (procureurs) qui représentent les parties. Les Musulmans peuvent, d'un commun accord, porter leurs différends devant le tribunal français de leur circonscription. Les Cadis connaissent en premier ressort de toutes les affaires civiles et commerciales entre indigènes musulmans, ainsi que des questions d'État. Ils connaissent en dernier ressort des actions personnelles et mobilières jusqu'à 200 francs de principal et des actions immobilières jusqu'à 20 francs de revenu. L'appel se fait devant le tribunal français, compétent en dernier ressort pour les actions personnelles et mobilières jusqu'à 1.500 francs, pour les actions immobilières jusqu'à 150 francs de revenu. La quatrième Chambre de la Cour, composée d'un président, deux conseillers français et deux assesseurs indigènes, connaît de toutes les questions d'État et de tous les

litiges dont la valeur excède les chiffres ci-dessus. Les actes publics entre Musulmans sont reçus, au choix des parties, par les cadis ou les notaires. Je plains de tout mon cœur le président et les deux conseillers français tenus de mettre le nez dans ce dépotoir nauséabond. Presque tous les témoins mentent, les trois quarts des actes sont faux. Cadis, adels, aouns, oukils, se vendent publiquement au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est le triomphe de la prévarication. Les indigènes le savent bien, aussi ont-ils pour notre magistrature intègre autant de respect que de mépris pour la leur. Demandez-leur pourtant s'ils veulent sortir du *statu quo* et être assimilés aux Français, ils vous répondront négativement, comme vient de le faire un de leurs représentants au Conseil général d'Alger; je ne sais quel bête orgueil de race, je ne sais quels scrupules de religion les attachent à leur vomissement judiciaire. Ils aiment les procès, poursuivent en les faisant, des satisfactions, non seulement d'intérêt, mais d'amour-propre, et mettent à enrichir les hommes d'affaires une docilité qui laisse loin derrière elle celle de nos meilleures vaches à lait normandes.

La magistrature française, que j'ai eu l'honneur de voir de près, est incomparablement plus occupée que celle de la Métropole, surtout depuis le rattachement des territoires militaires, et remplit sa tâche avec au moins autant d'intelligence et de dévouement, on la maintient cependant sur un pied d'infériorité. Elle n'est pas inamovible, elle n'obtient que très difficilement sa réintégration, après un long exil; elle est livrée à la basse presse locale qui, sûre de l'impunité, fière d'avoir fait révoquer un premier président et un président de chambre, l'espionnne, la dénonce, et la couvre en toute occasion de railleries et d'outrages dont le cynisme égale la bêtise. Un plaideur mécontent, élevé sans doute à cette école, vient d'assassiner un président en pleine audience, à quelques kilomètres d'Alger : on lui a trouvé des circonstances atténuantes.

Mon Dieu ! je ne prétends pas que la corporation soit d'une essence supérieure et à l'abri de toute critique; elle paie comme d'autres

son tribut à l'infirmité humaine, elle a ses grotesques. On m'a montré, j'ai vu le vieux président glabre, aphone, traînant sa robe comme un jupon, qui ouvrait dernièrement une délibération par cette phrase heureuse : « Messieurs, j'ai mes règles ; » le vieux conseiller, dont les ressorts cérébraux ne fonctionnent plus et qui laisse tomber son râtelier en ouvrant la bouche; le conseiller du Danube, farouche, hirsute et sordide, en proie au délire de la persécution; le candidat perpétuel à tous les postes vacants; le trembleur, qui se fait tout petit pour que les ennemis de la magistrature ne le voient pas; le fort en droit, qui n'admet pas la discussion; le solennel, qui croit tenir son mandat de la Providence et juge, comme le prêtre officie, dans une apothéose; le sceptique, pour qui les appointements sont la grosse affaire; le vieux beau, qui étudie ses effets de torse dans les glaces, incline sa toque sur l'oreille et porte des rabats spécialement gaufrés, à l'adresse de la galerie; le croqueur de types à l'audience; le fabricant de calembours; le littérateur; le cuisinier. C'est assez gai comme surface, mais allez au fond et vous y verrez une chose infiniment respectable : l'accord de toutes ces consciences dans l'horreur de la prévarication et la recherche de la vérité. Cette chose-là, quoi qu'on en dise, constitue aux yeux des indigènes une de nos plus grandes, une de nos plus incontestables supériorités; les détourner d'y croire est d'un mauvais Français.

Le jury algérien plie sous le nombre croissant des affaires et renoncerait, je crois, sans se faire tirer l'oreille, à cette prérogative civique ; que ne la lui enlève-t-on ! tout le monde y gagnerait. Que ne le purge-t-on au moins de ces Juifs qui siègent, souvent en costume indigène, et dont la présence horripile à bon droit les Arabes ! Un Arabe jugé, condamné par un Juif, quel comble d'abomination ! Un plombier a refusé l'autre jour, à l'instar de Paris, de prêter le serment légal avec la formule : « devant Dieu. » Il ne croit pas en Dieu et ne veut en entendre parler sous aucun prétexte. Il y a dans le monde pas mal de gens dont l'éducation a

coûté sensiblement plus cher que celle du plombier et qui ont pâli sur cette question sans la résoudre ; le plombier l'a résolue, il est fixé, complètement fixé : un effet de la soudure ! Un autre de ces magistrats en rupture de boutique, ne voulait pas prêter serment du tout, la formule entière lui répugnait : il ne croyait, celui-là, ni à Dieu, ni aux hommes ; mais le président lui ayant représenté que l'affaire allait être renvoyée à cause de lui à une autre session, il finit par jurer, pour ne pas faire manquer « *la Section* », dit-il ; paroles mémorables qui témoignaient d'une culture restreinte, mais d'un bon naturel.

Le personnage qui prononce le dernier mot au dernier acte des drames judiciaires, porte un nom bien autrement significatif que celui de « Z. Marcas » dont raffolait Balzac. Il s'appelle : « Rasenœud : rasoir, nœud vital : c'est invraisemblable à force d'être approprié. C'est parlant ! De taille haute comme ses œuvres, déjà âgé, il laisse voir les traces de démêlés fâcheux avec la petite vérole ; son regard clignotant vous fouille dans le cou par une vieille habitude de prendre mesure. Il fait des souliers pendant les entr'actes professionnels ; frais ou tanné, cuir d'homme ou cuir de bête, c'est toujours des cuirs ; il en passe quelques-uns dans sa conversation. Jadis ses deux fils l'aidaient ; il vient de perdre le plus jeune : celui qui reste a les favoris et la correction d'un notaire de grande ville. De 1852, date de son entrée en exercice, à 1883, Rasenœud a séparé de leurs troncs complices 120 têtes coupables. Dans ce nombre figurent pour le plus gros chiffre proportionnel, les Kabyles, puis les Arabes, les serrant de près ; loin derrière : les Espagnols qui sont 5, les Marocains, 4 : les Français, 3 ; la marche funèbre est fermée par 2 nègres du Soudan. Rasenœud se plaint des loisirs que lui crée la clémence de M. Grévy, et, dans son impressionnabilité de sensitive, croit déjà voir abolie cette peine de mort, qui le fait vivre, Rasenœud a tort. Comme toutes les institutions humaines, la bourreaucratie est certainement condamnée à disparaître, mais rien n'annonce que ce temps soit proche. En

dépit de sa décrépitude, elle aura encore, selon toute apparence, de beaux étés de la Saint-Martin.

Soutenus par la résignation de leur fatalisme, les indigènes meurent bien : c'était écrit. Il n'est pas rare d'en trouver qui proclament cyniquement leurs crimes, s'en glorifient, regrettent de ne pas en avoir commis davantage et, jusque sous le couteau, vomissent contre les « chiens de chrétiens » des torrents d'injures. C'est exactement de la sorte que les choses se sont passées à Bône, le samedi 8 juillet 1882, quand les trois assassins du lieutenant de vaisseau de Kerguern ont payé leur dette à la société. Ils écumaient de rage et on les a entendu dire à l'iman, qui cherchait à les calmer : « Laisse-nous insulter ces lâches : c'est notre dernière joie. » Les parents, les amis du condamné qui va mourir se pressent généralement au premier rang des spectateurs et prodiguent, les femmes surtout, les témoignages de leur douleur. Elles s'arrachent les cheveux, se mettent le visage en sang, déchirent leurs vêtements et psalmodient, avec des éclats de voix sinistres, un interminable *De profundis*. La cérémonie terminée, le corps est mis au cimetière musulman voisin et la tête soigneusement recousue au tronc, pour plus grande commodité de transport au paradis. Il paraît que Mahomet tient beaucoup à cette petite réparation posthume, ne voulant, quand il vient chercher son fidèle, ni s'embarrasser de deux colis, ni faire deux voyages. C'est d'un homme ordonné, mais bien mesquin pour un prophète !

V

PETITES DROLERIES MUSULMANES

Je me suis amusé parfois, ennuyé souvent, à lire le Coran, les commentaires de Sidi-Khâlil, et pas mal de traités plus ou moins volumineux, plus ou moins indigestes sur la religion et la jurisprudence musulmane; dans tout ce fatras, j'ai trouvé, comme d'autres dans le fumier d'Ennius, quelques perles d'assez belle eau, et sans y toucher autrement que pour les réunir, j'en ai fait, au hasard de la rencontre, le collier que voici :

L'unité de Dieu, et ce n'est pas cela que je trouve drôle, s'affirme partout avec une constante énergie.

(Coran) « Les juifs disent : Ozaïr est fils de Dieu; les chrétiens disent : Le Messie est fils de Dieu : que le Dieu unique les extermine pour de tels mensonges. »

« Infidèle est celui qui dit : Dieu, c'est le Messie, fils de Marie; le Messie a dit lui-même : Adorez Dieu, qui est mon Seigneur et le vôtre. »

« Certains infidèles disent : Dieu est le tiers de trois. — Il n'y a qu'un Dieu. »

Toutes les créatures humaines renaissent après leur mort, subissent le jugement de Dieu, et, suivant qu'il leur est favorable ou contraire, vont en enfer ou en paradis.

(Coran) « Il y aura des hommes de la droite et de la gauche.

« Les premiers — saluez, monsieur Baudry d'Asson, saluez, monsieur de Gavardie — habiteront le paradis où coulent des ruisseaux d'eau toujours pure, de lait inaltérable et de miel exquis, où de frais ombrages s'étendent à perte de vue, où les fruits variés des arbres tombent d'eux-mêmes dans les mains qui les convoitent. Ils se reposeront sur des sièges magnifiques étincelant d'or et de pierreries, accoudés en face les uns des autres. Autour d'eux circuleront des jeunes gens éternellement jeunes, avec des gobelets, des coupes, des aiguières remplis d'eau camphrée et d'eau de gingembre, des corbeilles pleines de chairs exquises. Ils ne souffriront ni du chaud ni du froid. Ils n'entendront aucun discours frivole. Ils auront des beautés aux grands yeux noirs, éternellement vierges, pareilles aux perles et aux œufs d'autruche soigneusement cachés. » C'est tout. Il y a mieux que cela dans la moindre féerie du Châtelet. Sauf l'absence de discours frivoles, qui certainement constituerait pour « les hommes de la droite » une innovation appréciée, sauf cette conception réjouissante de virginités qui renaissent de leurs débris comme le phénix de ses cendres, je ne vois que des plaisirs, d'un pauvre à faire pleurer. Et puis, l'eau de camphre, l'eau de gingembre! Le fameux paradis de Mahomet m'a tout l'air d'avoir volé sa réputation.

Passons à l'enfer : « Les hommes de la gauche — attrappe, Clémenceau ! attrape, Lockroy ! — fouettés par un vent pestilentiel, asphyxiés par une fumée noire, boiront de l'eau bouillante et tomberont dans des brasiers terribles. Nous avons préparé pour eux des poids, des chaînes, des colliers. »

Rien de plus. N'en déplaise à Mahomet, cet enfer-là ne fait pas le moindre honneur à son imagination; c'est encore plus mesquinement meublé que son paradis; on dirait un enfer après saisie et vente. Quelle différence avec celui des Indiens, ainsi décrit par le Maha-Bharata :

« L'enfer était rempli de ténèbres. Il y régnait une odeur infecte. Il y avait des montagnes d'ossements, des puits pleins d'épi-

nes, des amas d'ongles et de cheveux, des tas de boue. On y voyait des chauve-souris, des corbeaux, des hiboux, des milans et des aigles. On voyait ramper des vers, des sangsues, des lézards, des crocodiles, des tortues, des serpents venimeux, des scorpions, des punaises et des poux. On voyait encore des broussailles, des flèches, des cages, des arbres sinistres, des chaudières, des torches, des colonnes de feu, des fosses pleines de charbons ardents, des trappes brûlantes, des statues de fer rouge, des rivières d'eau noire et fétide où surnageaient des cadavres de poissons. On entendait des légions de démons, avec des yeux flamboyants, des dents horribles et des armes de toute espèce, s'écrier : « Jette, jette, pique, pique, frappe, frappe, arrête, scie, traîne, arrache, pince, presse, fends, déchire, casse, tue ! » et les damnés répondaient par un chœur de lamentations : « O tromperie, ô ruine, amitié des méchants, appui fragile, triste destinée ! » Ils étaient écrasés sous des pilons de fer, broyés dans des presses et des moulins, rôtis au feu, coupés par des faux, déchirés par des scies. On leur entrait des fils de fer brûlants dans le nez, dans les yeux, dans les oreilles et toutes les parties du corps. On leur perçait la langue, on leur coupait les membres, on les forçait d'embrasser des colonnes de fer rouge, on les accrochait à des hameçons, on les pendait. »

A la bonne heure, voilà un vrai matériel, un vrai bruit, un vrai grouillement d'enfer ! mais le vent, la fumée, l'eau bouillante et les colliers de Mahomet, c'est tout au plus bon pour une antichambre de purgatoire !

La haine des infidèles est prêchée presque à chaque page.

(Coran) « Les infidèles seront livrés au feu et y demeureront éternellement ».

Tous de la gauche !

« O croyants ! ne formez de liaisons intimes qu'entre vous ; les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre. Leur haine perce dans leurs paroles, mais ce que leurs cœurs recèlent est pis encore. »

« O croyants ! ne prenez jamais pour amis les Juifs et les chrétiens : sinon, vous leur ressemblerez et Dieu ne sera point le guide des pervers. »

« Les Juifs disent : La main de Dieu est enchaînée; qu'ils soient maudits pour prix de leurs blasphèmes. Ils se présenteront au jugement dernier, la main droite attachée au cou. »

« Si vous craignez Dieu, il vous défendra avec 5.000 hommes tout équipés contre les ennemis prêts à fondre sur vous. »

5.000 hommes! malgré l'intégralité de l'équipement, c'est peut-être bien maigre, surtout depuis l'institution des landwers et des landsturms!

« Dieu taillera en pièces les infidèles, les culbutera, les dispersera. Quiconque tournera le dos au jour du combat sera chargé de la colère de Dieu. Ce n'est pas vous qui tuez les infidèles, c'est Dieu. »

« 20 croyants fermes terrasseront 200 infidèles, 100 en mettront 1.000 en fuite. »

« Les mois sacrés expirés, tuez les infidèles partout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les, guettez-les, ne les laissez tranquilles que s'ils se convertissent. »

« Il y a quelque chose de plus méritoire que les prières, les jeûnes et les pèlerinages, c'est la mort reçue dans un combat contre les infidèles. »

Comme excitation à la haine et au mépris des peuples les uns contre les autres, c'est assez complet. Que les Musulmans se montrent après cela si tenaces dans le combat et si cruels dans la victoire, je m'en étonne peu; le massacre d'un ennemi de leur race et de leur religion est une bonne-œuvre, et, pour peu que le massacre aille à la demi-douzaine, l'œuvre n'a plus de prix. Ce dont je m'étonne, c'est que les infidèles, là où ils triomphent par une distraction du Dieu de Mahomet, et cette distraction devient fréquente, tolèrent bonassement dans les Zaouias, les Medersas et autres écoles d'ignorance et de fanatisme, l'enseignement public de ces maximes sanguinaires dirigées contre eux.

La purification, qu'il ne faut pas confondre avec le nettoyage, joue parmi les pratiques religieuses un rôle considérable. Elle doit se faire avec de l'eau pure; faute d'eau pure, avec de l'eau quelconque; faute d'eau, avec de la terre. Il y a souvent plus de terre que d'eau au pays musulman.

Elle est de rigueur avant la prière, avant, pendant et après un pèlerinage, avant de toucher le Coran, après la satisfaction de l'appétit charnel, après celle d'un besoin naturel, après ablution d'un cadavre, après contact avec un cadavre non encore lavé; pour les femmes, après la menstruation et l'accouchement ; en général, après l'attouchement d'une chose ou l'accomplissement d'un acte réputé impur. Choses et actes qui se comptent par milliers !

Un bon Musulman doit à Dieu et à son prophète une douzaine au moins de prières par jour, avec séries variées d'inclinations de flexions, de prosternations et d'exclamations, la tête invariablement tournée du côté de la Mecque. Il lui est défendu de prier là où il y a des morts enterrés, à moins que la place, où le front touche la terre, soit à dix pas de la sépulture la plus proche; dans une écurie, dans une auberge, dans un endroit où se commettent des actes blâmables, sur un cheval, sur un chameau, sur un navire, etc.

Il doit aussi remplir scrupuleusement l'obligation du jeûne : celui du Râmadan dure tout un mois. Les enfants au-dessous de sept ans, les malades, les aliénés, les voyageurs, les femmes en couches, peuvent s'en exempter. On jeûne aussi, en exécution d'un vœu, en expiation de ses péchés. Toute espèce de nourriture est interdite depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il est interdit d'avaler sa salive, d'avoir un rapprochement sexuel, de se baigner, de se parfumer, de fumer, de se purger, de se faire saigner, appliquer une ventouse ou un vésicatoire.

Les prescriptions relatives à la nourriture sont empreintes d'une haute fantaisie que je constate, sans prétendre l'expliquer. Elles peuvent se résumer ainsi : Ne jamais manger les animaux morts, les animaux aquatiques sans écailles, ceux qui tiennent du serpent,

les huîtres, les chiens de mer, les chiens, les chats, les rats, les porcs et tous les carnivores : le sang, le foie, les parties génitales de tous les animaux. Le cheval, l'âne, le mulet, sont déconseillés. Les animaux permis cessent de l'être quand ils ont mangé des excréments humains, bu du lait de truie, du vin, ou se sont accouplés avec des animaux impurs.

Un croyant ne fera jamais usage de boissons, quelles qu'elles soient, susceptibles de l'enivrer. Il aura soin de ne manger que les viandes provenant d'animaux abattus par une personne saine d'esprit et pouvant contracter une union conjugale d'après la loi musulmane. L'abattage ne peut être fait par un idiot, un fou, un impubère, un homme ivre, une femme, un débauché, un eunuque, un infidèle.

L'animal doit être égorgé d'une certaine façon qui varie suivant les espèces, jamais assommé. L'égorgeur et le chasseur, au moment de planter le couteau ou de lancer la flèche, doit s'écrier : « Bism-Illah » (Au nom de Dieu) ou encore : « Allah Akbar » (Dieu est grand) : sinon, il n'y a pas de rôti possible.

Savourez maintenant cette tranche d'histoire naturelle, sauce mulsumane, littéralement extraite de « Sidi Khalil » :

« On peut manger le fœtus pourvu qu'il soit développé au point où le tronc commence à être velu ou laineux et qu'il soit du même genre zoologique que la mère, quoique d'une espèce différente. Car, si on trouvait un cochon dans le flanc d'une brebis, ou un mulet dans le flanc d'une vache, on ne le mangerait pas. Il n'en serait pas de même si on trouvait une brebis dans le flanc d'une vache, car ces deux genres d'animaux sont analogues. »

En cas de nécessité pressante, de faim, de soif extrêmes, il est licite de manger des animaux morts et de boire des liqueurs enivrantes ; mais il ne faut en prendre que juste de quoi s'empêcher de mourir.

Plutôt que de manger des animaux morts, que le croyant dérobe des aliments permis à ceux de ses corréligionnaires qui en ont trop et qui lui en refusent ; qu'il emploie au besoin la violence, il ne sera

pas répréhensible. J'ai peut-être la berlue, mais, en lisant ce passage, il me semble voir passer, sous le turban du prophète, le bout d'oreille du communard.

Et voilà à quelles conditions les Musulmans peuvent se remplir le ventre. Qu'on s'étonne après cela qu'ils soient le peuple du monde le plus mal nourri. Quelle cuisine faire avec de pareils vetos autour des casseroles, de pareils bâtons dans les tourne-broches !

Tout fidèle est astreint, au moins une fois, au pèlerinage de la Mecque, lors même qu'il devrait, en partant, laisser ses femmes, ses enfants, ses parents, sans autres ressources que la charité publique.

Il faut une préparation préalable.

Avant d'arriver aux lieux saints, on se met en « Ih ! ram », on se coupe les ongles, on se coupe les cheveux, mais sans se les nettoyer. Il est méritoire de garder la tête sale. On s'interdit rigoureusement les rapports sexuels, les bains, les parfums, le nettoyage de toutes les parties du corps, excepté les mains, les vêtements avec coutures, les ceintures, etc. Les poux, les ricinus qu'on peut avoir sur soi ne doivent être ni tués, ni dérangés. Il est permis de se débarrasser, mais sans leur faire de mal, des puces, punaises, vers, mouches et fourmis.

Sept tournées sont prescrites autour des lieux sacrés; pendant les trois premières, on sautille suivant un rythme particulier, en soulevant doucement les épaules. On embrasse une douzaine de fois par jour la fameuse pierre noire apportée là par Abraham et que Mahomet, dit-on, n'embrassait jamais sans pleurer. Enfin on procède aux lapidations du diable, un diable qui a la vie dure, avec sept cailloux, à peu près gros comme des noisettes, ramassés dans un périmètre déterminé, lancés certains jours, à certaines heures, d'une certaine façon, à une certaine distance, en prononçant certaines prières. Ces cailloux-là, accumulés depuis des siècles, formeraient des montagnes si les anges ne prenaient la peine de les enlever, au fur et à mesure qu'on les lance.

La moindre infraction à ces règles, aussi multiples que burlesques, annule tout le mérite de l'entreprise.

Il est difficile d'être plus bête. Les pèlerins de chez nous, eux au moins, ne font de mal à personne, tandis que ceux de là-bas avec leur crasse méritoire, leur vermine sacro-sainte, leur ignorance et leur insouciance de l'hygiène, leurs cadavres, et les cadavres de leurs bêtes semés sur toutes les routes, empoisonnent l'atmosphère, entretiennent et promènent, sous couleur de religion, un foyer de pestilence qui est une menace permanente à l'adresse du monde entier. Je demande le lazaret à perpétuité pour ces commis-voyageurs en choléra.

Je dois ajouter que les pèlerinages, aujourd'hui surtout, se font assez souvent par fondés de pouvoir, ce n'est pas bien orthodoxe, mais si commode !

Les petites drôleries s'élèvent dans les règles relatives au mariage, à un diapason tout à fait remarquable.

Le temps de la majorité conjugale est indiqué par les signes de la puberté.

La fille avant dix ans, le garçon avant douze, ne peuvent être réputés majeurs. Si la preuve de la puberté n'est pas faite, la majorité est fixée, pour le sexe faible, à quinze ans ; pour le fort, à dix-huit. Tout individu majeur peut se marier à son gré. Le consentement formel de l'homme est indispensable ; le silence de la fille vierge est considéré comme consentement ; la fille déflorée doit formuler le sien. Le mariage est célébré dans la maison du futur en présence de deux témoins ; le mari se rend ensuite seul devant le Cadi qui constate sa déclaration sur un registre. Après cette démarche a lieu le don nuptial. La mariée ne reçoit de sa famille qu'un trousseau. Le père et le tuteur testamentaire indiqué par lui peuvent imposer le mariage à la fille, mais non avec un fou, un impuissant, un difforme. Le mariage musulman n'est qu'un contrat entre le père qui vend et le mari qui achète. Le don nuptial représente le prix du marché dont la femme est l'objet.

« N'épousez jamais, disent Mahomet et ses commentateurs, que quatre femmes au plus. Choisissez celles qui vous auront plu. Il ne vous est pas permis d'épouser les femmes qui ont été les épouses de vos pères, vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, vos grand'mères, vos belles-mères, vos belles-sœurs, les femmes qui n'auront pas eu au moins trois fois leurs règles depuis leur veuvage ou leur répudiation, mais si le mal est fait, gardez-les. »

Voilà une finale qui va juste à l'encontre de l'adage : *Errare humanum est, perseverare diabolicum.*

Le mari doit partager également ses faveurs entre toutes ses femmes. « Ses faveurs ! » vous avez bien lu. C'est lui qu'on choie, qu'on courtise, qu'on implore, qui jette un mouchoir toujours ramassé, non seulement avec obéissance, mais avec reconnaissance. Quelle supériorité sur l'espèce de patito façonné par la mièvrerie quintessenciée de nos sociétés européennes !

« Celui, dit Mahomet, qui a deux femmes et qui néglige entièrement l'une d'elles, paraîtra au jour du jugement dernier avec deux fesses inégales. » C'est à donner la chair de poule, j'en conviens ; mais pourquoi, ô Mahomet ! pourquoi punir le Nord des fautes commises par le Midi !

Le prophète continue comme suit : « Vos femmes sont vos champs : entrez-y comme vous voulez, vous y semez, c'est Dieu qui fait germer. »

La métaphore est pleine de couleur et d'une irréprochable clarté : croirait-on que des pervers s'en s'ont autorisés, s'en autorisent pour violer toutes les lois de la nature ! Ces Musulmans ont le vice ingénieux.

« Chaque femme peut céder son tour à ses coépouses. Durant la maladie même, l'époux doit partager ses nuits entre ses différentes femmes. Le tuteur du mari aliéné doit conduire successivement celui-ci à chacune d'elles. »

Vous faites-vous une idée de ce que peuvent être ces amours

d'aliéné à la lueur d'une chandelle tenue par le tuteur complaisant? J'avoue que la perspective me rend rêveur.

« Un fidèle ne doit pas, après avoir passé une partie de la nuit chez une de ses femmes, se rendre auprès d'une autre pour y rester jusqu'au matin. » Ce serait faire preuve à la fois de gloutonnerie et d'ingratitude.

« Quand un fidèle épouse une vierge, il doit passer avec elle sept nuit consécutives. Si la femme n'est plus vierge, il ne lui doit que trois nuits. »

Rien à dire à cela, la différence paraît justifiée, quoique.....

« Chaque femme peut exiger de son mari qu'il s'approche d'elle une fois au moins tous les quatre mois. »

La portion congrue!

« Le rapprochement sexuel est interdit après un accouchement, quand la femme se trouve en « iddet », c'est-à-dire, tant qu'elle n'a pas eu ses menstrues au moins trois fois depuis son veuvage ou sa répudiation, quand le soleil se trouve dans le signe de l'Écrevisse, pendant une éclipse de soleil ou de lune, pendant l'aurore et pendant le crépuscule, pendant la nuit qui suit le premier jour du mois, pendant la nuit du milieu du mois, en voyage, quand l'ablution n'est pas possible, pendant une tempête, un tremblement de terre, pendant la navigation, quand un des époux est complètement dénudé, après une perte nocturne et avant la purification, quand il y a chance d'être vu. »

Nous retrouvons là l'esprit tatillon et contrariant qui a présidé aux prescriptions culinaires. Quelle accumulation jalouse d'épines, de tessons et de pièges à loup autour de la pomme!

Monsieur très enflammé s'est approché de Madame très..... disons : très obéissante, car il paraît qu'ici les dames ne s'enflamment guère, et, la prenant dans ses bras, a murmuré : « *Adji, aziza, ia kebdi, ia-aini, ia bedri, ia ourideti, kobbli esseker* » (Viens, chérie, mon foie, mon œil, ma pleine lune, ma petite rose, verse-moi l'ivresse).

Madame a répondu de sa voix la plus douce : « *Neham, ia tchemsi* » (Oui, mon soleil) et, ce serait le cas de tirer le rideau si Monsieur, brusquement interrompu par la lueur d'un éclair ou le souvenir du calendrier, ne s'était dressé en s'écriant : « Sapristi, pas de bêtise, il va faire de l'orage, » ou bien : « Nous sommes dans le signe de l'Écrevisse. » Jouée par les bons acteurs du Palais-Royal, cette saynète à deux personnages ne désopilerait elle pas les rates les plus réfractaires?

Le mari peut, à toute époque, et, sans être tenu d'alléguer aucun motif, répudier sa femme, et il peut, à sa volonté, la reprendre. Mais si, après deux répudiations, il en prononce une troisième en ces termes : « Votre bride est sur vos épaules, vous êtes hors de moi, vous êtes un péché pour moi. Vous êtes pour moi comme le dos de ma mère. » Alors, mais alors seulement, la chose est définitive et il ne peut reprendre sa femme que si elle a été préalablement épousée et répudiée par un autre.

Mystère et promiscuité!

Le divorce peut être prononcé sur la plainte de la femme en cas de mauvais traitements constatés, d'impuissance du mari, de caresses contre nature. Dans ce dernier cas, la femme se présentant devant le Cadi élève en l'air ses souliers retournés, elle n'a besoin d'ajouter aucun commentaire, on sait ce que cette pantomime veut dire.

Le Prophète, au point de vue du mariage, comme à beaucoup d'autres, avait ses privilèges. Il pouvait donner de l'espoir à celle qui lui plaisait, recevoir dans sa couche celle qu'il voulait et la reprendre après l'avoir négligée. Il n'était nullement coupable en agissant ainsi. Un Musulman était obligé de répudier sa femme pour la laisser épouser par le Prophète qui la convoitait. Le Prophète pouvait épouser sa préférée, malgré ses parents, malgré elle. Il n'était pas astreint comme le commun des croyants à n'avoir que quatre femmes au maximum, il en a eu dix-sept, suivant les uns; vingt-sept, suivant les autres. Il ne devait ni le don nuptial, ni la répartition égale de ses faveurs entre ses différentes femmes. Celles-

ci après sa mort, ne se remariaient plus. C'est ce qu'on peut appeler une jolie part de fondateur.

Les textes suivants consacrent l'infériorité de la femme :

(Coran) « Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Quand elles sont vertueuses, elles obéissent sans murmurer et conservent soigneusement, pendant l'absence de leurs maris, leurs personnes et leurs biens. Vous réprimanderez les désobéissantes, vous les relèguerez dans des lits à part, vous les battrez, mais dès qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Dieu est grand ! Dieu vous commande, dans le partage de vos biens entre vos enfants, de donner aux garçons la portion de deux filles. Si une femme craint la violence de son mari ou son aversion, qu'elle fasse des sacrifices pour s'arranger ; la paix est un grand bien.

Cette consécration de l'infériorité féminine se retrouve chez les Indiens, exprimée avec une beaucoup plus grande énergie :

(Maha-Bahrata) « La mort, les régions infernales, le tranchant du rasoir, le poison, les serpents venimeux : tous ces fléaux réunis ne sont pas pires que la femme (Manou). Les femmes ont en partage l'amour de leur lit, de leur siège et de la parure, la concupiscence, la colère et la perfidie ; que les hommes ne leur reconnaissent aucune capacité afin qu'elles se conduisent sans éprouver de mal. Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse, de son mari ; après la mort de son mari, de ses fils ; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari où à leur défaut, de son père ; si elle n'a pas de parents paternels, du souverain. Une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise. »

Je termine ce chapitre auquel j'aurais pu aisément donner plus d'ampleur en signalant que certains docteurs musulmans, qui font encore autorité auprès des vrais dévots, admettent des grossesses de cinq ans. Rétention et marinade !

J'ai glané aussi quelques préceptes bizarres de convenance et de civilité.

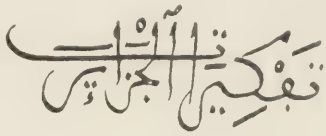
(Coran) « N'ayez jamais chez vous aucune statue, aucune peinture, aucune image d'être animé; c'est funeste. »

« Ne jouez, ni aux dés, ni aux cartes, ni aux échecs. Ne mangez pas dans les marchés. Quand vous entrez aux lieux d'aisance, que ce soit du pied gauche, et, quand vous en sortez, que ce soit du pied droit; pour les mosquées, intervertissez l'ordre. N'urinez jamais debout, c'est la posture des infidèles. Si quelqu'un vous salue, rendez-lui le salut, plus honnête encore ou au moins le salut, Dieu compte tout. Quand vous entrez dans une maison, saluez-en les habitants et que ceux-ci vous répondent. Ne marchez pas fastueusement sur la terre, vous ne sauriez ni la fendre en deux, ni égaler la hauteur des montagnes. Cherchez à modérer votre pas et votre voix, la plus désagréable des voix, est celle de l'âne. »

« O prophète, prescris aux femmes des croyants d'abaisser un voile sur leur visage, il sera la marque de leur vertu et servira de frein aux discours du public. »

« Les femmes qui n'enfantent plus et qui n'espèrent plus pouvoir se marier ne sont pas répréhensibles en ôtant leur voile, si elles ne l'ôtent pas, c'est mieux ». — Ouf! si cela ne vous suffit pas, c'est que vous avez la digestion de la bêtise remarquablement facile; moi, j'ai des nausées, je voudrais pouvoir envoyer un Tartarin, ne fût-il pas de Tarascon, au haut de chaque minaret, et là, entre ciel et terre, au-dessus des imbéciles prosternés, le faire crier de sa plus belle voix : « La Allah, Il Allah! Mahomet et ses commentateurs sont des farceurs. »

Ce cri qui est celui de mon cœur ne convertirait personne, mais il me semble que je serais soulagé de l'entendre.



VI

PROSTITUÉES — FUMEURS DE KIF — AISSAOUAS — CHANSONS ET MORCEAUX DE LITTÉRATURE ARABES

La prostitution à Alger est réglementée par un arrêté préfectoral, du 9 décembre 1872 encore en vigueur ; en voici les dispositions principales :

« Les femmes, dites publiques, sont, après les formalités requises, inscrites au bureau des mœurs à la police centrale, sur des registres *ad hoc*. Elles sont également assujetties à prendre une carte conforme au modèle adopté. Cette carte est seulement une garantie donnée à la santé publique, elle ne comporte aucune dérogation aux lois protectrices de la morale. »

Lois protectrices de la morale ! ce style administratif est pompeux, mais obscur.

« Les inscriptions sont volontaires ou faites d'office. Toute femme ou fille qui désire obtenir son inscription sur le contrôle des femmes soumises doit se présenter devant le commissaire central. Elle sera provisoirement inscrite et recevra une carte provisoire. L'inscription deviendra définitive lorsque le commissaire central aura réuni les renseignements voulus ainsi que les pièces cons-

tatant l'identité de la déclarante. Toute femme ou fille qui se livre notoirement à la prostitution est réputée femme publique. La notoriété peut être acquise par les faits suivants : la société habituelle sciemment recherchée des femmes soumises, les rencontres en récidive dans un lieu de débauche ; l'arrestation en récidive sur la voie publique pour conduite contraire aux bonnes mœurs ; la propagation du mal vénérien ; la domesticité dans une maison de prostitution jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Les femmes soumises sont classées: en femmes dites de maisons, et en femmes dites: isolées. Les premières sont celles qui demeurent dans les maisons dites : de tolérance ; les secondes sont celles qui ont un domicile particulier, soit dans un appartement garni, soit dans un appartement dont le mobilier leur appartient. Au moment de leur inscription, les femmes feront connaître à quelle classe elles veulent appartenir; elles indiqueront la maison de tolérance dans laquelle elles désirent être reçues ; si elles choisissent la classe des isolées, elles indiqueront leur domicile par rue, maison et étage. Au moment de l'inscription, on fera connaître aux femmes isolées les rues et les maisons où, par des motifs d'ordre et de convenance, il leur sera interdit de loger. Il est défendu aux femmes soumises de se produire dans les lieux publics, non plus que dans les lieux déserts (articles 2 et 7).»

Mais alors, qu'est-ce qui leur reste ? Décidément tout n'est pas rose dans la carrière de l'inconduite.

On n'inscrit aucune femme ou fille avant dix-huit ans ; passé cet âge, quand elles se livrent notoirement à la prostitution et sont abandonnées de leurs parents, on les inscrit comme soumises dans la catégorie des « isolées », elles ne sont admises en maison qu'après leur vingt et unième année. Il existe à Alger dix-sept maisons de tolérance autorisées ; quinze dans la haute ville ; deux dans la ville basse ; ces maisons avaient, au 1er janvier 1883, un total de 119 femmes. Les femmes isolées étaient à la même date au nombre de 375 ; total : 494 ; voici leur répartition par nationalité;

une heureuse chance m'a permis de me procurer des renseignements officiels.

	EN MAISON	SOLÉES
Françaises	43	59
Arabes	1	240
Négresses	»	3
Kabyles	»	36
Espagnoles	64	15
Italiennes	5	6
Belges	2	1
Suissesses	1	4
Allemandes	3	9
Anglaises ou Maltaises	»	2
TOTAL	119	375

Les prostituées indigènes ont presque toutes été répudiées par leurs maris.

La prostitution clandestine est considérable à Alger. La police des mœurs s'efforce de la diminuer en faisant inscrire celles qui s'y livrent; mais elle rencontre des obstacles nombreux, notamment pour les femmes mariées dont le désordre s'abrite derrière la complaisance trop souvent intéressée des maris ; les filles employées dans les auberges, restaurants, débits de boissons ; celles qui se livrent à un travail quelconque invoqué comme suffisant à leurs besoins ; celles qui se disent entretenues et trouvent facilement un homme connu pour leur prêter ou lenr vendre sa caution.

Ces irrégulières, ces volontaires du vice, rebelles à l'embrigadement, ont parfois des surnoms originaux : « Phylloxera, Siroco, La Chiffa, La Goulette, » c'est ce qu'elles m'ont semblé avoir de mieux. Si je les ai bien vues, aucune ne ferait ses frais sur le boulevard Montmartre, ni même sur le boulevard Saint-Michel.

Le nombre des vénériennes en traitement à l'hôpital est en moyenne de quarante à cinquante, il augmente avec le nombre des marins dans le port et des soldats dans les casernes.

Les comptoirs et dortoirs de ces dames ressemblent à s'y méprendre à ceux d'Europe. Portes épaisses percées de judas grillés à travers lesquels on aperçoit souvent, sur une couchette à rideaux blancs, une nymphe fourbue sommeillant entre deux assauts, même mobilier banal et défraîchi, mêmes toilettes, même profusion de fard : l'Orient ne se révèle que par une saleté plus grande, des odeurs plus violentes où dominent le musc, l'encens, le benjoin et l'essence de roses; une musique plus sauvage où la guitare et la darbouka, espèce de tambour en terre cuite, remplacent le piano, et surtout par un développement plus considérable des quatre hémisphères, disons : des charmes, si ce mot poétique et concret vous plaît mieux. Je pousse une de ces portes au bout d'une ruelle sombre. Un vieux bonhomme, à tête de vautour, repose sur un grabat, une vieille femme en costume de juive, remue je ne sais quoi dans une tasse; rien qui indique le culte de Vénus. Je me dispose à me retirer, balbutiant une excuse, le vieux m'interpelle : « Qu'*ist* ce qui c'est, entrez, f*ir*mez la porte ! » il adresse à la vieille quelques mots arabes, celle-ci frappe dans ses mains, un rideau se soulève, deux fillettes paraissent. Type juif très accentué, très brunes, les cheveux en longues nattes, entremêlés de sequins. Elles se tiennent devant moi, la tête un peu penchée, l'œil en coulisse, les mains jointes, dans la jolie pose, moitié hardie, moitié confuse de « l'esclave au marché. » Treize ans peut-être, la plus jeune, quinze ans, l'autre, à coup sûr, pas l'âge requis pour être inscrites, même dans la catégorie des « isolées ».

— « Rebecca, Meryem, ça bon, ça jeune, ça mes filles, choisissez, » dit le vieux et il promène sur cette marchandise humaine dont il est à la fois le fabricant et le détaillant, un regard d'une éloquence cynique qui s'arrête aux bons endroits. Je choisis la fuite, abandonnant cette intéressante famille à son petit trafic nocturne.

*
* *

Le « Kif ou Hachicha » se prépare avec les sommités du chanvre ordinaire cueillies à un certain degré de maturité, séchées, séparées de leurs graines et soigneusement mondées. On le mélange avec du tabac pour en faire des cigarettes, on le mélange avec du miel, du

Fumeur de kif

sucre et des épices pour en faire des confitures (« Madjouna »), ou des bonbons. Le véritable amateur, le « hachaïchi », le fume pur dans un appareil spécial : la « chira. » Il se compose d'un récipient en cuivre de forme ovale et de la grosseur d'un œuf d'autruche, percé à sa partie supérieure d'un trou dans lequel entre exactement un tube de métal qui va jusqu'à quelques millimètres du fond et qui est surmonté d'une petite passoire évasée dans la-

quelle on dépose le kif. Un second trou, percé à peu de distance du premier, reçoit un tuyau de merisier muni d'un bout d'ambre. C'est un Narguilé d'une physionomie particulière. Pour s'en servir, on introduit de l'eau pure dans la boule jusqu'à noyer la partie inférieure du tube qui porte le fourneau et on allume le kif, après s'être assuré que les joints des tubes sont bien étanches. Le préparateur qui a pris minutieusement toutes ces précautions, purge lui-même l'instrument de l'air qu'il contient encore en aspirant quelques courtes bouffées et le présente au « hachaïchi » impassible, assis sur les nattes de la « Machacha ». Celui-ci se recueille un instant, expire bruyamment tout l'air de ses poumons, embouche le tuyau de merisier et aspire le plus longuement possible la fumée rafraîchie de la « Chira ». Il la rejette en nuages épais par la bouche et par le nez et ne passe l'instrument à son voisin qu'au moment où il sent l'ivresse venir. Elle vient très vite et s'accompagne assez fréquemment d'une sorte de délire homicide. L'intoxiqué s'arme d'une hâche, d'un couteau, d'un bâton, d'un instrument quelconque, descend dans la rue, et l'œil hagard, l'écume aux lèvres, frappe au hasard de la rencontre. Les juifs se plaignent que ce hasard-là tombe sur eux plus souvent qu'à leur tour, mais tout le monde sait qu'ils ont la monomanie de la plainte. Le Conseil général d'Alger a formulé, récemment et à plusieurs reprises, un vœu tendant à interdire d'une manière absolue la vente du kif, l'administration n'a pas pensé qu'il fût possible d'y faire droit et s'est bornée à appeler de nouveau sur les établissements publics la surveillance de ses agents, surveillance insuffisante, car les « hachaïchis. » se réunissent le plus souvent au domicile de l'un d'eux.

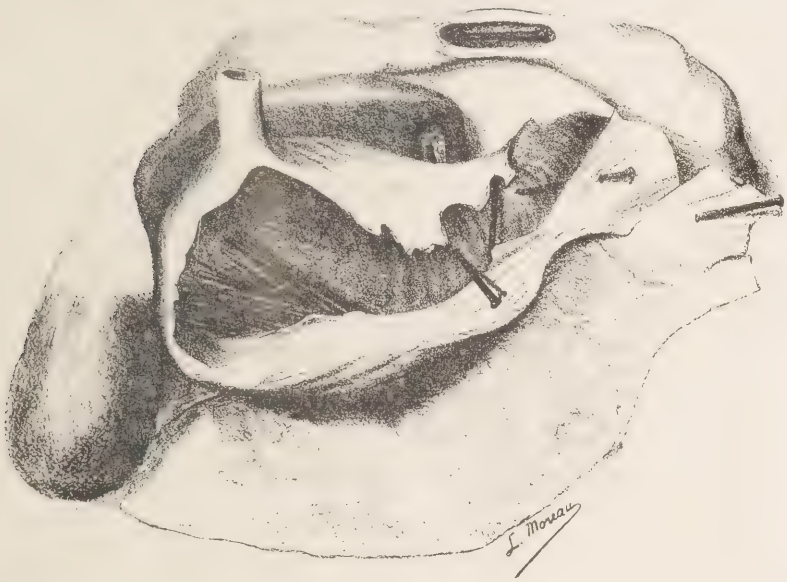
*
* *

Ce qu'étaient jadis les « Aïssaouas », et comment ils se rattachent à Jésus-Christ dont ils se prétendent les descendants, j'imagine, vous jugeant d'après moi, que vous n'êtes guère curieux de le savoir. Ce qu'ils sont aujourd'hui, je vais vous le dire. Un ramassis de charlatans et de fanatiques, plus de charlatans que de fanatiques, experts dans l'art de se faire des revenus avec des grimaces, grâce à la colonie sans cesse renouvelée des étrangers naïfs. C'est généralement le vendredi soir, dans une des ruelles avoisinant la prison civile et dans une salle quelconque louée ou prêtée pour la circonstance, que se donne la représentation. A la lueur d'un grand cierge planté droit au milieu et de deux ou trois lampes accrochées à la muraille, une demi-douzaine de porte-turbans, accroupis vis-à-vis des spectateurs, chantent en s'accompagnant sur des tambourins qu'ils élèvent et abaissent en cadence. Le chant que je me fais traduire exalte la puissance de Dieu, celle de Mahomet et implore leurs faveurs : « Dieu, notre maître, Mahomet, son prophète, faites que nos yeux voient loin et longtemps, que nos bras soient forts, nos jambes agiles et nos ventres pleins. Rendez-nous riches, débarrassez-nous de nos ennemis, accomplissez tous nos désirs ! » Très réalistes, comme vous voyez, ces paroissiens-là ! Quand un couplet est fini, ils le recommencent, c'est d'une assoupissante monotonie. L'accompagnement sur une mesure alternée à deux, trois et quatre temps, me semble plus sauvage que capiteux ; rien autre, au moins en apparence, pour entraîner les artistes, je ne serais pas surpris qu'il y eût de l'absinthe ou du kif dans les coulisses. Ils arrivent, d'abord, un à un, puis, par groupes, se placent entre l'orchestre et les spectateurs,

ôtent leurs turbans, battent des entrechats d'une frénésie croissante, tournent sur eux-mêmes et marquent la mesure en jetant la tête en avant, violemment, jusqu'à toucher la poitrine. Au bout d'un quart d'heure de cette gymnastique, l'esprit protecteur de la secte les obsède complètement et ils accomplissent avec des hurlements de bêtes fauves leurs fameux tours de force. Ils se percent les joues avec des tiges de fer, promènent la langue, la paume des mains et la plante des pieds sur une pelle rougie au feu, avalent ou font mine d'avaler des cailloux, des clous, des morceaux de verre, des scorpions ; je dis : des scorpions, il n'y en avait qu'un ce soir-là, un pour six, et pas bien gros, broutent la feuille épaisse et hérissée de piquants du figuier de Barbarie ; rien qui dépasse la moyenne des jongleries de France. Quelle différence avec l'Indien qui, sans vêtements, sans musique, sans compères, sans apprêts d'aucune sorte, transforme un bâton sec en arbuste fleuri, une bille en mappemonde, une mappemonde en bille, se cravate avec des serpents venimeux et se suspend par le dos à un crochet de fer!

Un vieil Aissaoua, bien connu à Alger, presque aveugle, complètement édenté, me servait de guide et d'interprète; je le croyais depuis longtemps passé dans la réserve de la confrérie, tout à coup, à certain appel de l'orchestre, il se drapa, bondit, pinça le cancan sacré, entrechoquant ses tibias sexagénaires, décharnés et sonores comme des os de squelette, et contorsionnant sa tête blanchie, puis, anhélant, ankylosé, fourbu, il se laissa tomber sur la natte et se restaura, à l'instar des camarades, avec un joli tas de galets et de clous. — « Qu'est-ce qui vous a pris? lui demandai-je, vous n'y étiez pas forcé? » — « Que voulez-vous! l'habitude! Il y a trente ans que je fais ça. » — « Mais enfin à quoi bon toutes ces acrobaties? » — « A prouver qu'avec la protection de Dieu nous pouvons faire sans peine ce qui est interdit aux autres hommes. » Il faut avouer que voilà un aspect nouveau de l'orgueil humain. La séance se termine par une quête de l'Impresario pour les frais du culte. On ne donne pas moins de quarante sous, il n'y a pas de ma-

ximum. Malgré ce que j'ai vu, malgré les affirmations de mon vieux fanatique, je me demande si l'absorption de ces substances peu alimentaires a réellement lieu ; une observation recueillie dans l'*Alger médical* lève tous mes doutes. Au commencement de 1881, un Arabe, âgé d'environ cinquante-cinq ans, entre à l'hôpital



Estomac d'Aissaoua

civil, accusant une perte d'appétit, des vomissements après les repas, une douleur lancinante dans la région épigastrique. Le médecin diagnostique une fièvre intermittente à tendances pernicieuses et administre le sulfate de quinine à hautes doses. Le malade meurt le 24 mars, après deux mois de traitement, et voici les résultats tout à fait inattendus de l'autopsie. En enlevant le tube digestif, on sent à travers les parois des corps rigides, acérés, une extrémité d'un de ces piquants fait même hernie à travers l'intestin grêle, c'est la tête d'un gros clou. L'ouverture de l'estomac, par

son bord supérieur, donne issue à une grande quantité de liquide noir analogue à la sépia. Des lavages successifs font voir au fond de la grosse extrémité de l'estomac un amas de clous dont la plupart présentent entre eux une stratification régulière, ce sont des pointes de Paris d'une longueur de dix centimètres, la tête est plus volumineuse qu'une lentille ordinaire; il y en a trente. L'une d'elles est enclavée dans la première portion du duodénum dont elle a perforé la paroi antérieure. Dans la seconde portion, une autre pointe analogue, perforant les tuniques intestinales, est allée s'implanter dans le foie, et y a produit un abcès dont la section transversale a les dimensions d'une pièce de cinq francs en argent. Plusieurs autres sont accolées aux parois de l'intestin grêle, le colon descendant en contient une. Ces pointes sont toutes plus ou moins décomposées par les acides intérieurs, quelques-unes sont réduites aux proportions d'une grosse épingle. Le malade qui connaissait, à n'en pas douter, l'existence de ce dépôt de ferraille dans son tube digestif, a eu l'orgueil stoïque et bête de n'en pas souffler mot. De cette observation résulte que certains Aissaouas absorbent parfaitement les clous, mais qu'ils les digèrent mal. Décidément, il n'y a plus de miracles.

*
* *

Ce n'est pas chose facile que de se procurer des chansons arabes, elles s'envolent sans que personne songe à les recueillir et à les imprimer. Voici quelques couplets notés dans les cafés maures à leur sortie du gosier de l'artiste; la poésie n'y ouvre pas des ailes bien larges; l'originalité de l'expression est contestable, que leur authenticité les excuse.

« Pourquoi, ô mes oncles, me reprochez-vous d'aller voir Yamina ? On peut adresser des reproches au négligent, au paresseux, au lâche, au méchant, à l'amoureux des courtisanes, mais celui qui recherche une honnête fille d'une honnête famille n'en mérite aucun. Vous avez été jeunes, ô mes oncles, vous avez aimé, le souvenir de vos anciennes ardeurs devrait vous rendre indulgents pour les miennes. Si quelqu'un doute de la beauté d'Yamina, qu'il se rende auprès d'elle, il verra si la plus brillante des étoiles peut lui être comparée. Je lui resterai fidèle ; que Dieu détruise les tentes de ceux qui veulent nous séparer ! »

« Celle que j'aime ressemble à une lune qui se lève, elle a la taille svelte d'un arbuste des jardins ; celle que j'aime est la reine des jeunes vierges. Le jour je suis son esclave, et, la nuit, l'esclave de son ombre. Elle a mon cœur, qui sait où est le sien ? Quand viendra-t-elle s'asseoir avec moi dans les bosquets parfumés d'où on voit la mer ? Elle est fraîche comme une fleur ; sur son front tombent des boucles noires comme l'aile du corbeau, ses sourcils se rejoignent gracieusement en forme de « noun » (lettre arabe ن) ; sur ses joues brillent les lis et les roses ; ses lèvres effacent l'éclat du corail ; sa salive est plus douce que le sucre, plus savoureuse que le miel. Que Dieu perde les traîtres comme l'amour m'a perdu ! »

« Mon amant a des protecteurs puissants, sa parole est écoutée, si le cocu bronche, il fera connaissance avec le bâton. Mon mari sent le cafard, et mon amant la figue. Mon mari a la peau rugueuse comme le chardon dont se nourrissent les ânes, la peau de mon amant est fine et douce comme la soie. Mon mari me fait dix caresses et ses ardeurs me laissent froide, mon amant m'en fait une, et je me pâme de plaisir ! »

*
* *

Ce qui va suivre est extrait presque littéralement d'un document arabe traduit en 1876 par le baron R..., capitaine d'état-major, et autographié à trente-cinq exemplaires seulement. Ce document intitulé : « *le Cheikh Nefzaouï* », traite de l'amour physique, et rappelle beaucoup le fameux « *Kokogame* » des Indiens, il renferme des détails et des dessins intéressants, très intéressants, mais libidineux, très libidineux ; ce n'est pas sans peine que j'y ai pu trouver pâture présentable pour les pudeurs contemporaines, encore ai-je dû parfois avoir recours à l'ellipse et à la synonymie.

« Sache, ô vizir, que la miséricorde de Dieu soit sur toi ! sache qu'il y a des femmes de toutes sortes, les unes méprisables, les autres dignes d'éloges. Pour qu'une femme plaise aux hommes, il faut qu'elle ait une jolie taille et un riche embonpoint. Ses cheveux et ses sourcils seront noirs, son front large, ses yeux très grands avec des prunelles d'un noir pur au milieu d'une sclérotique d'un blanc limpide. Ses joues seront d'un ovale parfait, son nez élégant, sa bouche gracieuse et vermeille, son cou long, sa nuque robuste, ses seins fermes, son ventre très développé, ses cuisses très dures. Ses mains et ses pieds se feront remarquer par leur élégance, ses bras et ses avant-bras agréablement potelés encadreront des épaules robustes. Si une femme, pourvue de ces qualités, est vue par devant, on est fasciné, si elle est vue par derrière, on meurt. Vue assise, c'est un dôme arrondi ; couchée, c'est un lit moelleux ; debout, c'est la hampe d'un drapeau. Elle parle et rit peu, jamais sans motif. Elle ne quitte pas sa maison, même pour aller chez les voisins qu'elle connaît. Elle n'a point d'amie parmi les femmes. Elle ne donne sa confiance à qui que ce soit, et son mari est son seul appui. Elle ne reçoit rien de personne, si ce n'est de son mari

et de ses parents. Elle n'a ni fautes à cacher, ni mauvaises raisons à donner. Elle ne fait d'agaceries à personne. Si son mari lui témoigne l'intention de remplir le devoir conjugal, elle se conforme à ses désirs, elle les devance même à l'occasion, mais sans jamais devenir importune. Elle l'aide dans ses affaires, elle ne le fatigue, ni de ses plaintes, ni de ses pleurs, elle partage ses chagrins, et ne se réjouit pas si elle le voit triste. Elle ne s'abandonne qu'à lui, dût-elle mourir d'abstinence. Elle cache avec soin ses parties honteuses, et observe sur toute sa personne la propreté la plus scrupuleuse. Elle se parfume d'encens et de benjoin, se sert d'antimoine pour sa toilette, et se nettoie les dents avec du « souak » (écorce de noyer). Une pareille femme sera chérie de tous les hommes.

La femme qui mérite le mépris des hommes est laide et bavarde. Elle a les cheveux crépus, le front saillant, les yeux petits et châssieux, le nez énorme, les lèvres blafardes, la bouche grande, les dents séparées par des brèches, ses pommettes sont violacées et son menton couvert de poils. Son cou est mince avec des tendons saillants, ses épaules resserrées, sa poitrine étroite. Ses seins tombent comme de longues lanières de peau, son ventre ressemble à une outre vide. Ses côtes font saillie comme des arcades, on peut compter les os de sa colonne vertébrale. Elle a de gros genoux, des jambes étiques, des pieds comme des guitares. Elle sent la charogne. Une telle femme ne peut procurer aucun plaisir et éteint par son seul aspect les ardeurs masculines les plus vives. On doit mépriser aussi la femme qui rit continuellement aux éclats, car le Sage a dit : « Quand tu verras une femme portée au rire, aimant le jeu, continuellement en course chez les voisins, se mêlant de ce qui ne la regarde pas, fatiguant son mari de plaintes perpétuelles, se liguant avec les autres femmes contre lui, faisant l'importante, acceptant les dons de chacun, sache que cette femme est une prostituée sans vergogne. »

« Est également méprisable, celle qui a un caractère triste, qui est légère, bavarde, raisonneuse, cancanière, indiscrète. Celle-là ne

parle que pour tromper, ne promet que pour ne pas tenir, trahit tous ceux qui se confient à elle, elle est débauchée, voleuse, ordurière et violente, incapable de donner un bon conseil, constamment occupée des affaires d'autrui, toujours à l'affût des nouvelles futiles. Elle aime beaucoup le repos, pas du tout le travail, elle emploie des paroles malséantes en s'adressant à des Musulmans, et même à son mari, Elle a sans cesse l'injure à la bouche. Elle est d'une malpropreté révoltante, et ne se sert jamais d'antimoine ni de souak. Dieu nous en préserve ! »

« Écoute maintenant, ô vizir, que la miséricorde de Dieu soit sur toi ! écoute ce que signifient les rêves :

« Celui qui, en rêve, se voit castré, est près de sa mort, il doit s'attendre à la perte de son souvenir et à l'extinction de sa race. — Les dents représentent des années, celui qui voit en songe une série de dents bien alignées vivra longtemps. — La vue d'un lys est le pronostic d'un malheur qui durera une année. — La vue des autruches signifie : péril de mort. — La vue d'un bouclier : l'imminence d'une série de malheurs. — La rose fraîche : une grande joie. — La rose fanée : une nouvelle mensongère. — La marmite : la conclusion heureuse des affaires dans lesquelles on est engagé. — La jarre, quand elle est intacte : des surprises désagréables ; quand elle est cassée, vous n'avez rien à craindre, car elle a laissé échapper tout ce qu'elle renfermait de mauvais. — La sciure de bois annonce une bonne nouvelle. — Un encrier : la guérison de la maladie dont on souffre. — Un turban, s'il tombe sur les yeux : la cécité à bref délai. — Un fusil, s'il a été perdu et s'il est retrouvé en bon état, est un indice de succès. — Quand on s'est vu en rêve sortant facilement par une fenêtre, on sortira avec honneur de toutes les affaires dans lesquelles on est engagé ; si la fenêtre est étroite et la sortie difficile, on n'obtiendra le succès qu'au prix de grands efforts. — Quand vous avez rêvé d'orange amère, soyez sûr que la calomnie s'attaquera à vous, et qu'elle viendra de l'endroit où vous avez vu le fruit. — Les arbres annoncent des discus-

sions. — Les carottes : des tristesses. — Les navets : des affaires arrangées, et, plus le navet sera gros, plus les affaires seront importantes. — Le fusil de guerre : des complots s'ourdissant en secret ; le fusil faisant feu : des complots sur le point d'éclater. — La vue du feu est de mauvais augure. — Si vous avez rêvé fêtes et banquets, attendez-vous à tout le contraire. — Si votre ami vous est apparu vous faisant ses adieux : réjouissez-vous, son retour est proche. — Si vous vous êtes vu jouissant d'une femme, vous obtiendrez tout ce que vous désirez ; si cette femme est votre mère, votre sœur ou votre nourrice, vous vous rendrez à des endroits sacrés, et vous verrez peut-être même le tombeau du prophète. — La vue d'un pantalon est le pronostic d'une nomination à un emploi élevé (Un homme ayant rêvé que l'émir lui donnait un pantalon devint cadi). — L'amande présage la fin des tourments et la guérison des maladies. — La chute d'une molaire : la mort d'un ennemi. — La vue d'une chose pliée : divulgation d'un secret. — Le fait d'entrer dans une maison par la fenêtre ou de chausser un soulier : possession d'une femme jeune ou d'une vierge, si la construction est récente, le soulier neuf et en bon état ; dans le cas contraire, possession d'une vieille femme. — Celui qui rêvera du Coran devra s'appliquer le sens du passage rêvé. — Celui qui rêvera de chevaux et de mulets pourra espérer le bien. — La chute du turban est un signe d'ignominie, parce que le turban est la couronne du Musulman. »

* * *

HISTOIRE DE L'HOMME EXPERT EN STRATAGÈMES DUPÉ PAR UNE FEMME

On raconte qu'un homme avait recueilli toutes les ruses, tous les stratagèmes inventés par les femmes et prétendait qu'aucune

ne saurait le duper. Une femme de grande beauté et pleine d'esprit eût connaissance de ce propos. Elle prépara alors à son intention dans le « Medjèlés » (salon au rez-de-chaussée) une collation où figuraient plusieurs espèces de vins et des mets très recherchés, puis elle l'envoya prier de venir la voir. Comme elle était renommée pour la toute puissance de ses charmes, elle avait excité ses désirs et il s'empressa de se rendre à son invitation. Elle avait revêtu ses plus beaux vêtements, s'était parée de ses plus beaux bijoux et exhalait les parfums les plus suaves. Assurément, n'importe qui en la voyant ainsi serait tombé dans le trouble. Il y tomba, dès qu'il fût en sa présence. Cependant cette femme paraissait préoccupée de son mari et exprimait la crainte qu'il ne vint à rentrer d'un moment à l'autre. Il est nécessaire de savoir que ce mari était très orgueilleux, très jaloux, très violent, et n'aurait pas hésité à répandre le sang de celui qu'il aurait trouvé rôdant près de sa maison. Qu'aurait-il fait à plus forte raison à celui qu'il aurait trouvé à l'intérieur! Pendant que cette femme et celui qui se flattait de la posséder bientôt se divertissaient dans le Medjèlès, un coup fut frappé à la porte de la maison, le cœur de l'amant en expectative se remplit aussitôt de crainte, surtout quand la femme s'écria : « C'est mon mari qui rentre! » Elle le fit cacher tout tremblant dans une armoire, en ferma la porte sur lui et laissa la clef dans la chambre, puis elle alla ouvrir à son mari. Celui-ci vit en entrant le vin et les mets, il demanda ce que cela signifiait et pour qui c'était. « C'est pour mon amant que j'ai ici, » répondit la femme. — « Et, où est-il donc? » — « Dans cette armoire, » ajouta-t-elle en montrant le meuble où étouffait le patient. Le cœur du mari se serra à ses paroles. Il se leva, alla à l'armoire, mais en trouva la porte fermée. « Où est la clef? » demanda-t-il. Elle répondit : « La voilà! » et la lui jeta. Comme il l'introduisait dans la serrure, elle se mit à rire aux éclats. « De quoi ris-tu! » s'écria-t-il en se tournant vers elle. — « Je ris de la faiblesse de ta raison. O homme sans discerne-

ment, crois-tu donc que si j'avais eu réellement un amant, et si je l'avais fait entrer dans cette chambre, je t'aurais dit qu'il y était en t'indiquant sa cachette. Je ne suis pas si sotte. Je n'ai eu d'autre idée que de t'offrir une collation à ton retour et j'ai voulu simplement plaisanter avec toi en agissant comme je l'ai fait. » Le mari laissa alors la clef dans la serrure de l'armoire sans l'ouvrir et revenant vers la table, très confus, il dit : « Je n'ai jamais eu le moindre doute sur ta sincérité. » Ils se mirent alors à boire, à manger et à se caresser. Le mari finit par sortir. La femme alla alors délivrer le patient qui était d'une pâleur mortelle et qui avait fait abondamment dans ses chausses : « Eh bien, s'écria-t-elle, Monsieur le connaisseur en ruses féminines, en connaissez-vous beaucoup qui vaillent celle-là? » Il répondit : « Nul ne saura jamais ce dont les femmes sont capables ! »

* * *

HISTOIRE DE L'AMANT SURPRIS PAR L'ARRIVÉE INOPINÉE DU MARI

On raconte qu'une femme mariée à un homme d'un caractère violent, et surprise par son retour imprévu au moment où elle se trouvait avec son amant, n'eût que le temps de faire cacher celui-ci sous le lit. Elle n'imaginait aucun moyen de le tirer de là, et, dans son inquiétude, ne tenait pas en place. A la porte de la rue, une voisine remarqua son trouble et lui en demanda la cause, elle la lui dit et en reçut cette réponse : « Rentre chez-toi, je me charge de rendre la liberté à ton amant ». Elle rentra donc, la voi-

sine ne tarda pas à venir la rejoindre et se mit à préparer avec elle le repas du mari. La femme se trouvait placée devant son mari et la voisine, en face du lit. Celle-ci raconta des histoires sur les ruses des femmes, et entre autres, la suivante : « Une femme mariée avait un amant qu'elle chérissait et dont elle était chérie; elle le reçut un jour en l'absence de son mari, mais ce dernier étant survenu, elle le cacha sous le lit, puis s'asseyant près de son mari qui prenait quelques rafraîchissements, elle lui tint compagnie en jouant et plaisantant avec lui. Au milieu de ces jeux, elle prit une serviette et lui en couvrit les yeux. L'amant profita aussitôt de cette situation pour s'échapper sans être vu. » La femme devant laquelle ce récit était fait, comprit le profit qu'elle en pouvait tirer, elle prit une serviette et en couvrit les yeux de son mari en disant : « C'est ainsi que l'amoureux put s'échaper, » et son amoureux s'échappa. Le mari pendant ce temps riait de toutes ses forces, trouvant la plaisanterie spirituelle.

Les femmes réussiraient à faire monter un éléphant sur le dos d'une fourmi et trouveraient encore moyen d'y labourer !

VII

COSAS DE ARGÈL — TABLEAU DE GENRE
LA DERNIÈRE AUDIENCE — DANS LE GRAND MONDE
UNE GUITARE BONAPARTISTE
LA PATTE A COCO

On dit : « Cosas de España » (choses d'Espagne), pourquoi ne dirais-je pas : « Cosas de Argèl » (choses d'Alger), il n'y a pas moins d'originalité, de couleur locale, ici que là-bas.

Dans un coin de la place du gouvernement que j'ai déjà décrit, à l'ombre rigide d'une douzaine de palmiers mourant de la nostalgie du désert, un industriel a mis des chaises, et, le soir, vers cinq heures, quand le feu commence à s'éteindre sous la rôtissoire solaire, et que l'arrosage municipal transforme la poussière en boue, une clientèle spéciale les occupe. Le rhumatisme articulaire y vient cancaner avec l'ataxie locomotrice, le rachitisme y fait des avances à la phthisie. Toutes les fois qu'il m'avait plu de frotter mon indisposition à ces maladies, mon impatience à ces souffrances, j'avais rencontré un grand jeune homme d'une trentaine d'années, invraisemblablement maigre, le front très haut, les yeux très profonds et très brillants, les pommettes tachées d'un rouge funeste; une distinction de type à forcer l'attention, un air d'abattement à forcer

la pitié. Nous n'avions pas tardé à nous rapprocher et à nous montrer patte blanche, c'est-à-dire à nous apprendre que nous tenions, lui, un pinceau, moi, une plume, et que nous ne trempions par aucun bout dans les immondes négoces d'où la pensée est absente. Nous échangions nos impressions, nos journaux; un jour que le siroco faisait haleter ses pauvres poumons, flageoler ses jambes de squelette, et que je lui avais prêté mon bras jusqu'à l'omnibus, il m'invita à visiter son atelier. On peint beaucoup à Alger, c'est une manie, un prurit, une fièvre, effet de la grande lumière sans doute. Un nombre effrayant de personnes des deux sexes, très honorables d'ailleurs et très congrues dans leurs spécialités professionnelles, mais sans la moindre notion de dessin ni de coloris, trouvent des loisirs pour se livrer, sur de malheureuses toiles qui ne peuvent s'en défendre, à des flux, à des averses, à des déluges d'outre-mer et de vermillon, de terre de sienne et de jaune de chrôme. Ce qui se commet ainsi chaque année de prétendus cavaliers arabes, de prétendues mauresques, de prétendus chameaux et de prétendus déserts suffirait à réchauffer pendant un hiver rigoureux le plus hyperboréen de nos départements. Les coupables poussent l'audace jusqu'à exposer leurs crimes sous les arceaux de la rue Bab-el-Oued, ceux qui ont plus soif de gloire que d'argent ajoutent la mention : « Vendu ». Où sont les acheteurs? Je demande qu'on me les montre, et, quand on me les aura montrés, je demanderai qu'on les soumette, pour éviter de plus grands malheurs, à l'examen d'une commission de médecins aliénistes. L'Algérie est la terre des merveilles, chacun sait çà, les fruits secs y mûrissent, les virginités perdues s'y retrouvent, les réputations ternies s'y nettoient, mais on n'a pas encore vu la peinture y pousser toute seule. Il faut, pour en faire de bonne, non seulement quelques études, mais encore quelques dispositions : un petit rien qui est tout et qui se loge rarement dans les crânes humains en forme de poire. Obsédé par le souvenir des déceptions et par le remords des félicitations menteuses, j'étais plein de méfiance, et, cette fois, j'avais tort.

Dans un atelier immense, sous les caresses réglées d'une belle lumière, les peaux de bêtes mariaient leurs teintes fauves aux teintes vives des étoffes et des tapis d'Orient, aux blancheurs éteintes des vieux ivoires, à l'étincellement des cuivres, aux reflets polychromes des faïences. Le long des murs : une douzaine de tableaux. Des Arabes, guerriers, chasseurs, flâneurs, drapés dans leurs burnous blancs, s'enlevant en pleine lumière, crûment, violemment, sur un fond de sable roux sans limite et sans ombre. Des intérieurs de maisons mauresques avec un fouillis de voûtes, d'ogives, de colonnettes, des fleurs éclatantes, des fontaines fraîches, des femmes peintes et constellées de bijoux comme des idoles indiennes, des négresses plantureuses vautrées sur des nattes, guenons en rupture de forêts s'engraissant dans la captivité des villes, des gamines déjà fardées, des gamins déjà graves. Des mers endormies par le siroco, grands lacs d'huile bleue poussant paresseusement leurs vagues, qu'on ne voit pas glisser et qu'on n'entend pas mourir, jusqu'à la grève étrangement jaune, bordée de rochers noirs à têtes de sphinx. Tout cela était plein de talent, d'un talent très consciencieux et très personnel, mais tout cela disparaissait devant une toile plantée sur un chevalet en vedette au milieu de l'atelier. Un paysage de Bourgogne en été. Des rideaux de peupliers alternant avec des saules, d'épais buissons dominés par de vieux chênes, égayés par le va-et-vient des insectes et des oiseaux, des herbes hautes, diaprées de marguerites, de pâquerettes et de boutons d'or, cachant le petit ruisseau que dénonce une ligne de verdure plus foncée, où ruminaient de grands bœufs avec des fils d'argent aux naseaux, des vaches aux mamelles pleines poursuivies par la galopade maladroite de leur progéniture inassouvie, où des chevaux dressaient leurs têtes fières, humant des odeurs de cavales, où des moutons gras paissaient, une mer d'épis blonds, çà et là rougie par les coquelicots, azurée par les bleuets où la caresse du vent mettait l'illusion d'une vague. Juste assez de nuages au ciel pour donner tout son prix au sourire du soleil. Au sein de cette paix, de cette

gaieté, de ce bonheur, un homme faisait tache, pâle, courbé, fourbu, ressemblant à l'artiste comme un frère, et, comme lui, personnifiant la tristesse et la mort. De ce contraste entre la nature et son prétendu roi s'échappait pour monter jusqu'au Créateur une raillerie si amère, un reproche si désespéré, que je restai devant la toile, hypnotisé, l'œil fixe, le pied prenant racine. Quand enfin mon admiration déborda, « je ferai mieux », me dit le peintre avec la vaillance de l'artiste et l'aveuglement du poitrinaire. Il ne fit plus rien. Une crise terrible lui prit ses dernières forces. Le tableau fut vendu pour quelques bank-notes à un Anglais qui, sans y rien comprendre, l'avait trouvé original, et l'emporta dans cette grande caverne insulaire où vont s'enfouir les chefs-d'œuvre du monde entier.

*
* *

C'est la dernière audience de la session d'assises. Depuis deux semaines, dans l'ancien palais mauresque agrémenté d'ogives et de colonnes, plaqué de faïences aux couleurs vives, le président, un petit gros d'une laideur triste, encadré de deux conseillers quelconques, dont l'un personnifie l'ennui révolté, l'autre, l'ennui résigné : les deux philosophes de « l'orgie romaine », contresigne les arrêts rendus par une douzaine de bonnetiers, de charcutiers et de marchands de bric à brac, solennels et béats, comme il convient à des gens qui passent sans transition de la dépendance et de l'obscurité d'une petite boutique à l'éclat et à la toute-puissance d'un grand prétoire. Le président n'est pas content. La presse, cette aimable presse d'Alger qui fait et défait les magistrats, ne lui a pas été favorable. Un de ses prédécesseurs avait inventé pour elle des cartes d'entrée permanentes sur carton riche, un autre lui avait

fait installer une table et des bancs. un troisième avait ajouté des plumes, de l'encre et du papier, un quatrième avait remplacé les bancs par des fauteuils, et tous avaient été remerciés en quelques lignes protectrices, remerciement d'un puissant que son inférieur oblige! Lui, lui seul, venu trop tard dans un monde trop prévenant, n'a pas trouvé le moyen de payer sa bienvenue. On lui a bien conseillé d'offrir des rafraîchissements, voire une tombola qui se serait tirée dans les entractes, il a reculé devant l'énormité de l'innovation, peut-être de la dépense. Recul funeste! Il a cherché à pallier sa faute par un redoublement de bonne grâce, il a ôté sa toque galonnée d'or devant messieurs les jurés, leur a adressé une série graduée de révérences et de sourires, et n'a pas manqué une occasion d'exalter leur haute intelligence; il a choisi les notes les plus melliflues de son clavier vocal pour prier messieurs les huissiers de vouloir bien exécuter les actes les plus naturels de leur ministère; sordides, irrespectueux, rébarbatifs, les huissiers ont mal obéi ou n'ont pas obéi du tout; il n'a rien dit. Encore sous le coup de la récente circulaire municipale qui leur enjoint de ne pas se faire craindre, mais de se faire aimer, les agents de police ont échangé avec les accusés des cancans, des calembours et du tabac; il n'a rien dit. De jeunes stagiaires à qui l'aplomb, le superbe aplomb algérien tient lieu de talent, se sont livrés à de pitoyables écarts de langage, couvrant d'outrages l'accusation, et de fleurs le crime; il n'a rien dit. Des cris d'animaux domestiques et sauvages ont égayé la séance quand l'intérêt languissait, on a vu se promener à la galerie supérieure un chaouch du parquet, le chapeau sur la tête, une longue pipe aux dents; il n'a rien dit. Cet excès de mansuétude ne l'a pas préservé. Le *Canard africain* le trouve laid, ce qui est malheureusement une vérité, mais du genre de celles qui ne sont pas bonnes à dire; l'*Intestin grêle* le trouve bête, ce qui est excessif; la *Voirie algérienne* le trouve partial, ce qui est calomnieux. Le président n'est pas content. Il lui reste une espérance. Depuis quelque temps, grâce au progrès con-

tinu des idées démocratiques, un usage s'est introduit. Le jury, quand la direction des débats l'a satisfait, et vous voyez d'ici de quels éléments sa satisfaction peut se composer, décerne au directeur un témoignage oral ou écrit que les journaux enregistrent généralement, et qui va, dit-on, jusqu'au ministère; quand il n'est pas satisfait, il s'abstient. Le silence du jury est la leçon des présidents d'assises. Le droit d'éloge en attendant le droit de blâme!

Cette fois-ci, aucun témoignage n'est encore venu, et l'heure s'avance.

Viendra-t-il? l'intéressé se le demande tandis que s'engagent les débats de la dernière affaire. Une affaire curieusement empreinte de couleur locale. Un Kabyle, espèce de orang-outang difforme, au poil roux, était parti en pays arabe, laissant à la garde de son frère Yamina et Fatma, ses deux jeunes et jolies femmes. Le lendemain de son départ, la première allait remplir sa cruche à la fontaine voisine, sous un bouquet de palmiers, quand un vieux paillard, très connu dans le village, se présenta devant elle, la saisit par la main, et, sans s'arrêter une minute aux bagatelles du platonisme, lui offrit cinquante francs si elle voulait être gentille. Cinquante francs, le prix fort du boulevard après dix heures du soir, et on viendra prétendre que les indigènes ne s'assimilent pas! Il est vrai qu'elle fait venir l'eau à la bouche, cette petite Yamina, avec sa noire toison, son front étroit caché sous les coraux et les bijoux d'argent mat, ses grands yeux de poupée pleins de lumière et sans vie, l'arc de sa bouche d'une courbe très pure, ses petites dents maintenues en blancheur et en santé par la feuille de noyer, sa carnation brune où le fard d'Afrique simule le sang de France. Son mari, présent à l'audience, déclare, sans qu'on le lui demande, qu'il en fait grand cas, qu'il l'a payée mille francs et qu'elle n'est pas chère. L'offre de cinquante francs parut-elle insuffisante à Yamina? le vieux séducteur n'avait-il pas les qualités de l'emploi? n'était-elle pas dans un de ses jours de gentillesse? avait-elle, par une de ces ano-

malies qui se voient, le culte et la nostalgie de son orang-outang voyageur? Je ne saurais le dire, les débats n'ayant pas porté sur ce point délicat; toujours est-il qu'après avoir, plus heureusement que Lucrèce, résisté au Tarquin kabyle, elle lui échappa en poussant les hauts cris. Le beau-frère, mis au courant, n'eut pas une minute d'hésitation, il prit dans un coffre, où on le tenait depuis longtemps caché, à cause des lois sur le port d'armes, un vieux pistolet long comme un mousqueton, agrémenté d'ornements de cuivre, y mit une bonne mesure de poudre, une bonne balle, et, en pleine assemblée des notables, à deux pas de la mosquée, le déchargea sur Tarquin qui songeait à tout autre chose. La balle, brisant le bras droit, pénétra dans la poitrine où elle tient encore garnison. L'avocat général soutient que la vengeance est absolument hors de proportion avec l'offense, que tout s'est borné, en somme, à un compliment comme en débitait Faust à Marguerite : « Ne permettrez-vous pas, ma belle demoiselle, qu'on vous offre le bras pour faire le chemin? » qu'un soufflet se fut compris à la grande rigueur, mais qu'un coup de feu est excessif et doit se payer. Le défenseur réplique qu'il faut voir la chose à travers les coutumes, les « Kanouns » Kabyles, et, qu'ainsi vue, elle constitue un outrage de nature à être lavé dans le sang; le jury lui donne raison en acquittant l'accusé; l'auditoire applaudit et sort en tumulte comme au théâtre.

Le président remercie messieurs les charcutiers, bonnetiers, marchands de bric à brac, de leur excellent concours, sa politesse, malgré la clarté de l'invitation, ne lui est pas rendue, il déclare la session close et lève la séance. Il veut espérer encore ; il attend, il attend longtemps dans la chambre du conseil, rien ne vient que la concierge par l'escalier, et les bruits de la rue par la fenêtre. C'en est fait, il n'est pas sympathique, il n'aura pas son certificat. « La *Voirie algérienne*, demandez la *Voirie !* » Il descend, achète la feuille, court à la colonne consacrée d'ordinaire à l'éreintement de la magistrature, et y lit ce compliment à son adresse, concis, mais complet : « La session d'assises, aussi mal présidée que possible, est

enfin close. Nous engageons M. (ici, le nom en toutes lettres) a reprendre, au milieu des eunuques de la Cour, la place qu'il n'aurait pas dû quitter, et à étouffer, si elles le reprennent, ses velléités de présidence sous la double écaille du conseiller. » Le malheureux lève les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin des ingratitudes et des injustices humaines, il aperçoit au couchant, chassés par la brise de mer, des nuages ironiques qui semblent dessiner : à droite, un triple galon d'or; à gauche, un large ruban rouge. Le triple galon qui orne les toques des présidents de Chambre, Le ruban qui fait si bien sur la moire triste des robes! Les nuages filent comme de grands oiseaux pressés, s'éloignent, s'amoindrissent, se décolorent et s'évanouissent derrière les hauts sommets de la Bouzaréah. Adieu, paniers, vendanges sont faites! Le président n'est pas content. Pauvre magistrature! on lui sert, sans que ses chefs paraissent avoir souci de l'en préserver, un menu quotidien d'injures, de menaces et de calomnies, on y ajoutait hier un petit supplément de coups de revolver très bien dirigés, demain amènera sans doute la dynamite, après-demain la panclastite, et les imbéciles s'étonnent que les présidents, qui sont loin d'avoir vingt-cinq francs par jour, manquent de tenue, et les imbéciles s'étonnent que personne ne veuille plus de cette carrière semée de roses! Ils ne sont pas au bout de leurs étonnements. Un jour viendra, et déjà on peut en voir blanchir l'aube, où l'appareil judiciaire actuel ira rejoindre les crucifix et les sceptres dans les catacombes de l'éternel oubli. Il n'y aura plus de juges, plus d'avocats, plus d'huissiers, plus de papier timbré, plus de gendarmes, rien que des citoyens, des vrais, des purs, dont les plus malins, des journalistes naturellement, se feront élire délégués à la justice, et alors, voici ou à peu près, comment les choses se passeront. Polyte qui a coupé sa maman en une infinité de petits morceaux comparait devant la délégation, dans la plénitude de sa liberté, sans entraves, sans escorte, uniquement amené par l'appât d'une forte taxe. — « Voulez-vous bien nous dire, mon ami, pourquoi vous avez tué

votre mère? » lui demande, avec une exquise politesse, le citoyen premier délégué. — Silence de l'accusé. — « Remettez-vous, la délégation comprend votre émotion et la partage. » — « Je l'ai tuée parce qu'elle mangeait trop. » — « C'est une raison, mais pourquoi vous être livré sur son cadavre à ce dépècement que vous m'excuserez de trouver excessif? » — « Ça, c'est vrai, j'ai fait trop de miettes, c'est la faute à l'absinthe! » — « Malgré tous les ménagements que comporte votre situation, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous avez froissé l'opinion publique. » — « Faut l'y faire donner un coup de fer. » La délégation, après une longue délibération, condamne le citoyen parricide, le frère égaré, à deux ans de conférences forcées, à raison de trois par semaine, sur les devoirs réciproques des enfants et des parents (conférences faites par d'anciens curés, d'anciens magistrats, sans emploi et ralliés au régime), mais attendu que la société, qui avait l'obligation impérieuse de le maintenir en bon état de moralité et de le soustraire à l'influence de l'absinthe, ne l'a pas remplie, la condamne à l'entretenir confortablement pendant toute la durée de la peine, la condamne, en outre, aux dépens. Polyte, écœuré d'une pareille indulgence vis-à-vis de la société, la vraie, la seule coupable, Polyte se pourvoirait s'il y avait encore une Cour de cassation, mais il n'y en a plus!

*
* *

Il y avait grande, très grande réception ce soir-là chez un mandarin de haute classe à bouton de cristal rose. Hôtel et jardin illuminés *a giorno*, fleurs dans les vases, jonchées de verdure au bas des escaliers. Autour d'une table immense servie avec une profusion de parvenu, réunissant les primeurs de l'Algérie et les conserves

de France, chefs et sous-chefs de tous les services fraternisaient dans un élan d'amour pour le régime qui leur donnait cette becquée grasse. Magistrature, armée, administration, forêts, contributions diverses : le faisceau complet des forces sociales, sauf le clergé, corporation rétrograde qu'on n'expulse pas encore, mais qu'on n'invite plus. On avait beaucoup mangé, on avait beaucoup bu. La conversation s'animant s'était fixée, après de longs méandres, sur une des questions à l'ordre du jour : l'instruction publique, laïque, gratuite et obligatoire, le plus complet des instruments de gymnastique à l'usage de l'acrobatie contemporaine. D'une assiette à l'autre, à travers le cliquetis des fourchettes et des verres, les arguments partaient en feu de file serré, tous visant le même ennemi, brisant les résistances des jésuitières par-dessus la tête du peuple inconscient. Le maître de la maison qui s'était réservé jusque-là, crut le moment venu de résumer cette discussion remarquable par l'accord des discutants, et, au milieu d'un silence déférent, du haut de sa cravate blanche, avec une voix, des expressions et des gestes de comice agricole, réduisit en miettes plus fines encore la superstition religieuse déjà bien écrasée, et en fit litière sous les pieds de la science moderne, ce pôle vers lequel se tourne victorieusement l'aimant de l'intelligence humaine. Il dit, il prouva que c'est une aberration de négliger les intérêts certains de cette terre en vue du bonheur plus qu'hypothétique d'une autre existence. Il établit un parallèle saisissant entre les infirmes nourris de ces préjugés, et le voyageur mourant de soif qui chercherait une source dans le désert, sans se soucier de l'outre pleine d'eau qu'il porte à la main. Les veines de son front tendues à se rompre, ses gros yeux humides, ses joues empourprées, ses lèvres gonflées de gourmandise satisfaite ponctuaient comme autant d'arguments cette thèse opportuniste de la réhabilitation charnelle. Les convives dodelinaient de la tête, et, aux bons passages, se livraient, avec une unanimité servile, à des murmures approbatifs, trop évidemment venus de l'estomac. Un silence s'était fait, la maîtresse de la maison le rom-

pit. Une femme de trente-cinq ans, taillée dans le grand style plébéien, qui avait un passé de modiste, suivant les uns, de blanchisseuse, suivant les autres. Elle devait au travail d'artistes coûteux, mais habiles, des vêtements et des coiffures qui corrigeaient, masquaient, dégrossissaient la nature, et l'appropriaient suffisamment à la situation. Une alimentation de choix commençait à éteindre les ardeurs immodérées de son teint; il lui manquait pour être présentable, il lui manquera probablement toujours : du tact et de la grammaire, deux choses très difficiles à acquérir, quand on s'y prend tard. Au magistrat placé à sa droite, elle signalait la voix de *Centaure* qu'avait son mari, elle interrogeait l'ingénieur placé à sa gauche sur le nouveau *roseau* de chemins de fer; les deux graves salariés de l'État écoutaient sans rire, avec recueillement, et répondaient avec une complaisance prolixe, soucieux de combler par un liseré rouge le vide noir de leurs boutonnières. Cependant, les invités affluaient, remplissaient les salons, s'éparpillaient dans les jardins. Des fonctionnaires, des officiers, des pharmaciens, des vétérinaires, des agents voyers, des journalistes, des imprimeurs, des débitants de choses quelconques, des dignitaires de la franc-maçonnerie, des Juifs, beaucoup de Juifs, portant l'habit de cérémonie avec les grâces naïves de forçats libérés invités chez le préfet de leur résidence obligée, ou de singes en rupture de cages invités à une séance de l'Académie française. Tout alla bien ou à peu près jusqu'à minuit. Aux sons d'un orchestre mi-partie civil et militaire, de gros bras s'arrondirent autour des tailles épaisses, des légions de pieds spatulés s'écrasèrent plus ou moins en mesure, mais, vers une heure, une coalition spontanée se forma parmi les citoyens venus là pour manger, et brusqua le dénouement. Le buffet, pris d'assaut, fut nettoyé en un clin d'œil, comme une récolte par un passage de sauterelles, regarni trois fois, et trois fois renettoyé, grâce au concours des mêmes mâchoires. L'empiffrement public, laïque, et obligatoire en raison directe de sa gratuité! Alors, sous cette peau de peuple grattée par la pléthore

et par l'ivresse, la brute réapparut, les danseuses subirent des étreintes absolument dénuées de respect humain, des nymphes et des satyres jouèrent à cache-cache dans l'épaisseur des bosquets, les échos redirent des cris expressifs et des chansons pas bégueules, un vieux sénateur étranger en uniforme, qui en était encore, avant de venir à cette fête, à la France de Louis XIV, la France des belles manières, roulait des yeux écarquillés, et, machinalement, tenait la main sur son porte-monnaie, un collectiviste profita de la situation pour lui couper une de ses épaulettes qu'il croyait en argent massif, et qui n'était qu'en mauvais doublé; quand se lassera-t-on de tromper le pauv' peuple! Des Juifs plus ordonnés que scrupuleux, plus préoccupés du petit commerce que des convenances, s'emplirent les poches, et ils les ont grandes, de morceaux de sucre et de bouts de bougie. Le maître de la maison en avait visiblement assez, et quand, un peu avant l'aube, les derniers invités eurent vidé les lieux, il échangea avec sa moitié, dans la paix bien gagnée de la chambre conjugale, l'intéressant dialogue que voici : « Ouf! Jo-sé-phine, quelle corvée! heureusement qu'en voilà pour longtemps! — « C'est moins drôle qu'au quartier des études, mon vieux Thé-o-dore » — « Hélas! mais les menus sont en progrès. » — « Aussi le logement. » Le regard de Madame caressa les tapis, les glaces, les boiseries, les tentures, tout le capitonnage luxueux d'un palais de mandarin à bouton de cristal rose, et, quand ce fut le tour du lit, du vaste lit à baldaquin, s'y accrocha, mais cette fois avec une expression d'épouvante. Une tête émergeait dans l'encadrement des rideaux lourds, la tête effarée d'un ivrogne quelconque tombé là pour y cuver son trop plein, et brusquement rendu à un sentiment vague de la situation. Il balbutiait des excuses d'une voix pâteuse, il essayait de se lever, ayant eu, dans son indélicatesse, la délicatesse de ne pas se dévêtir; le haut fonctionnaire le retint d'un geste noble, lui fit un salut où la cordialité républicaine se mariait heureusement à un ressouvenir de la grâce monarchique : « Comment donc, Monsieur, vous êtes ici chez vous », et

s'en fut, suivi de madame tout émue, achever cette nuit pénible dans une chambre vacante, il y en avait encore. Si ce n'est pas là de la vraie démocratie, je ne m'y connais plus!

*
* *

En ce temps-là, en dépit de son nom qui signifie heureuse, la petite Messaouda avait un gros chagrin. Elle allait atteindre ses dix-sept ans, un âge avancé pour une Mauresque. Depuis longtemps déjà, elle avait jeté son toquet de sequins par-dessus les minarets, et fait les premiers pas dans la carrière de la prostitution, sous la direction de sa mère, et le contrôle de son cousin Alphonse, je veux dire Ahmed, encadrant dans la blancheur de ses voiles les diamants noirs de ses prunelles pleines de soleil africain, tendant ses lèvres indifférentes et carminées à tous les baisers de rencontre, baisers d'Arabes, de Français, d'Anglais, d'Espagnols, de Juifs, payés en bronze, en argent, en or, en sous, en boudjous, en écus, en douros, en livres sterling, suivant la chance, et, de cette monnaie hétérogène, rien ne lui restait que le souvenir. Sa mère consommait tant de confitures et de parfums, son cousin Ahmed tant de galons de veste et de turbans, que le plus clair de la recette y passait. Si du moins le diadème de filigrane agrémenté de coraux, le collier de perles à triple rang, les bracelets, les anneaux de pied, tous les bijoux indispensables, qui sont comme les instruments du métier, lui avaient appartenu! mais, hélas! elle les louait très cher à une vieille juive, et se désespérait d'en avoir payé plusieurs fois la valeur sans en être devenue le moins du monde propriétaire. Comment sortir de là? Une augmentation de clientèle? La clientèle battait son plein. Une augmentation de tarif? Avec le développement

de la concurrence, il n'y fallait pas songer. Des économies sur les confitures et les turbans? c'était la guerre intestine. Comment sortir de là? La réponse sembla lui venir de la rue. « Ghézane, Ghézane », clamait d'une voix éraillée la vieille diseuse de bonne aventure, bien connue dans les quartiers mauresques ; Messaouda la fit entrer, saisie par l'étrangeté de la coïncidence. Après avoir minutieusement étudié les petites mains jaunes de henné, disposé des cailloux sur le sol en ordre bizarre, et dessiné des figures cabalistiques, l'oracle prononça : « Le bonheur qui est dans ton nom sera dans ta vie, un roi te fera un cadeau. » A Alger, on croit aux prédictions, ce qui les aide beaucoup à se réaliser. Messaouda, qui s'était mise à surveiller les paquebots, n'attendit pas longtemps. Un beau matin, sous les rayons joyeux d'un soleil dont la complicité datait d'Austerlitz, tout ce qu'il y avait de drapeaux dans la ville et dans la rade se déploya au haut des navires et des édifices, dessinant à perte de vue, de par le caprice de la brise, comme un simulacre de révérences et de salutations ; tout ce qu'il y avait de canons tonna ; de la place du Gouvernement à la Casbah, il se fit un grand bruit de foule et de chevaux, un grand mouvement de costumes bigarrés, d'armes et d'uniformes, le souverain du jour, le souverain de la France et de l'Algérie débarquait. Campée aux premiers rangs, Messaouda put contempler à l'aise les chairs jaunes sillonnées de rides, les yeux morts, la moustache et la barbiche légendaires, et d'abord, fut désenchantée, elle s'était fait une autre idée de son roi, mais elle se dit ensuite que, suivant l'adage professionnel, un homme qui paie bien n'est jamais laid, que d'ailleurs les compensations, si elle en sentait le besoin, ne lui manqueraient pas, et, en bonne musulmane qu'elle était, courba le dos devant les arrêts du destin. En ce temps-là, le préposé aux plaisirs, le pourvoyeur du sérail, était le fameux Ludovic ; presque une sinécure que cet emploi-là. Le pacha vieilli, torturé par des crises périodiques, commençait à ne plus prendre du tout sa vessie pour une lanterne, et tournait à l'ermite. De loin en loin, quelques

étincelles s'échappaient encore des cendres savamment remuées, Ludovic les surveillait, et leur donnait la direction et l'emploi les plus conformes au caprice du moment et à ses propres intérêts. Il crut en voir briller une, un soir que le Vatel du crû avait préparé une bisque légèrement incendiaire, et, comme il avait été plusieurs fois question de Mauresques, comme le baromètre voluptuaire paraissait marquer : couleur locale, il s'orienta dans ce sens. Les morceaux de roi sont rares parmi les Mauresques d'Alger. De fil en aiguille, d'Alphonses en Ahmeds, il arriva jusqu'à Messaouda qui attendait, confiante et sous les armes. Après lui avoir fait subir un examen dont la jeune et jolie fille n'eut pas de peine à sortir victorieuse, après l'avoir nettoyée, parfumée, stylée, il l'introduisit entre chien et loup, plus près du loup que du chien, dans la chambre somptueuse où rêvassait l'éternel fumeur de cigarettes. Ni gai, ni galant ce soir-là. Pas la moindre étincelle! Ludovic avait mal vu. Sentait-il venir une crise? Ses bottes, racornies à force d'être léchées, l'avaient-elles fait souffrir? Le rideau de l'avenir, ce rideau que nous regardons tous à certaines heures, lui avait-il semblé frémir sinistrement au souffle de ce qui était derrière? Ni gai, ni galant ce soir-là. Presque durement, il apostropha la statue blanche et muette : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? » puis, la situation comprise et d'un ton apaisé : « Comment vous appelez-vous ? » Manarph, Sidi, manarph, Sidi » (je ne sais pas, monsieur), murmurait la pauvrette. Il eut un sourire glacé sous sa moustache d'ogre, alla de son pas d'automate jusqu'à la cheminée, y prit, sans compter, de l'or dans une coupe, le lui mit dans la main, et frappa sur un timbre dont l'écho fit accourir Ludovic inquiet à cet appel prématuré : « Reconduis, drôle, gronda-t-il, et ne recommence pas. » « Mirci, chiri, mirci, chiri » (merci, chéri), répétait Messaouda stupéfaite d'être pour la première fois payée sans avoir fourni, et oubliant dans sa stupéfaction qu'on lui avait interdit de parler français, par crainte de ce Français-là. L'or servit à acquérir les fameux bijoux, l'aventure, adroitement ébruitée, servit à mettre l'héroïne à

la mode; en dépit de sa mère, en dépit de son cousin, elle put amasser une petite fortune. Aujourd'hui elle a perdu depuis longtemps sa jeunesse et sa beauté, mais elle garde encore la mémoire de son roi et la foi bonapartiste. Tandis qu'en bas, dans les grandes rues, sur les grandes places pleines de foule et de bruit, gronde par la voix des cuivres la *Marseillaise* triomphante devenue l'hymne national; en haut, tout en haut, près de la Casbah, dans le silence et le désert d'une ruelle sans nom, une guitare obstinée jette parfois au vent, de toute la force de ses six cordes, l'air devenu séditieux de la reine Hortense. C'est la guitare de Messaouda. Je connais pas mal de gens qui ont coûté plus cher à l'empire et se sont moins souvenu!

* * *

« Des allimettes, bons allimettes. La Patte à Coco. Des allimettes, bons allimettes, c'ist pou' boi' la goutte ! »

Cette cantilène d'un rhythme et d'une tonalité étranges est débitée par un nègre gigantesque, d'un beau noir d'ébène, laineux, lippu, dont la prunelle apparaît toute blanche au milieu d'une sclérotique jaune et dont la jambe droite traînant bas lui donne un faux air de faucheux blessé. Il passe plusieurs fois le jour devant les grands cafés où il est connu sous le sobriquet dont il s'affuble lui-même « La Patte à Coco »; dans un récipient profond comme la botte de Bassompierre, on lui verse à la fois du café, du cognac, de la bière, du vermouth, de l'absinthe, tout ce qui reste au fond des verres, des tasses et des chopes, et, ragaillardi par cet arlequin, il reprend jusqu'à la station prochaine sa claudication et son cri. Il est le héros d'une histoire,

ou légende, dont l'intérêt dramatique aurait tenté la plume d'Eugène Sue.

Engagé volontaire en 1870, il suivit en Alsace le capitaine de tirailleurs qui l'avait jadis amené du Sénégal, et, pendant la déroute de Reischoffen, le reçut dans ses bras, la poitrine enfoncée

La Patte à Coco

par un éclat d'obus, mourant et heureux de mourir pour la patrie, avant de la savoir vaincue. La bataille était finie. Par intervalles, des coups de feu éclataient encore, de plus en plus rares, comme les derniers grondements d'un tonnerre qui s'éloigne. Des gémissements humains se mêlaient à des hennissements de chevaux. Une lune pâle au front d'un ciel brouillé éclairait d'un demi-jour sinistre l'immobilité des cadavres et l'agitation des blessés sur un sol noir de sang, labouré par les projectiles. Des patrouilles prus-

siennes passaient. L'une d'elles s'arrêta près du groupe que formaient le nègre et son maître mort, l'officier croassa quelque chose en teuton, le nègre releva un instant son visage baigné de larmes, regarda sans voir, et, se remit à pleurer. Un violent coup de pied le fit se dresser brusquement, ramassé sur lui-même, prêt à bondir, les deux mains en avant ; jamais le sujet de l'empereur Guillaume, l'aimable baron Von Schlaguen n'avait encore couru pareil danger; heureusement pour lui, les hommes de patrouille croisèrent à temps la baïonnette; alors, bien à l'abri, il put se servir de son grand sabre et en frapper courageusement le colosse sans défense qui tomba, la cuisse droite déchirée.

Elle guérit, la patte à Coco, grâce à sa vigueur extraordinaire, grâce au dévouement des médecins qui s'ingéniaient à raccommoder ce que leurs concitoyens en casques pointus s'ingéniaient à casser, elle guérit, mais elle resta pour toujours ankylosée et retardataire. Un peu plus d'un an après, dans une grande ville d'Espagne, voisine de notre frontière, une ménagerie s'installait, provoquant à grand renfort d'affiches la curiosité des habitants. Elles annonçaient entre autres merveilles inédites les exercices d'un couple de lions : « Sidi et Sultana », dressés par deux dompteurs nègres : « Ali et Coco. » Pas un lecteur français ne sera surpris d'apprendre que ce dernier ressemblait à notre homme, de façon à se confondre avec lui.

Malgré son infirmité, il jouait à saute-mouton avec les fauves, leur caressait la crinière, introduisait en souriant sa tête dans leurs gueules et recommençait le lendemain, entre les applaudissements du public dont il était l'idole et les caresses de l'impressario dont il faisait la fortune.

Un soir, on put remarquer qu'il ne souriait pas et, que de ses yeux blancs et jaunes une lueur étrange, lueur de colère et de haine s'échappait; il venait de reconnaître au premier rang des spectateurs l'aimable baron Von Schlaguen, Von Schlaguen lui-même, que les hasards de sa carrière attachaient pour l'instant, comme conseiller militaire et chargé de surveiller la France, au

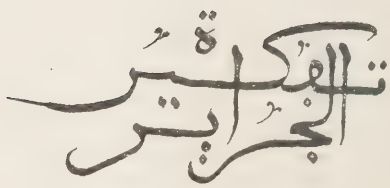
consulat prussien de l'endroit. Il y eut dès lors entre les deux nègres des colloques fréquents en langue sénégalienne, ils se promenèrent volontiers, les ténèbres venues, aux environs de la petite maison très retirée qu'habitait le personnage et où la chronique scandaleuse l'accusait de recevoir des Manolas de mœurs peu austères. Une nuit que le vent et la pluie faisaient rage, la porte de cette maison s'ouvrit sans bruit et donna passage à deux ombres qui repartirent l'instant d'après, portant à bras une forme humaine en chemise, baillonnée et ficelée avec art. Elles la mirent dans une brouette qui attendait sous un hangar, la couvrirent de paille et traînèrent le tout jusqu'à la ménagerie. Si quelque amateur avait pu entrer à ce moment, il aurait assisté à une représentation vraiment extraordinaire. A la lueur d'une lanterne sourde, les deux nègres déficelèrent la forme humaine, lui laissant le bâillon et la jetèrent muette et pantelante dans la cage aux lions, à jeun depuis le matin, avec ces mots d'introduction : « Sidi, Sultana, chacal Prissien ! » On a beau avoir cueilli sa part de lauriers en commandant sur le champ de bataille le tir à 2,000 mètres, on a beau avoir vaillamment abattu d'un coup de sabre un nègre qui ne se défendait pas, on n'est pas préparé à de pareils tête-à-tête. Pendant que de la cage sortaient des bruits d'os rompus et de chairs déchirées, des plaintes sourdes d'agonie et des rauquements de fauves heureux de se repaître à gueule-que-veux-tu, Coco, le visage tailladé à coups de couteau, des peaux de lézards et de serpents dans les cheveux, psalmodiait à la mode de son pays le chant de mort qui accompagne la torture de l'ennemi captif et y ajoutait ce refrain en patois français : « Mon cœur, li content ! Li content, mon cœur ! » La cage nettoyée, rien ne resta de ce drame : un homme est si peu de chose ! » Le lendemain, le conseiller militaire ne se retrouva plus. Le consulat s'émut, la justice locale se mit en campagne, les journaux s'épuisèrent en conjectures, ceux de Berlin insinuèrent qu'il devait y avoir là quelque noir guet-à-pens préparé par les rancunes fran-

çaises, mais nul ne pénétra jamais le mystère de cette disparition, les nègres savent se taire et les lions ne parlent pas.

« Des allimettes, bons allimettes. La Patte à Coco, des allimettes, bons allimettes, c'ist pou' boi' la goutte! »

Voilà la chanson quotidienne de l'ancien dompteur revenu à Alger ; quand la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* lui rappellent la bataille, la mort de son maître, sa blessure et surtout sa vengeance, il marque la mesure, découvre ses dents étincelantes dans un sourire à la fois heureux et triste et murmure *solo voce :* « Mon cœur, li content ! Li content, mon cœur ! »

Ses allumettes sont détestables, mais, je lui en achète toujours. Qui sait ? C'est peut-être vrai qu'il a fait dévorer le Prussien !



VIII

BLIDAH — LES GORGES DE LA CHIFFA — SIDI-FERRUCH
LA TRAPPE DE STAOUËLI

La tradition veut, qu'habitant Alger, on aille voir Blidah et les gorges de la Chiffa, je m'en souciais peu, poursuivi par le souvenir désobligeant de plusieurs excursions de même espèce, non moins traditionnelles, j'y suis allé pourtant pour échapper à l'obsédant cauchemar d'un dithyrambe éternel non contrôlé.

« Comment ! vous ne connaissez pas encore les splendeurs de la Mitidja, les orangeries de Blidah, les horreurs de la Chiffa, mais c'est une profanation, un sacrilège, un crime de lèse-nature ! Courez, courez vite ! » Je pressentais bien qu'on me pressait trop et qu'il n'y avait pas de quoi courir, j'ai tenu à en être sûr et à pouvoir le dire. J'ai parcouru en France et ailleurs pas mal de plaines et de vallées célèbres, différant d'aspect, plus ou moins dignes de leur célébrité, empruntant toutes leur charme principal au luxe de la végétation, à la gaîté des eaux vives, des oiseaux et des troupeaux, à la largeur et à l'originalité des points de vue : rien de semblable dans ce coin de la Mitidja que j'ai vu en courant. Du chemin de fer aux montagnes prochaines, le sol s'étend,

jaune, sec, poudreux, sur une ligne d'une horizontalité désespérante, çà et là rompue par le groupement de trois eucalyptus, de quatre platanes et d'une demi-douzaine de palmiers qui ressemblent à des bouquets de poil oubliés par le rasoir du temps le long d'un crâne octogénaire et très évidemment se groupant ainsi pour échanger en voisins oisifs les rares cancans de leur désert. Les poteaux du télégraphe semblent être, comme harmonie de calvitie et de couleur, les arbres vrais de cet endroit-là, on dirait les autres en visite. Un « Oued » (rivière) atteste par un lit de cailloux blancs, à physionomie d'ossuaire, le passage du torrent disparu. Un Arabe maigre, drapé dans un burnous sale, avec une petite charrue traînée par de petits bœufs, égratigne la terre sans bruit, on n'entend pas d'oiseaux, on ne voit guère de troupeaux. Les montagnes étalant toutes la nudité de leurs entrailles couleur chocolat, coupent brusquement l'horizon de leurs arêtes dures, sans aucune image reposante de second plan. C'est étrange, ce n'est pas beau. Et pourtant, quand on regarde avec des yeux d'artistes qui sont les mêmes que ceux de la foi, on voit ou on croit voir, sous le flamboiement du soleil dans l'azur, la poussière du sol se pailleter d'or, les cailloux de l'Oued se pailleter d'argent, les bouquets d'arbres et les silhouettes de l'attelage arabe grandir, se détacher avec une netteté violente, se colorer de nuances changeantes comme à travers un prisme, le chocolat lointain passer au pourpre et du pourpre au violet : la lanterne magique de la grande lumière ! On m'affirme que je suis injuste, qu'on comprendrait mes critiques s'adressant à la vallée du Chélif, mais que j'aurais dû les épargner à la Mitidja, que du reste j'ai eu tort de venir en octobre, que quelques mois plus tôt, les moissons, des moissons superbes, réjouissaient l'œil et qu'il en pousse deux par an ; c'est possible. On ajoute que l'humus y a jusqu'à trois mètres d'épaisseur, ce qui est capital au point de vue agricole ; je n'en disconviens pas. Mais, que voulez-vous, il y aurait encore plus de moissons et plus d'humus que vous n'en feriez pas un paysage. Il reste la ressource de se

placer au point de vue agricole. Comment s'y prend-on ? J'avoue que je n'en sais rien du tout, l'éducation était si négligée de mon temps.

Blidah, que les Arabes appellent « Hourida » (petite rose) et encore « El Moumissa » (la prostituée), est un gros village de six à sept mille habitants entouré d'une muraille blanche, coquettement posé dans un massif de verdure, au pied de montagnes moins rapprochées, moins nues et moins tristes que celles d'Alger. Les orangers, les fameux orangers ne sont pas des mythes, je les ai vus cachant l'or de leurs fruits sous le vert lustré de leur feuillage, égayant la campagne, les avenues et les places, réveillant chez le touriste surpris le fabuleux et si lointain souvenir des Hespérides. Je n'ai pas eu de peine à croire qu'au temps de la floraison ils embaument l'atmosphère à plusieurs lieues à la ronde. Il y a aussi de l'eau à Blidah, il y a même des jets d'eau, ce qui paraît insolent quand on pense à la soif d'Alger. Il y a encore au dépôt de remonte des étalons blancs et noirs, arabes et syriens, de gracieuse et fière allure. Il y a enfin dans un jardin public, surnommé, on n'a jamais bien su pourquoi : *Le Bois Sacré*, un peu plus grand que le tablier d'une ménagère bretonne, quelques oliviers centenaires dont les torsions et l'échevellement pittoresques se prêtent à de jolis jeux d'ombre et de lumière et qui rappellent à s'y méprendre ces arbres fantastiques à figures et à expressions humaines, jetés à profusion dans les paysages de Gustave Doré. Quand vous avez vu cela, ce qui n'est pas long, vous êtes en règle avec toutes les curiosités, toutes les beautés de l'endroit, il ne vous reste qu'à prendre le train, à moins que vous ne trouviez un plaisir quelconque à respirer plus longtemps l'air de ce Landerneau d'Afrique, plein du va-et-vient des soldats, de la clameur des trompettes et du roulement des tambours, invariablement désert et sombre dès huit heures du soir. Quant à la prostitution, vous lui chercheriez en vain ce charme particulier qu'elle avait sans doute avant la conquête et qui lui a valu sa renommée. Les Mauresques qui se dévouent à éteindre les ardeurs de nos troupiers ont perdu à cet

exercice toutes les formes de la femme, ce sont des tas. Je ne sais rien de plus étonnant que leur avachissement si ce n'est le courage de leur clientèle. Les officiers garçons vivent presque tous provincialement, platement, avec des commises-voyageuses en plaisirs, venues d'Alger ou de France. Blidah, Houridah, Moumissa, n'est-ce pas que je t'ai bien dépeinte !

*
* *

On arrive en deux heures aux gorges de la « Chiffa », en passant par l'auberge du *Ruisseau des Singes* où la tradition veut qu'on déjeûne. La tradition a tort une fois de plus. Un artiste inconnu « qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a pas revu », un officier, je crois, a peint sur les murailles de la salle à manger des groupes de singes acrobates, musiciens, amoureux, d'un joli dessin mouvementé et spirituel, mais il serait tout à fait inexact de dire que la vue n'en coûte rien. Déjeûner plus que médiocre et plus que cher. Le sel, dont la cuisine manque, se retrouve libéralement sur la note. Au moment de partir, le capitaine d'état-major qui m'accompagne, pris d'une douleur subite, se frotte nerveusement la jambe droite traversée par une balle en 1870, et ponctue cette pantomime par une kyrielle de plaintes et de jurons : « Mille tonnerres ! mille bombes ! souffrir par un si beau temps ! Il doit y avoir un Prussien dans les environs. » Et il me raconte que, depuis sa blessure, l'approche de l'ennemi héréditaire et l'approche de l'orage lui ont toujours produit le même effet. Inexplicables phénomènes du magnétisme ! Il jurait et se frottait encore que nous voyons surgir un personnage taillé en flûte de Pan, flottant dans une redingote longue, les yeux abrités sous de grosses lunettes bleues, les cheveux

jaunes et plats, tout à fait l'apparence si souvent décrite d'un inscrit au budget des reptiles. Il a, quand il s'adresse au garçon, l'accent de son apparence. Pour plus de sûreté, nous jetons un regard indiscret sur le registre de l'auberge où il loge depuis plusieurs jours, et nous y lisons cette mention d'une écriture ferme, respirant l'orgueil et le défi : « Wilhelm Moser, photographe, né et demeurant à Berlin. » — « Allons-nous-en ! » hurle le capitaine exaspéré, et, après deux heures de promenade, nous nous dirigeons vers les gorges de la Chiffa. Des gorges assez profondes avec des cailloux blancs assez nombreux, lavés par une eau discrète. En haut : des collines maigrement couvertes de petit gazon, de petites racines et de petits arbres, habitées, dit-on, par des singes que nous n'avons pas vus, et que je soupçonne d'être fournis par l'établissement voisin les jours où passent des voyageurs d'importance. De distance en distance, le long des crêtes, quelques naïades exilées là pour leurs péchés vident leurs urnes goutte à goutte, des urnes qu'elles doivent remplir de leurs larmes, et, dans ce pays de la soif, ces gouttes s'appellent des cascades. Les journaux d'Alger, qui ne doutent rien, parlent de les utiliser en leur appliquant le principe récemment découvert du transport des forces à grande distance au moyen de l'électricité. « Voyez-vous — s'écrie l'un d'eux, dans un accès de lyrisme comique — voyez-vous les cascades de la Chiffa faisant tourner les moulins d'Alger ! » Si la Garonne avait voulu, elle aurait dégélé le pôle ; la Garonne n'a pas voulu... Il est à craindre que l'eau de la Chiffa, malgré les sollicitations de l'électricité, ne veuille pas faire tourner les moulins d'Alger. Paysage décevant, somme toute, où je ne trouve guère à admirer que la route hardie creusée par nos soldats, et les jeux superbes, toujours superbes, de la grande lumière africaine. Subitement, à cinquante pas devant nous, se dresse un appareil photographique, et debout, derrière, le jaune et long personnage de tout à l'heure. Le capitaine se refrotte rageusement la jambe, et, les yeux étincelants, les dents serrées, semble se demander si le moment n'est pas venu de com-

mettre un crime patriotique. Son slougui, répondant, quand il répond, au nom de « Zarzour » (étourneau), le regarde, et, sans un mot, sans un signe, comme par une intuition mystérieuse de la pensée de son maître, s'élance au milieu d'une douzaine de petits ânes qui passent par-là d'aventure, et, sournoisement, en jette un sur l'appareil qui dégringole au fond de l'Oued, accompagné par toutes les expressions d'un désespoir prussien de première classe. « Va mieux, va mieux ! » flûtait le capitaine en continuant sa friction, mais en y mettant cette fois la lenteur d'une caresse. Ce n'est pas cela, je le sais trop, qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine ; que voulez-vous ! en attendant, cela fait plaisir tout de même. Fromentin s'irritait de rencontrer un Auvergnat jouant de l'orgue dans la vallée de la Mitidja, moi, qui n'ai ni le même enthousiasme, ni le même besoin de recueillement, j'ai su gré à cet Allemand d'avoir animé par la catastrophe de son appareil les solitudes et les vulgarités de la Chiffa.

*
* *

De l'autre côté d'Alger, après la pointe Pescade, les montagnes qui, depuis si longtemps, se dressent en face et tout près de la mer, tristes et nues comme un mur de collège ou de prison, lourdes et oppressives comme si on les avait sur les épaules, s'éloignent, s'abaissent et laissent à la vue délivrée un champ plus vaste. On traverse Guyotville, Staouëli, deux petits villages tout blancs, tout propres, tout gais, ornés de fontaines qui coulent à pleins bords, et on arrive, dépassant le cap Caxine, à la baie de Sidi-Ferruch. Débarquement de l'armée française, 14 juin 1830. Quel désert ! Quel silence ! Une femme énorme échouée comme pour la défendre,

devant la porte d'une auberge dont l'enseigne menteuse dit pourtant qu'on y loge, nous prévient en nous voyant arrêter notre cheval, qu'elle n'a rien, mais rien du tout à nous offrir, nous n'insistons pas, comprenant à quel point le dérangement d'une pareille masse doit être pénible. Le fort, assez vaste pour abriter cinq cents soldats, le fort est vide, des toiles d'araignée relient la grande porte au pont-levis. A l'ombre du rempart, un douanier tette sa pipe éteinte. Couché au fond de sa barque que balance le remous léger de la grève, un pêcheur sommeille. Pas un nuage, pas un oiseau ne se profile sur l'azur du ciel, pas une voile sur l'indigo de la mer. Rien de vivant dans ce désert que le soleil acharné à cuire sans bruit les rochers noirs, les sables roux, et, aussi vivant que le soleil pour les cœurs français, le grand souvenir de la conquête. « Oui, monsieur, criait mon compagnon le capitaine, très exalté par l'évocation belliqueuse qui se dégageait du paysage, nous l'avons conquise, cette Algérie, nous l'avons pacifiée, défrichée, assainie, embellie, et, la besogne faite, on nous met dehors, c'est-à-dire, non, on nous prie de rester pour monter la garde à la porte des nouveaux maîtres. Veille Pitou, veille Dumanet, qu'on ne dérange pas M. le gouverneur, M. l'administrateur! Patience, patience! Son regard de feu me dévorait, comme si le régime civil se fût incarné dans mon innocente personne; il ne fallut rien moins pour le remettre en équilibre que l'action sédative du déjeûner copieux dont nous avions pris la précaution de nous munir.

Il paraît qu'il est question de faire un lazaret à Sidi-Ferruch, ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'est pas fait. Ni service administratif, ni service sanitaire, ni logements appropriés. Je m'explique que certains capitaines de navires étrangers, n'ayant pas obtenu la libre pratique à Alger, aient emmené leurs passagers algériens jusqu'en Espagne, jusqu'en Angleterre, plutôt que de tenter une descente sur cette plage dangereuse où on les conviait à la plus fallacieuse des quarantaines.

*
* *

Des champs bien cultivés où les pioches des disciplinaires se lèvent et s'abaissent en cadence, jetant au grand soleil comme des éclairs de baïonnettes, des champs plantés de vignes, disposés pour l'orge et le blé, couverts de la verdure sombre du géranium rosa, un amas de constructions blanches derrière une haute muraille, une porte monumentale au-dessus de laquelle se détachent en gros caractères ces mots ambitieux : « *hic est janua cœli* » (voici la porte du ciel); nous sommes chez les trappistes de Staouëli. Un vieillard à longue barbe blanche, couvert de la bure réglementaire, debout sur le seuil, nous harangue en ces termes : « Mon premier est menteur, c'est : bon, puisque bon-i-ment; mon second a perdu sa liste, c'est jour, puisque jour-n'a-liste. Mon tout, c'est ce que j'ai l'honneur de vous dire : Bonjour, Messieurs ». Après avoir payé d'un sourire l'inattendu et le folâtre de cet accueil, nous visitons les cours, les dortoirs, les réfectoires, la chapelle, nous lisons sur les murailles des maximes qui s'entendent toutes pour ne pas promettre des menus bien riches : « Ne vous mettez pas en peine de ce que vous mangerez ou boirez, car votre Père céleste connaît tous vos besoins. » — « Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, la paix et la joie que donne le Saint-Esprit. » — « Je serai rassasié, Seigneur, lorsque je verrai votre gloire. » — « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. » — « S'il est triste de vivre à la Trappe, il est doux d'y mourir. » — « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. » — Il y a dans cette dernière de la recherche, de l'antithèse, de la préciosité, et comme une intention

voilée de calembour, notre vieil introducteur a dû collaborer à sa rédaction. Coucou, le voilà ! « Mon premier... »

Nous fuyons à toutes jambes. Nous quittons ce côté triste de l'établissement qui nous a donné la sensation d'un grand collège d'hommes mis au maigre et au silence par de vieux maîtres d'études, pour passer au côté gai : les caves, les écuries, la basse-cour où se retrouvent les bruits, les odeurs, la vie des champs. « Savez-vous, me dit le capitaine, que ces gens-là, vêtus comme vous les voyez, nourris de légumes, à l'abri de toutes les occasions de dépense, ensemençant, récoltant, vendangeant, d'un bout de l'année à l'autre, doivent réaliser de belles économies ! »

— C'est probable.

— Qu'en font-ils ?

— Pas plus renseigné que vous là-dessus.

— Des économies, pas de service militaire et le paradis, c'est de l'accaparement ! »

« Nous buvons un verre d'excellent vin blanc, nous payons au poids de l'or quelques gouttes d'essence de géranium et nous sortons de ce couvent dont les charmes ont peu de prise sur nos septicismes, par la grande porte que nous avions franchie pour y entrer. Coucou, le revoilà !

« Savez-vous quelle différence il y a .....? » — « Sacrebleu, s'écrie le capitaine en filant comme une flèche, voilà un trappiste dont la famille a dû vivement encourager la vocation ! »

IX

LES IDÉES DE RICHARD — SES AMOURS — MADAME X...
GATA-MONTÈS — AÏCHA
HELICOMONAS AFRICANUS TENAX

J'ai des idées. « Ce m'est vénu dé nuit, non pas, en écoutant çanter le rossignoou », comme le tambourinaire de Daudet, mais en attendant le sommeil que le siroco chassait. En voici une : La nature construit les êtres en vue du milieu où elle les fait naître, quiconque transgresse cette loi si simple, si logique, si évidente, en est puni par une déchéance physique et intellectuelle d'autant plus rapide que la transgression est plus radicale, rapidité surtout extrême quand il s'agit de septentrionaux émigrant vers le sud. Que des Bretons, des Normands, des Champenois, s'établissent en Touraine ou en Bourgogne, le mal est peu appréciable, s'ils descendent en Provence ou en Roussillon, le mal s'aggrave et devient sans remède, s'ils ont la témérité de pousser jusqu'au désert du Sahara ; il est, on peut le dire, les autres conditions de vie restant les mêmes, en raison directe des différences de latitude entre le pays d'origine et le pays d'élection. C'est surtout dans la progéniture que se montre la sanction de cette loi. L'homme du Nord, de haute taille, sanguin, robuste, a presque invariablement dans l'extrême Sud des rejetons amoindris, affaiblis et décolorés ; à la

seconde génération, les biceps, les fesses, les mollets disparaissent ; la troisième ne donne que des corpuscules difformes, à travers lesquels le jour se voit.

L'intelligence et l'activité subissent les mêmes transformations. Les baisers du soleil sont ceux qui se paient le plus cher. Les peuples qui n'en jouissent pas les convoitent, les conquièrent au prix de leur sang, et, dès qu'ils en ont goûté le doux poison, dégénèrent, échangeant les bénéfices de l'activité contre les jouissances du rêve, chauffant la place à leur tour pour d'autres transis qui les talonnent. Ainsi s'explique l'éternelle et toujours vivante histoire du Midi mangé par le Nord. Écoutez le vieux Parny, ce qu'il écrivait en 1775 sur l'infériorité du climat intertropical, pourrait s'écrire encore et ne s'applique pas seulement à l'Ile Bourbon.

« Je ne sais pas pourquoi les poètes ne manquent jamais d'introduire un printemps éternel dans les contrées qu'ils veulent rendre agréables ; rien de plus maladroit. La variété est la source de tous nos plaisirs et le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude.

« Vous ne voyez jamais ici la nature rajeunie, elle est toujours la même, un vert triste et sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers couverts tout à la fois de fruits et de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimas. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère, j'aime à la voir croître, se développer, jaunir et tomber. Le printemps plairait beaucoup moins, s'il ne venait après l'hiver. Nous avons, il est vrai, un ciel toujours pur et serein, mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit et le corps sont anéantis par la chaleur, tous leurs ressorts se relâchent, l'âme est dans un assoupissement continuel, l'énergie et la vigueur intérieures se dissipent par les pores. »

Écoutez Fromentin, l'Africain convaincu, l'amateur passionné du ciel bleu sans nuages au-dessus du désert sans ombre, qui

crevant de soif dans le Sahara, ne voyait pas venir sans effroi le moment où il pourrait boire à son aise. Celui-là n'est pas suspect et c'est de l'Algérie qu'il parle.

« J'étais un jour dans un village du Sud, au coucher du soleil et par une soirée si belle qu'elle en devenait dangereuse pour un esprit trop naturellement porté au repos. C'était au bord d'un étang, sous des dattiers. Baigné d'air chaud, pénétré de silence, et sous l'empire de sensations extraordinairement douces et perfides, je disais à mon compagnon : Pourquoi donc s'en aller ailleurs, si loin du soleil et du bien-être, si loin de la paix, si loin du beau, si loin de la sagesse? Mon compagnon qui n'était pas un philosophe, mais simplement un homme actif, me répondit : Retournez vite aux pays froids, car vous avez besoin d'être aiguillonné par le vent du Nord. Vous y trouverez moins de soleil, moins de bien-être, beaucoup moins de paix surtout, mais vous y verrez des hommes, et sage ou non, vous y vivrez, ce qui est la loi. L'Orient, c'est un lit de repos trop commode où l'on s'étend, où l'on est bien, où l'on ne s'ennuie jamais, parce que déjà l'on y sommeille, où l'on croit penser, où l'on dort. Beaucoup semblent vivre qui n'existent plus déjà depuis longtemps.

Voyez les Arabes, voyez les Européens qui se font Arabes pour avoir un moyen lent, commode et détourné d'en finir avec la vie par un voluptueux suicide. »

« Voluptueux suicide ! » Le substantif me paraît exact, l'adjectif, infiniment moins. Chaleur extrême, siroco, moustiques, absence de nourriture, absence de confortable, sentiment de déchéance physique et intellectuelle : je vois bien le suicide, je ne vois pas la volupté. Disons donc : suicide, sans épithète. C'est à cela que va la France, si elle persiste à s'étendre vers le sud au mépris de toute hygiène nationale. Quoi ! au moment où le flanc ouvert, encore rouge de son sang mal essuyé, elle se receuille pour la lutte suprême, au moment où elle doit revivre grande ou mourir, au moment où les hommes et les chances se comp-

tent des deux côtés du Rhin, elle s'annexe la Tunisie, laissant d'ailleurs échapper l'Égypte, elle s'annexe le M'Zab, elle immobilise cent mille hommes en Afrique, elle convoite le Congo, le Tonkin, Madagascar, et prépare de nouveaux holocaustes à l'impitoyable soleil. France, arrête-toi ! arrêtez-vous, avocats de toutes nuances et de toutes éloquences qui parlez et décidez en son nom, sinon, avant cinquante ans, le Teuton, l'affreux Teuton, se croassera sur les bords de la Seine, Paris, notre cher Paris, s'appellera : « Lutessen » ; les restes de ce qui fut la France auront Tombouctou pour capitale et seront présidés par un Grévy parfaitement noir, orné de gigantesques anneaux dans le nez et d'une belle force à la Bamboula. Eh quoi ! me direz-vous, renoncer à l'Algérie ! Ce serait peut-être la solution la plus sage, mais je ne vais pas jusque-là. J'aime l'Algérie malgré tout. Son soleil, heureusement à l'abri des dévastations de l'homme, distribue une lumière si belle, et, parfois, des caresses si douces, qu'on oublie ses morsures. Et puis, elle nous a coûté si cher, cette vieille terre que le père Bugeaud appelait : « Une fâcheuse conquête » et le duc de Broglie : « Une loge à l'Opéra ». Nous y avons versé tant de sang, enfoui tant d'or, récolté tant de gloire, tant des nôtres y dorment leur dernier sommeil qu'elle est devenue partie intégrante et sacrée du patrimoine commun et que le drapeau tricolore emporté loin d'elle y reviendrait tout seul. Gardons-la, faisons cette sentimentale dépense, mais au nom de notre avenir sombre, de notre vie nationale menacée, imposons-nous des bornes. La nature elle-même a eu soin de nous les indiquer. Prenons l'Atlas pour frontière, retranchons-nous derrière de façon à défier les attaques et ne jetons pas des regards de convoitise bête sur les Touaregs, les Nigritiens, les Congotiens, leurs sables, leurs palmiers et leurs chameaux, tout cela ne vaut pas une vie française. Et de cette Algérie réduite aux territoires les plus riches et les plus défendables, restreinte aux limites d'une transaction acceptable entre le sentiment et la raison, le cœur et la dot, il serait possible encore, il se-

rait facile de tirer un parti immense. Les indigènes sont sales, paresseux, faux, menteurs, voleurs, sans mœurs, prompts à l'assassinat, mais on ne peut leur refuser trois qualités : la sobriété, le respect de la discipline, le mépris de la mort, les trois qualités maîtresses du soldat. La conclusion s'impose. Ouvrons-leur largement les rangs de notre armée. Nous en avons douze mille, ayons en quarante mille. Ils ne demandent pas mieux, les bureaux de recrutement ne reçoivent pas chaque année le quart de ceux qui se présentent. En temps de guerre, leur bravoure aveugle nous fournira un appoint formidable, comme on l'a vu en Crimée, en Italie et pendant la débâcle de 1870 où un de leurs bataillons a plus d'une fois tenu tête à un régiment prussien. En temps de paix, ils iront surveiller le Sénégal, la Cochinchine, le Tonkin, puisque Tonkin il y a, les autres colonies lointaines, et trouveront surtout leur emploi en France comme gardiens de l'ordre public. Qu'il y en ait 25,000 à Paris, 10.000 à Lyon et dans les bassins houillers de la Loire.

Avec ces gens disciplinés, aveuglement obéissants, pour qui la consigne est sacrée, qui ne lèvent jamais la crosse en l'air et qu'on aurait soin, du reste, d'éloigner au moindre symptôme de civilisation, avec des officiers d'élite qu'on habituerait à regarder ce commandement comme la plus haute des faveurs, toute révolution, tout désordre de rue devient impossible. Messieurs les internationalistes, communistes, anarchistes, collectivistes et autres fumistes, tenus en respect par ces baïonnettes inintelligentes, se résignent à chercher leurs moyens d'existence ailleurs que dans l'agitation des repris de justice et des imbéciles. Le pays, périodiquement bouleversé depuis si longtemps, retrouve son assiette et ne la perd plus. Quelle merveilleuse économie de sang et d'argent ! Quelle avance sur les autres nations qui n'ont pas pareille pépinière d'excellents gendarmes ! Et qu'on ne craigne pas de voir ces soldats Arabes et Kabyles devenir, une fois rentrés chez eux, des fauteurs d'insurrection ; après deux ans passés sous le drapeau

de la France, son charme opère, et on l'aime, fût-on le dernier des sauvages, jusqu'à la mort.

Voilà mon idée, simple et lumineuse comme toutes les idées grandes ! Je la livre sans restriction, sans brevet, au gouvernement du jour qui s'empressera, je le crains, de n'en tenir aucun compte. « *Quos vult perdere, Jupiter dementat.* »

Ici finit le travail de Richard qui, par son originalité et son évidente bonne foi, à défaut d'autres mérites, nous a paru valoir mieux que la nuit du portefeuille où il voulait l'ensevelir ; ses confidences posthumes nous ont permis d'y ajouter un petit chapitre intime qu'il n'était pas en goût d'écrire.

* * *

Madame X... est une artiste, non qu'elle ait jamais dansé comme la Taglioni, chanté comme la Patti, joué comme la Malibran, peint comme Rosa Bonheur, écrit comme Mme de Girardin ; son art consiste, et ce n'est pas le premier venu, à lutter contre l'irréparable action du temps, à jeter sur les ruines de sa soixantaine un lierre artificiel d'aspect printanier, à relever le ragoût de ses restes par une sauce piquante et à collaborer de son mieux au bonheur de la génération actuelle, après avoir fait celui des deux précédentes. Pareil résultat ne s'obtient pas sans de grosses notes chez le coiffeur, le dentiste, la corsetière et le couturier, mais elle a de la fortune et peut-on payer trop cher l'orgueil de réunir dans son salon toutes les puissances, toutes les valeurs quelconques de la colonie, de donner le ton et la mode, de protéger, d'intriguer,

de jouer à la souveraine, le plaisir de monter une bête de sang, la taille prise dans une amazone bien faite, les cheveux savamment ravitaillés et savamment teints en blond fauve, débordant en masses épaisses sous le chapeau d'homme, d'être serrée de près par la meute gloutonne et insatiable des petits sous-lieutenants frais émoulus de Saint-Cyr, des petits collégiens passés gommeux depuis les vacances dernières. Elle a quelque part un mari quelconque, aveugle, complice ou résigné, à coup sûr, pas gênant. Un jour qu'il s'insurgeait devant le cynisme de son affichage, elle l'a fait décorer par son amant du jour, il s'est tû depuis. Sa place est tenue pour l'instant par un personnage influent qui se carre dans cette usurpation avec la dignité tranquille du droit. Il a rencontré plusieurs fois Richard dans le salon de la dame et commence à le regarder de travers comme un chien en regarde un autre quand un os gît entre les deux. Richard, beau garçon, beau faiseur et beau diseur de vers, musicien de talent, a eu du succès. On lui a fait entendre aussi clairement que dans *La Grande-Duchesse* « qu'on le trouvait aimable, et que s'il le voulait, le brigand, on ne savait de quoi l'on serait capable. » Très affriandé de viande fraîche, fort peu de la faisandée, il n'a pas répondu, exaspérant par cette attitude la fantaisie sénile dont il est l'objet, et ne se souvenant pas qu'en pays Musulman, on sait aller à la montagne, quand la montagne ne vient pas à vous. Violation de domicile, abandon de la pose, aiguillon du sourire, caresse du regard, encouragement de la parole, exhibition éclectique des formes les moins délabrées : tout fut mis en œuvre et tout inutilement. Il est vrai que la chaleur et le siroco avaient fait des leurs ce jour-là. Les emprunts capillaires s'accusaient par des placages sinistres, le pastel entier coulait, mélangeant les couleurs, découvrant les méplats et les rides, cette luxure d'aïeule démaquillée apparaissait hideuse et sacrilège comme une luxure de prêtre. Le dégoût évident de l'assiégé finit par mettre l'assiégeante en déroute. A quelque temps de là, le personnage influent fit très spontanément à Richard qui ne

le lui demandait pas, un petit discours bien senti sur la nécessité du travail pour un jeune homme de son éducation et conclut ainsi : « Que diriez-vous d'une place dans l'administration algérienne ? » — Dame, si la place était lucrative et pas trop désagréable, je la prendrais en disant merci. » Il mentait comme un programme électoral, étant un des rares Français que le fonctionnarisme ne tente pas et bien résolu à garder jusqu'au dernier sou sa chère indépendance. Le mois d'après, on lui proposait de le nommer adjoint de commune mixte dans l'extrême-sud. Adjoint de commune mixte pour avoir résisté à cette Putiphar hors d'âge ! Si j'avais capitulé, pensa-t-il, j'étais sous-préfet ! Voilà comment on manque sa carrière ! Voilà les bénéfices de la vertu ! et, riant de bon cœur, il écrivit sur son cahier de notes, en haut d'une page blanche :

« Madame X... — préparation aux emplois du gouvernement. Leçons à domicile. »

* * *

En sortant d'Alger par la porte Bab-el-Oued, on trouve, à gauche, au bout d'une large route défoncée par les fardiers, mal réparée, ensoleillée, poudreuse, un amas de maisons basses, groupées dans un désordre pittoresque au pied et sur le flanc d'une montagne dont le pic et la mine ont mis à nu les entrailles ; c'est la « Cantera » (carrière), où grouille, de jour en jour plus nombreuse, une colonie Espagnole attirée par l'argent français, mais fidèle aux mœurs de sa patrie. Les rues sont sales, on y respire une odeur d'huile ; des guenilles multicolores, des cailles, des grillons dans des cages pendent aux fenêtres encadrées de volubilis

et de pois de senteur. Un figaro a écrit sur sa devanture, au dessous du plat de cuivre les mots traditionnels : « Barberia y peluqueria. » Une boulangerie s'intitule : « Panaderia » et offre à ses clients cet affreux pain mal cuit, sans croûte, d'une pâte épaisse et blanche comme du mortier, qui vous colle les mâchoires en attendant qu'il vous pèse sur l'estomac. Dans une « pasteleria », alias, pâtisserie, se débitent des « bolados », espèce de pain de sucre spongieux et des jaunes d'œuf crus confits. Les hommes abritent leurs figures anguleuses et brunes sous des « sombreros » en feutré mou, à larges bords, les femmes, parfois coiffées d'un mouchoir d'indienne, le plus souvent tête nue, portent le chignon très haut, en couronne, des jupes diaprées des sept couleurs de l'arc-en-ciel, sans compter les combinaisons, et par une stratégie de la mode qui est de tous les pays, découvrant un bout de bas blanc au-dessus de la bottine bien prise, trottent menu avec ce déhanchement coquet qu'on appelle « meneo » par delà les Pyrénées.

Dans la paix heureuse des longues nuits d'été, sous la clarté douce qui tombe des étoiles, les familles couchent dehors, les accordéons répondent aux guitares, ouvriers et ouvrières, cochers et servantes demandent l'oubli de leurs fatigues du jour aux délices de la jota. Nul ne la dansait mieux que « Gata-Montès », en français : chatte sauvage, une orpheline ainsi baptisée par le caprice populaire, bien inspiré cette fois. Ses dix-huit ans riaient dans ses yeux noirs tout incendiés par le brasero de la curiosité nubile, s'épanouissaient sur sa bouche en fleur, dans les rotondités fermes de son corsage, le dessin voluptueux de ses hanches et de ses jambes, le charme félin de sa démarche. Les « pollos » (poussins, jeunes amoureux) la suivaient depuis la Cantera jusqu'à l'atelier de modiste où elle chiffonnait pour quarante sous par jour des pailles tressées et des fleurs en papier peint. Sur son passage, les vieux galantins qui, pour avoir trop aimé les femmes, sont condamnés à les aimer toujours, les vieux s'arrêtaient, sentant

un reste de salive leur mouiller les lèvres. Chatte, elle l'était sans conteste d'un bout à l'autre de sa fine et gracieuse personne ; était-elle sauvage ? Le bruit courait que non, mais il court tant de bruits. Un soir de désœuvrement, Richard résolut de savoir à quoi s'en tenir, et, sous les arceaux de la rue Bab-el-Oued, à la

Gata-Montès

sortie des magasins, faisant appel au peu d'espagnol qu'il savait, lui glissa dans l'oreille : « Que bonita ! » (que vous êtes belle !) — Que guapo ! » riposta la fillette en belle humeur, non sans un regard d'inspection rapide. « Guapo » est assez difficile à traduire, cela veut dire à la fois : beau, bien mis, galant. Dans cette complexité flatteuse de l'épithète, on peut choisir ce qui paraît le mieux mérité, ou s'appliquer le tout, suivant la voracité des amours-propres. Il n'en fallait pas tant pour mettre le feu aux

poudres toujours prêtes d'un mâle de vingt-cinq ans très apte au service, ce fut une belle explosion.

Richard sauta par-dessus les préliminaires, les bouquets, les promenades, pour en arriver de suite aux bijoux, aux dîners, aux témoignages sérieux des amours pressées, et, moins d'une semaine après, dans la petite maison de Saint-Eugène, tandis qu'en face de lui, par une belle tombée de nuit, le ciel et la mer se livraient à des orgies fugitives de violet sombre, et que la lune promenait à travers le feuillage et sur les flots les franges d'argent de son écharpe dénouée, il chantait à Gata-Montès pelotonnée sur ses genoux : « Me quieres? te quiero, de me un dedo; me ames? te amo, dè me la mano; me adores? te adoro, de me todo. » (Me veux-tu? Je te veux, Donne-moi un de tes doigts. M'aimes-tu? Je t'aime, Donne-moi la main. M'adores-tu? Je t'adore, Donne-moi tout.) »

J'aurais peut-être pu me dispenser de traduire. Le lendemain, le ciel et la mer reposés se pailletaient avec les étincelles d'or du soleil levant et la Chatte sauvage, décidément apprivoisée, disait aussi sa chanson, une chanson connue au pays Basque qui commence ainsi :

« Ay, ay, Mama, que noche aquella ! » (ah, ah, Maman, quelle nuit !) La traduction n'était peut-être pas non plus bien utile.

Ça dura six semaines,
Qui furent toutes pleines
De charme et d'agrément

J'ai souvenir vague d'avoir entendu quelque chose d'analogue au Palais-Royal, dans « *La Vie parisienne.* »

Les écus de Richard habitués à une ponte annuelle de 3 % dans l'ombre et le repos des tiroirs, durent passer à d'autres exercices. Ils filèrent à Alger d'une course folle, s'empilant les uns sur les autres pour payer les voitures, les loges au théâtre, les bijoux et tous les coûteux caprices d'une jolie fille,

lasse de privations, gourmande et encouragée. Il s'en égara quelques-uns jusqu'à la Pointe Pescade qui furent échangés contre les bouillabaisses succulentes et les pâtés sans rivaux de Jean Dominguèz. Le plus grand nombre prit le paquebot et revint sous forme de toilettes comme on les fait à Paris : chapeaux provoquants, produit d'une fouille éclectique à travers l'histoire des coiffures, robe se moulant scrupuleusement sur des formes parfaites, travail d'artistes consciencieux qui n'ayant rien à corriger, rien à inventer, consacrent tout leur génie aux fioritures de l'encadrement, bottines serrant comme dans une caresse le joli pied Andalou.

Chose étrange! au sein de ce luxe tombé du ciel, Gata-Montès semblait avoir la nostalgie de la Cantera. De temps à autre, elle remettait une des vieilles robes que l'atelier avait connues, disparaissait pendant un jour ou deux, et revenait, lasse, la chair marbrée, la bourse vide. Richard la croyait en visite de charité chez des parents pauvres, il ne devait pas tarder à faire la connaissance de ces parents-là. Un soir qu'il s'égarait avec elle dans un des sentiers déserts qui serpentent le long de la montagne, il vit surgir de l'ombre, à sa droite et à sa gauche, deux de ces jolis messieurs qu'on appelle en français des « Alphonses », en arabe des « Ahmeds », en espagnol des « Pépés », dont la coiffure et le costume varient suivant les latitudes, mais qui gardent partout je ne sais quelle ressemblance professionnelle. Armés l'un et l'autre de gigantesques couteaux catalans, ils en firent briller les lames en même temps qu'ils clamaient avec un ensemble touchant : « La bolsa o la vida ! » (la bourse ou la vie !) Plein de courage, bâtonniste émérite, et, par hasard, muni d'une branche d'olivier solide, Richard bondit, et, d'un coup heureux, atteignit en plein visage le premier des coquins qui prit la fuite à toutes jambes sans réclamer de supplément, puis, se ruant sur l'autre d'un élan irrésistible et le saisissant à la gorge, il se mettait en devoir de l'étrangler très proprement, quand il ressentit entre les deux épaules une douleur aiguë,

et, à la clarté d'une lune, qui ne se voilait pas d'horreur, entrevit distinctement le visage convulsé, le poignard à la main, Gata Montès qui, jusqu'alors, n'avait pris aucune part à la scène. La chatte sauvage avait sorti ses griffes pour défendre son, peut-être ses Pépés. Quand il revint à lui, il était seul, couvert de sang. Le coup avait heureusement glissé sur une vertèbre, il ne garda le lit que quelques jours. A son premier lever, il prit son cahier de notes, et, au-dessous du memento consacré à Madame X..., ajouta le suivant : « L'Espagnole égratigne. » Ce fut toute sa vengeance et tout le *de profundis* de son amour défunt.

*
* *

Un malheur ne vient jamais seul. Après l'Espagnole, la Mauresque après le coup de poignard, le coup de pied de la déesse qui préside aux amours d'une façon si déplorablement fantasque. On voit souvent des Mauresques à Saint-Eugène ; elles reçoivent leur clientèle dans plusieurs établissements connus, dont la porte hospitalière s'ouvre à toute heure, de jour et de nuit, au moindre appel. Richard en arrêta une au passage, une fois que le soleil boudait, et que du ciel gris tombait, avec un peu de pluie, beaucoup de tristesse et de mauvais conseils. Couverte de bijoux grossièrement travaillés, parfumée à l'encens et à l'essence de rose, le front très bas sous l'épaisse crinière noire, l'œil d'une douceur bovine, avivé de koheul, la voix sonore et gaie comme un chant d'oiseau, parfaitement callipyge et parfaitement bête, Mlle Aïcha était un spécimen très réussi de cette race séculairement asservie et engraissée. Elle aurait eu la prime au concours. Au bout d'une semaine, Richard qui avait fait plu-

sieurs fois le tour de ses charmes et commençait à trouver la promenade monotone, rassasié de ses chansons et de ses parfums,

Aïcha

s'empressa de la rendre à la circulation avec une somme qui lui permit d'ajouter un rang de perles à son collier, et, non sans un soupir de soulagement, la vit disparaître à l'angle de la rue prochaine, drapée dans la blancheur flottante de son haïck et de son

pantalon à plis. « Calomniez, calomniez, aimez, aimez, il en restera toujours quelque chose. »

Peu après, il ressentit un malaise étrange, purement physique, et pour l'instant localisé. Il attendit, observa, se fit une conviction, et, sur son cahier de notes, à la page déjà noircie, écrivit à la suite avec une philosophie un peu entamée : « La Mauresque empoisonne. »

*
* *

On ne choisit pas le lieu de sa naissance, c'est à cette circonstance que Richard avait dû de figurer sur les registres de Pouilly-les-Veaux. Le nom n'est pas beau, la chose est atroce. Une étroite vallée, assombrie aux quatre coins de l'horizon par le voisinage immédiat de hautes collines boisées, un amas de constructions bêtes, groupées comme une bande de poussins muets et malpropres, autour d'une vieille église en forme de tourte, sur un ruisseau fangeux, agrémenté de chiens et de chats crevés, qu'on appelle : La Rivière; un pont de deux arches qu'on appelle : Le Grand-Pont; de rues fétides où l'abdomen du président ne peut passer de front avec celui du receveur particulier; à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Midi, tout aussi loin que la vue peut s'étendre, des pâturages et des troupeaux, du vert sombre pointillé de blanc sâle, quelque chose comme un immense plat d'oseille aux œufs durs. Les indigènes se livrent tous ou presque tous à l'élevage et au commerce des bestiaux; ils ont surtout le culte, l'adoration du veau, qu'ils s'entendent d'ailleurs fort bien à transformer en veau d'or, et à qui ils ont fini par prendre, à force de contacts intimes, les uns, sa gracieuse démarche; les autres, ses élégantes vocalises; le plus

grand nombre, cette tête caractéristique vouée de temps immémorial à la parure de fines herbes. La littérature n'est représentée dans le pays que par l'*Écho de Pouilly-les-Veaux*, journal hebdomadaire. Ses quatre colonnes, ordinairement consacrées aux fluctuations des mercuriales, servent parfois de dépotoir aux poésies que produisent, avec une fécondité rivale, un vieux rat de cave en retraite, et un fœtus du lycée voisin. Les coiffeuses de sainte Catherine, à qui les distractions de l'église ne suffisent pas, s'arrachent ces productions morbides d'avant ou d'après terme. Il est sans exemple qu'une intelligence de vigueur moyenne ait pu se maintenir intacte plus de six mois sous cette influence abêtissante. Un fonctionnaire supérieurement doué et entêté à ne pas mollir vient de faire, après un an de séjour, une chute proportionnée à sa résistance. Incurablement aliéné, il se rend chaque jour au marché public dans l'espérance d'y voir les habitants conduits et vendus à leur tour par les veaux insurgés.

C'est de ce lieu de délices que Richard était parti pour Alger, sur le conseil du docteur Insectard, un brave homme celui-là, taillé pour un autre poste, mais amené et retenu par un manque absolu de fortune. Succédant à un médecin orléaniste (il y avait encore des orléanistes en ce temps-là), et les autres opinions plus fréquentées se trouvant prises, il avait dû, bon gré mal gré, dans ce gros village où l'indifférence politique n'est pas de mode, endosser la défroque vide. A grand renfort de conciliation entre l'autorité et la liberté, il cherchait à représenter la meilleure des républiques, portait en tous temps un parapluie gigantesque, drapeau du parti, comme on sait, et pressait ses paperasses avec un buste en bronze du roi-citoyen. Très au courant des découvertes modernes, il en tirait des déductions peut-être excessives, et, notamment, voyait partout les microbes de Pasteur. Il en avait vu dans les poumons de Richard, l'avait traité par les antiseptiques, remis sur pied ou, du moins, pas empêché de s'y remettre, et l'avait envoyé passer en Algérie l'hiver qui s'annonçait rude.

Las d'Alger, et la lassitude se concevrait à moins, du plomb, je veux dire de l'hydrargire dans l'aile, Richard revint en France, revint à Pouilly-les-Veaux. Rien n'y était changé. On y bâillait toujours à se décrocher la mâchoire en face de la grande platée d'épinards épandue du village à l'horizon, au milieu des petites maisons, des petites rues et des petites gens. Toujours les veaux innocents y étaient vendus par troupes, sans autre apparence de revanche que la communication de plus en plus fréquente de leur type à leurs exploiteurs.

Le docteur Insectard, entre son objectif à immersion et son violet de méthylamine, mettait la dernière main à un grand ouvrage sur les microbes, quand Richard lui rendit visite.

— « Eh bien ! ces microbes ? »

— « Je crois qu'ils ont changé de place. »

. . . . . .

Ces points symbolisent l'examen du malade.

— « Ils n'ont pas seulement changé de place, mon jeune ami, ils ont changé d'espèce. Nous nous sommes débarrassé du « pulmonaire », mais nous avons récolté l'« hélicomonas ».

— « Le microbe de Rabelais, celui qu'on a toujours en ce monde ou dans l'autre ? »

— « Précisément. »

. . . . . .

Ces points symbolisent la rédaction de l'ordonnance et l'espace écoulé entre la première et la seconde visite.

A cette seconde visite, le docteur paraît plongé dans un étonnement quasi joyeux, et profère des phrases énigmatiques. — « Vous avez bien suivi le traitement ? » — « Scrupuleusement. » — « Étrange ! étrange ! Pas d'amélioration, pas la moindre ! C'est un phénomène de vitalité que ce microbe-là, une trouvaille, une révélation ! Après cela, le terrain de culture est peut-être pour quelque chose dans le résultat ! »

— « Que faire? » soupire le terrain de culture qui aimerait à se voir traité moins géologiquement.

— « Doubler les doses, les tripler au besoin, et moi, je vais signaler au monde savant l'*Helicomonas africanus tenax.* »

Ce disant, un éclair de triomphe brille sous ses lunettes, et il brandit sa plume comme un glaive.

— « Et s'il résiste? » resoupire le patient.

— « S'il résiste, dame, il aura mérité de s'appeler *tenacissimus.* »

Aux dernières nouvelles, il résistait encore.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — En rade. — Mustapha. — Saint-Eugène. — La société. — Le siroco. . 5

II. — Nourriture. — Fournisseurs. — Domestiques. — Alger. — Station sanitaire. 18

III. — Juifs. — Maltais. — Mahonnais. — Espagnols. 26

IV. — Arabes. — Kabyles. — En police correctionnelle. — En cour d'assises. — Magistrature indigène. — Magistrature française. — Monsieur d'Alger. 39

V. — Petites drôleries musulmanes. 52

VI. — Prostituées. — Fumeurs de Kif — Aissaouas. — Chansons et morceaux de littérature arabes. 65

Histoire de l'homme expert en stratagèmes dupé par une femme. . 79

Histoire de l'amant surpris par l'arrivée inopinée du mari. . . . 81

VII. — Cosas de Argèl. — Tableau de genre. — La dernière audience. — Dans le grand monde. — Une guitare bonapartiste. — La patte à Coco. 83

VIII. — Blidah. — Les gorges de la Chiffa. — Sidi-Ferruch. — La Trappe de Statouëli. 103

IX. — Les idées de Richard. — Ses amours. — Madame X... — Gata-Montès — Aïcha. — *Hélicomonas africanus tenax*. 112

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

Extrait de la *Revue Lyonnaise*, t. VI, année 1883

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.